Les Benoît

LA VENTE DE CE VOLUME EST INTERDITE EN FRANCE,
DANS LES COLONIES FRANÇAISES ET EN BELGIQUE

DU MÊME AUTEUR

(LIBRAIRIE CHARPENTIER, PARIS)

L'Âme nue
Amis
Shylock
La Passion
Seul

(LIBRAIRIE FASQUELLE, PARIS)

L'Espoir du monde
Le XIXe siècle
Les Naufragés

(LIBRAIRIE P. LAFITTE, PARIS)

La Peur

(LIBRAIRIE RENAISSANCE DU LIVRE, PARIS)

Trumaille et Pelisson

EDMOND HARAUCOURT

Les Benoît



ÉDITIONS LAROUSSE

PARIS VIENNE

VIENNE (Autriche), IV, Favoritenstrasse 7

A LA MÉMOIRE

de mon ami

STÉPHANE NATANSON

Je veux dédier ce livre à ta mémoire, parce qu'il t'aurait plu, étant une œuvre de pitié. Le souci de ceux qui peinent a toujours remué ton cœur, et les approches de la mort ne firent qu'exagérer en toi les tendances de toute ta vie. On peut dire que tes derniers jours furent l'explication des autres, et presque leur symbole, car ils nous donnèrent le spectacle d'un homme qui, n'ayant déjà plus assez d'âme pour se connaître, s'éteignait sans penser à lui et ne retrouvait la force de s'émouvoir que devant les peines d'autrui. Ignorant ta misère et ton agonie, tu pleurais sur celle des autres, comme Benoîte, et de ton existence comme de la sienne, se dégage pour nous le plus sûr de tous les conseils: être bon.

E. H.



LES BENOIT

PREMIÈRE PARTIE

LA GENÈSE

I

La petite Benoîte n'était pas jolie. Elle était encore moins heureuse, et ne le savait même pas.

Elle vivait seule au monde; elle n'attendait rien; elle ne soupçonnait pas qu'on pût attendre quelque chose. Elle recevait les jours, l'un après l'autre, avec une résignation qui s'ignore, et sans même remarquer leur monotonie. Son existence était si désolée que la pauvre créature, à force d'habitude, ne constatait même plus cette désolation.

Peut-être elle l'avait douloureusement sentie, autrefois, il y a des années, lorsqu'elle commençait à marcher, à parler, et qu'elle percevait les choses avec cette stupeur quasiment

animale des enfants que frappe une misère contre nature: comme un jeune chien qui ne tient pas encore sur ses pattes, et qui ouvre des yeux ronds, quand on le bat, elle avait appris de bonne heure que sa fonction sur terre était de recevoir les coups; elle les avait acceptés sans conteste, ainsi qu'on accepte la nuit, la faim, le froid, et son âme de chien battu s'était formée en grelottant, dans l'ombre des coins.

Benoîte n'avait pas eu de mère, et n'avait ni frère ni sœur. Son père, paysan forézien, s'était remarié quand elle atteignait ses quatre ans. Dans le nouveau ménage, la fillette ne fut qu'une bête de somme: mais, faible et mal venue, elle rendait peu de services et sa belle-mère lui reprochait le pain.

On ne l'avait même pas baptisée; son père, attaché politiquement à d'autres religions, lui avait interdit celle du Christ. D'autre part, les lois de l'instruction publique et obligatoire n'existant pas encore, on ne l'avait pas envoyée en classe: elle ne savait pas lire. A peine les religieuses de l'école, rencontrées quelquefois dans un sentier désert, lui avaient parlé, en cachette, de la Sainte Vierge, reine des anges, et du Bon-Dieu, qu'il faut prier. Elle avait répondu en balbutiant:

— Oui, la sœur.

Mais elle n'avait guère compris.

L'absence du baptême, jointe à sa candeur naturelle, contribuait à la faire considérer, au village, comme une bête. Dans les fermes et chez son père, on la tenait pour une idiote; elle croyait tout et admirait tout. Parce qu'on la reléguait à l'écart de la vie, et que tous les gens, toutes les choses, étant loin d'elle, lui semblaient supérieurs à elle, la pauvre petite, faute d'être admise à aimer, s'assouvissait en admirant, et, dans son besoin de communions possibles, elle croyait tout, afin d'être moins seule.

Lorsqu'elle eut quatorze ans, son père mourut, sa belle-mère l'envoya « chez les autres ».

Elle gagnait quatre francs par mois, et la veuve de son père empochait cet argent. Dans cette maison nouvelle, l'existence fut un peu meilleure. L'orpheline s'y trouva moins seule: une vieille grand'mère, qui était sourde, lui apprit à coudre, à la veillée, pendant que les autres causaient et riaient. Benoîte aimait bien la vieille, qui lui parlait doucement et bas. Elle aimait aussi le chien sale, qui venait se frotter contre elle, comme si elle eût été une personne pareille aux autres, et qui la contemplait avec des yeux pleins d'or et de velours: Benoîte ignorait ce que sont le velours et l'or, et cepen-

dant ces yeux du chien lui semblaient une chose magnifique et bonne à regarder, sans doute à cause de la tendresse qu'elle y voyait, et qu'elle n'avait vue nulle part.

A cause de la vieille et du barbet, Benoîte se trouvait heureuse, et elle n'aurait demandé qu'à rester là toujours.

Mais les fermiers la renvoyèrent en la traitant de voleuse, parce qu'ils avaient trouvé dans sa poche un bout de sucre qu'elle gardait pour le chien.

En rentrant chez sa belle-mère, elle fut rouée de coups et chassée pour toujours.

— Va gagner ta vie!

Elle avait seize ans. Les religieuses, dont elle implora le secours, trouvèrent pour elle, au chef-lieu, un engagement chez une couturière bien pensante, à la condition que la petite païenne se ferait baptiser: elles la recommandèrent au curé de la cathédrale, et Benoîte, avec un petit panier noir, s'en alla.

A cent mètres du village, elle vit une fois encore la grande croix de pierre qui étend ses bras sur le bord du chemin, comme un salut immobile à ceux qui viennent et à ceux qui s'en vont.

Elle se retourna vers le pays, pour regarder les maisons. Là-dedans, tous l'avaient rudoyée,

à part la vieille et le chien; elle n'avait jamais aimé personne, et elle ne savait pas qu'on aime.

Pourtant, elle pleura, comme si elle perdait quelque chose.

Puis, elle continua sa route.

Le village, où elle ne devait plus jamais revenir, disparut.

Elle vit encore des champs et des arbres connus, et d'autres qu'elle connaissait moins, et d'autres qu'elle voyait pour la première fois.

Elle vit des gens nouveaux, qui l'examinaient au passage. Elle s'étonnait.

— Faut-il qu'il y en ait, du monde, sur la terre!

Enfin, elle vit un gros bourg, une gare, et des gens, un train avec des gens, une ville où elle se perdait, et toujours des gens...

Benoîte entrait dans le monde.

II

Elle se présenta chez sa nouvelle patronne, qui la reçut avec humeur, n'osant la refuser; par obéissance, elle alla aussi chez le curé, qui fut scandalisé par son ignorance. Elle fit de son mieux pour contenter tout le monde, et n'y réussit guère: au bout de six semaines, on la congédia de l'atelier, où l'on n'avait plus besoin d'elle. Benoîte dut partir encore, sans baptême.

Elle pensa mourir de faim. Une ouvrière, qui avait deux ans de plus, et qu'on venait de congédier aussi, la consola.

— Te tourmente pas, ma fille! On gagne bien mieux dans les grandes villes, et on fait ce qu'on veut.

— Ah?

— Si on allait à Lyon, nous deux, on se débrouillerait.

— Ah?

— Pour sûr! Veux-tu venir?

— Je veux bien.

Avec cette compagne, Benoîte s'en alla de

nouveau, confiante. C'est si bon de ne pas être seule, et d'avoir là quelqu'un, une espèce de sœur, à qui l'on peut dire ce qu'on pense, quand on en a envie, et sans crainte d'être rabrouée ou battue! Benoîte, dès lors, voua une gratitude d'enfant à cette aînée qui lui parlait sans bourrades ni mépris.

Les deux pauvresses, à Lyon, trouvèrent du travail et s'installèrent dans une mansarde. Elles gagnaient chacune cinquante sous par jour: ce fut la richesse.

Gabrielle était gaie, et, le soir, elle riait en allumant le petit fourneau de fonte où se préparait le souper. Près d'elle, Benoîte apprit à voir rire; peu à peu, elle apprit à rire elle-même.

Dans la belle saison, les deux amies, après leur journée faite, sortaient ensemble, pour marcher un moment sous les arbres ou les arcades; elles regardaient les boutiques lumineuses; Benoîte admirait Gabrielle et ses réparties promptes, quand des jeunes gens leur parlaient. Cela pourtant lui faisait peur: elle n'aurait su dire exactement pourquoi, car elle savait beaucoup de choses sur les bêtes mais elle ne savait rien des hommes; cependant, leur approche et leur galanterie l'effrayaient, comme la menace d'un danger: Gabrielle raillait ces frayeurs.

— Tu es sotte! On peut bien s'amuser, tout de même!

Benoîte aurait mieux aimé rester seule avec son amie; mais elle la voyait contente, et s'en faisait une joie. D'ailleurs, les gens s'occupaient de l'aînée, plus jolie et plus vive; Benoîte n'en était nullement jalouse, et toute son iquiétude lui venait de penser que peut-être un passant, plus aimable que les autres, lui ravirait sa compagne, quelque jour.

Ces craintes se précisèrent bientôt.

Chaque soir, un commis de magasin rejoignait les deux filles; il devint leur ami. Une fois, en les reconduisant, il embrassa Gabrielle. Une autre fois, les amoureux quittèrent Benoîte pour se promener seuls. Une fois, enfin, la grande sœur ne rentra pas dormir à la mansarde, et la petite pleura toute la nuit.

Dès lors, les absences de Gabrielle se renouvelèrent souvent. Elle disait avec enthousiasme: « Il m'aime! Je l'aime! » Elle raconta son bonheur, et l'expliqua dans les détails.

Benoîte, très étonnée d'événements si bizarres, écoutait avec un mélange d'admiration, d'incrédulité, d'effroi: son amie lui semblait à la fois grandie, comme d'un progrès ou d'une noblesse, et presque à plaindre, comme d'aller chez un dentiste douloureux. Elle ne la blâmait pas, n'ayant jamais entendu dire qu'il fût mal

de prendre un amant; elle se complaisait à la voir heureuse, mais les brûlants récits d'amour ne savaient troubler d'aucun rêve le sommeil enfantin de sa virginité: tout juste ressemblaient-ils, pour elle, à des souvenirs de voyage, rapportés par quelqu'un qui revient de pays lointains, où l'on n'ira jamais, où l'on ne souhaite pas d'aller.

— Fais comme moi, disait Gabrielle: tu verras!

— Oh! non!

— Pourquoi?

— Je ne sais pas... Je suis trop bête... Et puis, je ne suis pas jolie, moi...

— Ça ne fait rien.

— Mais, dis?... Tu n'iras pas demeurer avec lui, n'est-ce pas? Tu ne m'abandonneras pas, hein?

Gabrielle n'osa rien répondre: l'une désirait ce que l'autre craignait.

Les absences de l'amoureuse devinrent de plus en plus fréquentes. Benoîte restait seule une nuit sur deux. Puis, Gabrielle s'aperçut qu'elle était enceinte.

— Un enfant! Tu aurais un enfant? Comme c'est drôle!

— Je ne trouve pas.

— Mais, alors, dis?... Tu vas aller demeurer

avec lui, maintenant? Il va falloir que tu y ailles... Et moi, c'est fini.

Benoîte, tour à tour, se réjouissait du bonheur de son amie, et se désolait de sa propre solitude, qui lui semblait inévitable désormais.

— Si tu veux, j'irai demeurer chez vous, et je ferai le ménage: je le faisais, à la ferme.

— Oui...

— Tu lui as raconté, à lui?

— Pas encore.

— Pourquoi? Il sera si content!

— Tu crois?

— Bien sûr! Tu lui raconteras, demain?

— Peut-être.

Le lendemain soir, Benoîte s'endormit en souriant, à l'idée de cette joie où les deux amants devaient être. Mais, dans son premier sommeil, elle fut réveillée brusquement par la porte qui s'ouvrait.

— Gabrielle? Toi? Tu reviens?...

L'autre ne répondait pas, mais dans les ténèbres, Benoîte entendait des sanglots.

Vite, elle alluma une bougie; elle vit Gabrielle, assise au pied de son lit, et qui pleurait, la face dans les mains.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il m'a... chassée...

— Non?...

Benoîte ne comprenait pas. A la longue,

cependant, elle arracha, mot par mot, et sanglot par sanglot, le récit de cette entrevue, où l'amant avait ri, s'était mis en colère, avait dit des insultes.

— Il m'a... appelée... roulure...

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Il dit que l'enfant n'est pas de lui.. que je vais avec tout le monde... et que...

— Mais, il se trompe! Ça n'est pas vrai, ça! Qu'est-ce qui lui fait croire ça?

— Il ne le croit pas!

— Pourquoi le dit-il, alors?

— A cause de l'enfant, tiens! Pour me le laisser!

Tout cela était trop compliqué pour Benoîte. Elle consola son amie, du mieux qu'elle put, avec des phrases qui n'avaient pas de sens, mais qui étaient tendres; elle la berça et l'embrassa; elle réussit à l'endormir.

Le lendemain, à l'atelier, elle réfléchit pendant toute la journée: elle ne parvenait pas à se chagriner, et elle s'en voulait, puisque sa « grande » avait de la peine. Evidemment, l'ami de Gabrielle n'avait pas été bien, et cela lui semblait certain; mais cela aussi valait peut-être mieux.

— Nous nous arrangerons toutes les deux, chez nous...

Elle organisait la vie, et voyait des heures

charmantes, où les deux mamans dorloteraient le beau poupon.

— Nous travaillerons la nuit, pour gagner des sous, des sous et payer la nourrice; le dimanche, nous irons le voir; il rira; il nous reconnaîtra...

Dans cette créature en exil, et faite pour l'abnégation, l'attente du bébé fut une aube qui se levait. A mesure que le petit être se formait dans le sein de sa mère, une vie nouvelle se développait en Benoîte. Ensemble, l'enfant de l'une et l'âme de l'autre s'apprêtaient à naître. Déjà la candide fille était pleine de rêves qui remuaient pour devenir des idées. Tout le jour, elle souriait aux anges. Elle acheta une tirelire de dix centimes, et, chaque samedi, elle y mettait un franc de bel argent, la pièce la moins usée et la plus propre.

— Pour la layette... Pour le berceau... Pour le bonnet...

Au bout de trois mois, le trésor était presque lourd: elle s'amusait à le faire sonner près de son oreille, pour entendre la plus jolie musique du monde.

— Ce sera un garçon, hein?

— Je ne sais pas.

— Quand est-ce que tu sauras?

— Quand il sera venu...

— Pas avant?...

— Sotte, tu as bien vu des bêtes!

— Alors, c'est donc comme des bêtes, les gens?

Gabrielle, épuisée de chagrins, de fatigue, s'en fut accoucher dans un hôpital. Benoîte était bien anxieuse de ne plus l'avoir auprès d'elle et attristée de n'être pas à son chevet, pour recevoir le tout petit.

Une fois par semaine, elle allait visiter son amie. Un dimanche, on lui montra l'enfant, qui était né enfin. Elle pleura de tendresse, de joie.

— Comment il s'appelle?

— Il n'a pas encore de nom, Benoîte.

— Faut lui en donner un!

— On l'appellera... Benoît...

— A cause de moi, hein? Oh, tu es gentille! Benoît... Il sera à nous deux, pas vrai? Riez, Benoît!

Quand elle sortit de l'hôpital, le monde, autour d'elle, apparut lumineux.

Pendant toutes les heures du jour, elle pensait au cher mignon, et le voyait, et lui parlait, en l'agaçant d'un doigt qui danse. Elle attendait le dimanche, si lent à revenir.

Le dimanche arriva, l'heure réglementaire sonna; Benoîte accourut: alors, on lui apprit que Gabrielle était morte.

Elle demanda à la voir: Gabrielle était enterrée.

Elle réclama l'enfant.

— De quel droit? A quel titre?

Benoîte s'en revint, toute seule, à la mansarde vide. Elle y trouva la tirelire qu'elle prit à deux mains, et elle s'assit en pleurant.

Au creux de sa jupe, entre les genoux, le petit tonneau de terre cuite peint en vert tremblait dans ses paumes fiévreuses: tout son rêve était là-dedans, mort. Elle le contemplait sans voir. De grosses larmes muettes coulaient sur ses joues pâles. Elle resta ainsi pendant des heures. Le soir tombait. La nuit vint, et, dans la pénombre, Benoîte berçait son urne funéraire, comme on berce un enfant.

III

« Benoît, père et mère inconnus... »

La fille-mère, avant de mourir, avait tenu sa promesse, et donné à son enfant le nom de son amie. Benoîte voulut comprendre que la morte lui confiait son petit.

Mais l'Assistance Publique, ne considérant pas que cette fille sans ressources fût en état d'élever un enfant, et ne lui reconnaissant, d'ailleurs, aucun titre légal à le revendiquer, avait impitoyablement repoussé les réclamations de la pauvre ouvrière.

Conformément à la règle, le poupon fut mis en nourrice, par les soins de l'Administration. Benoîte n'eut que la permission de le visiter chez la paysanne qui l'hospitalisait. Le dimanche, pour neuf sous, elle prenait un train, et devenait une mère.

L'enfant était beau, et, comme à l'ordinaire, le plus beau de tous les enfants. Lorsqu'elle arrivait, et qu'il l'apercevait, il s'agitait dans son maillot, comme pour tendre les bras. Elle

le déshabillait afin de le laver, mais surtout afin de le voir. Il lui riait. Quand il eut dix mois, on le sevra: ce fut une grande aventure dont le bébé pleura beaucoup, mais dont Benoîte fut secrètement réjouie, car ainsi la nourrice perdait un peu de son importance prépondérante, et Benoîte se rapprochait d'autant.

Elle continuait religieusement à prélever un franc sur le gain de sa semaine, et la tirelire s'emplissait.

— Puisque l'Assistance se charge du chéri, il faut la laisser faire. Il est bien soigné, je le surveille. En apportant des douceurs à la nourrice, j'intéresse la bonne femme à garder mon petit aussi longtemps que possible, et tout va bien. Je n'ouvrirai pas la tirelire, et elle nous servira, quand mon Benoît sera plus grand...

Au lieu d'une layette, elle projetait maintenant d'acheter les premières culottes, des bas, un habit pour l'hiver. Afin que le garçon eût plus tard une veste bien chaude, elle gelait dans sa mansarde, n'allumant pas de feu. Afin qu'il pût souper quand l'Assistance ne le nourrirait plus, elle mangeait souvent son pain sec, et, plus le repas était chiche, plus elle le trouvait savoureux: un vieux quignon de pain, bouilli dans de l'eau salée, devint la meilleure friandise: d'avaler cette panade, elle gagnait huit sous, dix sous, puisqu'elle ne les dépensait pas;

à chaque cuillerée, c'était un gain de quelques centimes, et elle s'en grisait comme de manger du rêve.

Toute invention qui lui permettait de prolonger l'usage d'une jupe ou d'une jaquette la remplissait de joie jusqu'au fond du cœur, et les ingéniosités de sa parcimonie lui semblaient un présent du ciel, comme si la Sainte-Vierge, dont les religieuses ont tant parlé, avait pris soin, pour lui venir en aide, d'envoyer de bonnes idées.

Cependant, les idées, avec les jours, avec les mois, tournaient, muaient et progressaient.

— Puisque l'Assistance se charge du chéri, pourquoi ne l'habillerait-elle pas, quand il sera plus grand? Alors, la tirelire nous servirait à lui assurer un bon état...

Quel état? Elle les passait en revue, se renseignait à l'atelier, auprès des camarades qui ont un père, un frère; elle examinait les chances, les bénéfices, les risques: elle cherchait le meilleur métier et ne le trouvait pas.

— Menuisier? C'est propre. Ça sent le bois neuf, et les jolis copeaux s'enroulent.

L'avenir du garçon était le jouet de Benoîte, sa première poupée: elle inventait un beau gaillard, déluré, en blouse, en veste, et, sans répit, son imagination l'habillait de costumes

toujours nouveaux, dans des cadres toujours changeants.

Afin de réfléchir plus pratiquement et de mieux combiner les projets, elle cassa le petit tonnelet d'argile, et y trouva cent-trois francs qu'elle mit à la caisse d'épargne.

— Dans un an, les intérêts feront cent cinq, et mes quarante-deux semaines me feront cent cinquante-sept: une fortune!

Benoîte devint avare, rapace. Tout ce que ses compagnes consentaient à lui donner, elle l'emportait comme une proie. Sa grande douleur chronique, chaque année, fut d'acheter des chaussures, qui coûtent si cher. Dans la rue, elle marchait avec précaution, en évitant les flaques ou les cailloux, et à l'atelier, elle veillait à ne pas frotter les pieds sur le parquet, pour ne pas user ses semelles.

Elle apprit à faire des barres et des additions: elle mit trois mois à calculer la somme que ses économies atteindraient dans dix ans, par l'accumulation des intérêts et des versements. Elle fut émerveillée de ce trésor futur. Pour l'accroître encore, elle décréta des privations nouvelles et entrevit des possibilités plus hautes.

— Ça, ce serait trop beau...

Des cinquante sous quotidiens, elle tirait un monde, sou par sou, et ce monde s'animait,

vivait, s'embellissait, de semaine en semaine, riche d'une âme qui s'y versait toute.

— Pourquoi pas?

Le petit eut trois ans, cinq ans. Benoîte en était venue, insensiblement, à songer qu'elle pourrait bien, peut-être, faire de son marmot un homme, qui saurait des choses, qui serait instruit, un savant, un monsieur...

— Ça, ça coûterait gros!

Elle se défendait d'y penser, et se détournait de cette idée-là, comme d'une tentation trop forte, dont elle avait peur et qu'elle appelait en la repoussant: son esprit têtu y revenait toujours.

— Il serait bien plus heureux! Quel dommage que ce ne soit pas possible!

Le soir, dans son petit lit de fer, blottie sous les draps sales, elle se permettait, en manière de récompense, de penser à cela un peu, rien qu'un moment, pendant un tout petit quart d'heure, avant de s'endormir. Elle souriait à ses visions.

— Il serait si beau! Il comprend tout. Il réussira tout, si seulement je peux le faire étudier.

Sur ces entrefaites, son salaire fut augmenté de cinquante centimes par jour: tout de suite, elle vit dans cette aubaine une décision d'en haut, un ordre supérieur, une idée de la Vierge,

sans doute, qui voulait, qui consentait, qui l'exauçait. Pas une minute elle ne songea à s'adoucir l'existence, avec cet argent qui lui tombait du Ciel: elle l'avait souhaité pour le garçon, il appartenait au garçon, et sa décision fut prise, d'un coup, enfin!

Loin de prélever pour elle une part de ces dix sous, elle résolut, au contraire, d'arrondir la somme chaque fois qu'il faudrait, afin de pouvoir désormais apporter à la caisse d'épargne, régulièrement, coûte que coûte, cinquante francs par trimestre.

La pauvresse y parvint.

Sa folie, d'ailleurs, semblait se légitimer quelque peu: le petit venait de gagner ses huit ans; il savait lire, écrire, compter; à l'école communale, on le citait comme un modèle. Le curé avait dit: « C'est dommage de ne pas éduquer celui-là... »

Le curé avait des cheveux trop blancs pour qu'il pût se tromper. Benoîte vit le prêtre et lui conta par le menu l'histoire de l'enfant, leur situation réciproque, ses propres devoirs, ses ambitions, ses rêves: elle quêtait un encouragement, que le vieillard ne lui refusa pas tout à fait.

— Oui... Peut-être... Il faudrait voir...

Toute radieuse, elle le remercia de cette

parole comme d'un secours qui la sauvait. Le prêtre, touché d'un tel enthousiasme, s'offrit à donner au garçon les premiers éléments du latin, pendant les vacances.

— Oh! monsieur le curé!

— On pourrait, de la sorte, lui faire gagner une année. Mais, pensez-y, mademoiselle: cela coûte cher, le lycée!

Benoîte sourit d'un petit air entendu.

Cependant, son projet ne devait pas rencontrer chez tous une pareille bienveillance. L'administration municipale souleva maintes difficultés. A force de démarches et de certificats, Benoîte établit que, depuis la naissance de l'enfant, elle lui donnait des soins, et que, depuis lors aussi, elle économisait des sommes destinées à son éducation. La Police fit sur elle une enquête et constata sa vie irréprochable, son zèle, son dévouement. Mais la loi s'opposait, pour raison d'âge, à l'adoption. Enfin les bureaux, de guerre lasse, agréèrent un expédient: il fut décidé que Benoîte, en considération de ses bonnes notes de police, se verrait confier par l'Assistance la garde de l'orphelin, et serait dûment autorisée à lui procurer, à ses frais, l'instruction convenable, sous réserve que le pupille fût placé par elle, en qualité d'interne, dans un collège ou lycée de l'État.

Benoîte s'enorgueillit de cette décision autant que d'un triomphe définitif.

Enfin, le sept octobre, date inoubliable, elle se rendit au lycée, en menant son petit par la main; de l'autre main elle serrait, dans la poche de sa jupe, les huit cent cinquante francs qu'elle avait retirés de la caisse d'épargne, pour les présenter et donner confiance.

A tout moment, elle baissait la tête vers son gars, et elle lui souriait avec admiration.

— Tu vas être bien heureux. Tu auras des petits camarades. Tu travailleras bien...

Pendant qu'ils attendaient dans une grande salle nue, elle lui montra les minces papiers mauves qui pesaient quelques grammes, et qui représentaient neuf années de labeur, de misère, de faim, de froid, neuf années de rêve: elle ne lui disait pas tout ce qu'ils coûtent de peine à réunir, et elle s'étonnait plus que lui de voir tant de choses tenir si peu de place.

— Tout ça, mon chéri, c'est à toi... C'est pour que tu sois un homme, plus tard...

L'enfant, grave, essayait de comprendre, regardant tour à tour les billets dans la main de Benoîte, et les larmes dans ses yeux: il avait un air si comiquement attentif, que la maigre ouvrière le prit dans ses deux bras et le serra très fort, en pleurant sur sa joue.

Elle fut reçue par le proviseur; elle était bien émue dans le beau cabinet aux rideaux de serge verte. Elle fut reçue aussi par l'économe; elle signa des déclarations; on lui parla de trousseau, de premier terme: elle acquiesçait à tout, radieuse et un peu ivre; elle donna des billets de banque, sans compter, et on lui rendit de l'or, de l'argent, des quittances. Plusieurs autres personnes lui parlèrent encore, et elle leur répondait. Puis le petit garçon, emmené par un maître, disparut derrière une grande porte, et elle se retrouva seule. Tout cela se passait très vite, dans un lieu, dans un autre, et les incidents de la journée défilaient devant Benoîte comme des images, sans qu'elle eût conscience de vivre ces instants qui fuyaient.

Ensuite, elle se retrouva dans la rue. Enfin, elle se retrouva chez elle.

Alors, elle compta son argent, et sa gorge se serra, tandis qu'une sueur froide lui venait au front.

— Quoi? Je me trompe! Je perds la tête!

Elle lut les papiers, examina les quittances, fit et refit ses comptes. Le premier versement l'avait presque ruinée.

— Et cela doit durer huit ans?

Elle répétait: « Huit ans... Huit ans... » Elle essayait de pleurer, et elle ne pouvait pas. La folie entrait dans sa tête.

— Huit ans!...

Benoîte arpentait la chambre.

— Huit ans!...

Alors, tout ce qu'elle avait fait jusqu'ici, ce n'était rien, ce n'était rien? Rien, puisqu'il fallait renoncer dès le début, et puisque sa seule entrée dans la maison des riches lui dévorait d'un coup les deux tiers de sa fortune, les deux tiers du passé, tant de jours patients, tant de mois engouffrés en une minute?

— Huit ans, comme ça! Huit ans!

Elle oublia de dîner, et elle n'avait ni le besoin ni l'envie de manger.

Elle descendit dans la rue; elle allait devant elle, sans savoir où, tantôt d'un pas rapide, tantôt d'un pas très lent.

— Comment faire? A chaque trimestre, il faudra verser une somme que je n'aurai pas, que je ne pourrai jamais avoir...

Sa marche ahurie heurtait les gens au passage. Deux filles qui stationnaient à l'angle d'un trottoir lui jetèrent des injures et des rires. Elle les regarda, hébêtée, un instant, puis elle s'éloigna.

— Dix sous que j'économiserai par jour ne suffiront jamais, jamais...

Elle était lasse et marchait quand même.

— C'est deux francs qu'il faudrait, peut-être trois, tout ce que je gagne!

Parfois elle s'arrêtait aux vitrines des magasins, qu'elle contemplait d'un œil vague; elle répétait comme un refrain de chanson: « Huit ans... Trois francs... » Puis elle repartait dans l'ombre.

— Gagner trois francs de plus!

Les magasins se fermèrent. Elle allait toujours, et le bruit de sa marche scandait le refrain monotone:

— Trois francs, huit ans!...

Lorsqu'elle était fatiguée d'aller en avant, elle tournait l'angle d'une rue, à droite, à gauche, au hasard; elle passait et repassait les ponts. Les trottoirs devenaient déserts.

— Trois francs, huit ans...

A un moment, elle se retrouva en face des deux filles.

— La voilà encore, celle-là!

— Eh bien! Quoi? Ça va donc pas, le commerce?

— Tu peux peut-être pas rester dans ton quartier?

— On te fait trotter, pour tes trois francs!

— Trois francs?

Elle passa. Le dernier mot des filles emboîta sa chanson:

— Trois francs, huit ans!...

Elle s'arrêta.

— Comment savent-elles que j'ai besoin de trois francs?

Elle se remit à marcher dans la nuit.

— Qu'est-ce qu'elles ont voulu dire, avec leur: « Trois francs?... »

Tout à coup, elle comprit, et son cœur battit un grand coup, qui lui arracha un cri.

Elle dut s'appuyer au mur.

A ce moment, un homme passait. Il lui parla.

Ce qu'il disait, elle ne l'a jamais su.

Elle ne répondit rien. L'homme l'avait prise par le bras. Elle essaya de se dégager, faiblement. Mais l'homme l'entraînait, et, ce soir-là, Benoîte vendit sa virginité, pour soixante sous.

IV

Benoîte fut une bizzare prostituée.

Elle avait alors vingt-six ans: petite et frêle, brune, sèche, triste, avec un visage aux lignes nettes et assez nobles, mais dures et sans charme, elle était peu troublante; le trottoir l'appelait: Pruneau. Elle allait toujours vêtue de noir, par économie, et bien brossée. Été comme hiver, elle portait un chapeau de feutre également noir, toujours le même, sur lequel s'aplatissaient deux plumes maigres, qui se pelaient en jaunissant.

La police de Lyon l'ignorait. Le soir, elle descendait de sa mansarde, et, de neuf à onze, elle se louait à quelque passant. La chose faite, elle redevenait, pour vingt-deux heures, l'ouvrière laborieuse et rude, sans vice, qui peine, se prive, et ne rit pas.

Personne ne pénétrait dans son taudis. En y rentrant pour se coucher, elle déposait dans une grosse bourse de cuir l'argent qui lui venait

d'un homme; car elle n'en voyait qu'un par jour, et se tenait quitte. Avant de se mettre au lit, elle comptait ses pièces blanches, bien qu'elle en connût exactement le total, et elle les examinait une à une: sitôt qu'elle avait rassemblé vingt francs, elle les portait à la Caisse d'épargne. Jamais elle n'eût distrait pour son usage un centime de cette somme, qui ne lui appartenait pas; elle aurait cru voler: cet argent-là était «pour le petit».

— Il faut bien que je l'élève, n'est-ce pas, puisque je m'en suis chargée?

Elle ne regrettait point d'avoir assumé cette tâche, car son rôle maternel la consolait de tout; elle ne croyait pas non plus accomplir un devoir, car elle n'avait pas la notion du devoir; mais elle se trouvait en face d'une nécessité, et, simplement, elle faisait ce qu'il faut, la seule chose qu'elle pût faire. Sans nul doute, elle eût préféré d'autres besognes, mais elle n'avait pas le choix, et elle se résignait à celle-ci, aussi bien qu'à toutes, sans constater de notable différence entre une misère et les autres. Quant à la valeur morale de sa conduite, elle ne l'appréciait pas, n'y songeait pas, et n'imaginait point que son rôle pût sembler infâme ou sublime. Elle ne voyait ni la grandeur de son dévouement, ni la bassesse de sa condition, et le moraliste l'eût également surprise en lui

déclarant qu'elle imposait l'admiration ou qu'elle inspirait le mépris.

La Bête, parfois, s'élève plus haut que nous, sans le savoir, et la nature peut atteindre à des beautés qui nous paraissent monstrueuses, mais qui tout uniment sont les manifestations normales de l'instinct. Cette campagnarde fruste et neuve, seule au monde, sans famille, sans souvenirs, n'ayant pas eu d'enfance et n'ayant pas de jeunesse, ignorait tout, sauf ses intuitions, et n'obéissait à rien, sauf aux lois naturelles : vivre, faire vivre, ne pas mourir. Son métier ne lui inspirait donc que des répugnances physiques, et elle les supportait de son mieux, faute d'y pouvoir échapper.

Le plus douloureux pour elle était de se dévêtir devant un homme, et de se montrer nue : de cela, elle avait honte, par instinct de pudeur, et jamais elle ne parvint à s'y accoutumer. Quant aux étreintes, elles les subissait passivement, et dissimulait son déplaisir, par déférence. En temoignant du mauvais vouloir, elle aurait pensé mal agir : on la payait, elle était la servante, elle n'avait qu'à obéir ; à la manière d'une esclave antique, elle se laissait charger d'amour comme d'un fardeau quelconque, puisque tel était le fardeau que son maître lui donnait à porter.

Donc, le soir, après son maigre repas, elle

descendait dans la rue, et marchait. Jamais elle ne sollicita personne: elle était trop timide pour l'oser; mais toujours elle suivit ceux qui voulaient d'elle. Lorsque des gens qui l'avaient prise une fois l'emmenaient à nouveau, elle leur était reconnaissante et s'étonnait un peu: en effet, se sentant inapte à rire ou à causer, et ne percevant aucun émoi, elle ne comprenait qu'à demi l'étrange plaisir de ces hommes. Quand ils la rudoyaient, elle laissait dire; quand l'un deux manquait à lui donner son salaire, elle réclamait doucement, avec la voix du plus faible qui parle au plus fort; quand on refusait de la payer, elle murmurait tout bas: « Ce n'est pas bien. »

Elle ne l'aurait pas dit plus haut, étant trop humble pour se permettre de juger les méfaits d'autrui, mais elle pensait au garçon, aux notes du collège, et de grosses larmes lui venaient dans le coin des yeux.

En cette inconscience de brute bienfaisante, elle vivait, sans espoir et sans honte, hypnotisée par son but, et elle entassait.

Un jour, pourtant, une lueur lui traversa l'esprit, et un frisson courut dans tout son corps; elle ne comprit pas jusqu'à rougir d'elle-même, mais elle comprit assez pour avoir peur, et, vaguement, une dignité de femme s'éveilla dans cet effroi trouble.

Cela se passait un dimanche, Benoîte avait été chercher son lycéen, et elle avait pris, comme de coutume, sa leçon de lecture: car son petit lui apprenait à lire, chaque dimanche, pendant une heure, après laquelle ils allaient se promener ensemble, sur les places, sur les quais, dans les jardins publics.

Benoîte tenait son enfant par la main: un orgueil tendre lui gonflait la poitrine, quand elle baissait la tête vers ce gamin aux boutons d'or, à la casquette brodée d'or, et qui ressemblait à un riche: fière d'avoir fait cette chose magnifique, à tout moment elle se tournait vers son œuvre, pour l'admirer. L'enfant levait les yeux, et souriait; mais aussitôt, gêné par ce regard trop fixe et si intense, il détournait le visage et il examinait la rue: alors, les sourires de la mère tombaient à pic sur la casquette plate, renflée au milieu par la petite bosse du crâne; elle contemplait cette bosse, et elle pensait: «Là-dedans, je mets des choses...» Ses regards tendres s'y attardaient comme des baisers, et le couple marchait en silence.

Tout à coup, un homme les croisa, reconnut la fille, parut s'étonner de l'enfant, prit un air goguenard, et s'éloigna.

Benoîte, sans savoir pourquoi, devint pourpre. Tout son orgueil s'était écroulé d'un seul coup: elle aurait voulu se cacher, cacher

son lycéen, n'avoir pas été vue, et l'étonnement qu'elle avait lu dans les regards de l'homme pénétrait tout entier en elle. Sans discerner ce qu'il y avait de trop dans cette rue, le client, le petit, ou elle-même, elle sentait là des choses incompatibles, qui n'auraient pas dû se rencontrer, des figures qui ne devaient pas se connaître; elle roulait les yeux, tournait le cou, avec une rapidité hagarde, comme pour chercher une issue à travers les murs.

Son malaise fut pire quand le garçon leva vers la maman deux prunelles candides, et demanda:

— Qui c'est le monsieur qui rit?

Elle balbutia:

— Je ne... sais pas...

Puis, aussitôt, elle eut une grande souffrance d'avoir menti au chérubin, et une grande crainte qu'il put apprendre la vérité.

Elle le reconduisit hâtivement au lycée et rentra chez elle en rasant les murailles. Ce soir-là, elle n'osa pas retourner au trottoir; maintes fois elle s'y apprêta, mais toujours, au moment d'ouvrir la porte pour le départ, la force lui manqua; et c'était en elle un mélange de lassitude et d'angoisse. Elle croyait voir, dans l'ombre, les claires prunelles de son fils, qui la regardaient avec une interrogation muette; elle essayait de s'en détourner, d'ef-

facer, d'oublier: le regard suivait tous ses gestes.

— Je ne pourrai pas...

Des frissons froids lui crispèrent la peau, à l'idée d'un homme qui la dévêtirait, ce soir, et du petit qui serait là, comme maintenant, et qui verrait tout.

— C'est idiot, parole!... Je ne fais rien de mal. C'est pour son bien que je travaille!

Elle tâcha vainement de s'expliquer les causes de son malaise: elle crut avoir la fièvre, elle s'accusa de lâcheté; mais elle resta dans sa mansarde.

— Eh bien! je ferai congé! C'est dimanche!

Dès qu'elle en eût pris son parti, elle se sentit heureuse. Toute seule et sans lumière recroquevillée sur une chaise basse, les coudes aux genoux et le menton sur les poings, elle se fit oisive pour la première fois de sa vie, et libre: sans bouger, elle savoura les heures qui s'écoulaient dans les ténèbres.

Elle les illumina de rêve, et une féerie de joie scintillait dans son âme, pareille à une nuit d'été: les douces prunelles qui la gênaient tantôt, elle les rappela et les vit; dans leur clarté d'étoiles, elle se rafraîchissait et se reposait comme en un bain de pureté bleue; elle était bien; elle prenait confiance; avec des mouvements de chatte, elle remuait sa tête engoncée

entre ses épaules; elle se mit à conter au petit garçon les difficultés de la vie, et tout l'argent qu'il faut, et comme on a du mal à gagner quelques sous; elle lui demandait pardon d'avoir dû lui mentir, et bien qu'il fût absent, elle ne lui confessa point comment elle gagnait les pièces blanches, ni que ce fût pour lui qu'elle en arrivait là.

— Tout de même, je ne le ferai plus sortir le dimanche: ça vaut mieux.

Elle se priva ainsi de l'unique plaisir qu'elle eût dans la semaine.

— Au lieu de promener comme une dame, je rapiècerai mes effets, qui en ont besoin. Il restera avec ses petits camarades, et il s'amusera bien mieux; j'irai le voir au lycée, et nous ne risquerons plus de rencontrer personne.

Quand Benoîte avait décidé une chose, vaille que vaille, elle n'en examinait plus jamais les avantages ou les inconvénients, et elle s'en accommodait comme d'un état irrévocable.

— Quel dommage! c'était si gentil d'apprendre à lire avec lui. Il riait si bien, le chéri, quand je me trompais... C'était bon de lui devoir ça! Dire qu'il peut déjà apprendre des choses à des autres...

Elle ne vit plus l'enfant qu'au parloir du lycée. La grande salle carrée devint son paradis; tous les quinze jours elle y passait une heure

attendue pendant quinze jours, car elle n'osait, par discrétion et malgré son envie, aller là chaque dimanche. Au dimanche intervallaire, elle prenait son alphabet, épelait des syllabes, travaillait les diphtongues, et c'était se rapprocher un peu du petit maître, vivre avec sa science, à défaut de vivre avec lui, évoquer sa voix et son rire, à défaut de les entendre...

Quand l'heure du vrai dimanche était venue, elle arrivait au parloir, toujours la première: alors, en récompense de ses peines, elle s'asseyait sur un beau fauteuil en velours vert, et elle se délectait d'écouter la jeune parole, de regarder les yeux profonds, et de recevoir deux baisers qui ne ressemblaient pas à d'autres...

V

Cette femme, en vérité, n'existait que depuis sa maternité prétendue, et elle était mère pleinement, exclusivement.

Elle s'en délectait. Pour la première fois de sa vie elle échappait à la solitude, et son cœur de brute tendre s'attiédissait au contact d'une vie réchauffée par la sienne. Ce petit être, qui ne sortait pas de sa chair, au moins lui devrait tout le reste! Elle voulait cela, et c'était son orgueil, son triomphe, de donner à l'orphelin ce qu'il n'aurait pas eu sans elle, et ce que la vraie mère n'aurait pas su imaginer pour lui. Un peu de jalousie et de rancune entrait même dans cette âpre volonté de faire bien, de faire mieux que la morte: cette morte ne l'avait-elle pas dépouillée d'un privilège ou d'un droit, en procréant le fils qu'elle aurait tant souhaité ne tenir que d'elle-même? Certes, s'il avait dépendu d'elle de ressusciter la vraie mère, elle n'en eût rien fait, non, certes, et l'idée seule de la voir reparaître entre elle et leur enfant lui

faisait sursauter le cœur d'effroi et presque de colère! Elle y pensait parfois, à cette possibilité fantastique; elle y pensait toutes les fois qu'elle avait rêvé de Gabrielle, ou quand le lycéen lui parlait de sa mère, ce qui, d'ailleurs, arrivait rarement, et ce qui, bientôt, n'arriva plus du tout...

Car les âmes vierges ont peut-être un sens inné de la douleur, acquis par un nombreux atavisme, et les enfants discernent vite ce qu'il ne faut pas dire.

— Tu te portes bien, au moins?

— Oh! oui, maman!

Quand il disait: «Maman», le cœur de la pauvresse se fondait en eau tiède: elle lui était reconnaissante, et peut-être elle avait raison, puisqu'on lui donnait l'amour en échange du pain. L'un à l'autre ils se devaient la vie; c'est par elle qu'il subsistait, mais c'est par lui qu'elle était née; ils étaient les jumeaux de l'âme, et ils le savaient bien, car si de pareilles subtilités ne pouvaient leur entrer dans l'esprit, ils les éprouvaient par le cœur, comme des vérités simples et délicieuses.

— Tu travailles bien, au moins?

— Oh! oui, maman!

Dans ses instants de gaieté enfantine, il l'appelait «Mamoche»: elle aimait ce surnom, qui les faisait rire ensemble.

Il l'avait instruite de tout ce qui concerne les classes, et, troublé d'une joie profonde, il la menait par la main devant le tableau d'honneur, écrit en belles lettres dans un beau cadre d'or. En tête de la liste, la fille épelait: « Benoît... » C'était un peu son propre nom qu'elle voyait planer sur les autres: c'était mieux que son propre nom! Elle embrassait le chéri, très fort, brutalement, non pas pour le féliciter, mais pour le remercier, et des hoquets de sanglots lui secouaient la gorge.

— Alors, donc, tu auras des prix, peut-être?

— Bien sûr! J'en veux pour te les donner. je les veux tous! Tu viendras, n'est-ce pas?

— Si ça tombe un dimanche.

— Tu demanderas congé.

— Et du pain, mon petit, si je ne travaille pas ce jour-là?

— Je te donnerai le mien! Mais tu viendras, maman! Il faut que tu viennes! Toujours je m'applique, en pensant à ce jour-là, pour que tu sois contente. Et tu seras contente, tu verras, maman! Je te prépare une surprise.

— Dis-la, un peu.

— Oh, non!

— Il est gentil!

Lorsque vint le grand jour, Benoîte, en effet, demanda congé à sa patronne et s'en fut au lycée.

Arrivée devant la porte que franchissaient les dames élégantes et les messieurs vêtus de noir, elle n'osa pas les suivre, et longtemps elle demeura sur le trottoir, honteuse de sa robe minable. Mais elle se reprochait cette frayeur comme une faute, en pensant au garçon qui aurait du chagrin, à cause de sa maman absente.

Quand le seuil fut désert, elle prit courage, et entra d'un élan. Elle glissait au long des couloirs, comme un pan d'ombre qui se sauve.

Au fond de la grande cour, elle vit une tente enguirlandée, des drapeaux, des dos de gens assis, des nuques et des chapeaux chargés de fleurs, toute une foule de richesse que surmontait, au fond, l'estrade avec son tapis rouge, ses fauteuils d'or et ses livres dorés, des juges en costume, un général, des uniformes... Elle se faufila dans un coin. Plantée debout contre un poteau, à demi perdue sous les plis d'une tenture, elle ne bougea plus.

Sur l'estrade, un des juges, — un professeur, peut-être, — était debout aussi, et lisait des choses écrites sur des feuilles qu'il tenait à la main; quand on l'applaudissait, il buvait devant le monde. Benoîte s'étonnait de tout, mais elle n'écoutait rien. Elle cherchait le garçon, parmi tous ces crânes d'enfants aux cheveux courts. Enfin, elle le trouva: précisément, il se tour-

nait. Il était pâle et semblait inquiet. Il aperçut Benoîte, devint rouge, et sa face s'illumina de joie.

— Mignon! Il me cherchait... Il a eu peur que je ne vienne pas, bien sûr...

On appela les prix. *Classe de huitième*... « Benoît »...

Elle le vit qui gravissait l'estrade seul, comme un chef.

« Benoît... Benoît... » Toujours le nom de Benoît venait le premier. A peine l'enfant avait descendu les marches, qu'il les remontait, et, sans cesse il remontait. Les grands personnages l'embrassaient, tour à tour.

— Benoît!

Et il remontait encore...

— Benoît!

A la fin, la foule applaudit.

Le petit triomphateur était au milieu de l'estrade, avec des couronnes vertes autour de son bras gauche. Il regardait au loin et la foule l'applaudissait; mais il n'entendait pas la foule.

— Qu'est-ce qu'il fait?

Elle le vit descendre les gradins avec précipitation, et traverser l'allée centrale.

— Où va-t-il donc?

Quand il fut au bas bout de la tente, elle le vit qui tournait à droite.

— Est-ce que?...

Mais avant qu'elle pût fuir, l'enfant se jetait à son cou et la chargeait de couronnes. Benoîte, oubliant sa joie, et folle de peur, sentit sur elle les yeux de la ville entière, qui se tournait, et des mains, par centaines, battaient vers cette femme au chapeau de plumes rongées, dont les deux bras étaient pleins de lauriers.

Benoîte se rappela dans la suite qu'un voisin, alors, lui avait offert sa chaise. Elle ne sut jamais si la séance avait encore duré longtemps. Le certain, c'est que, au moment où tout ce beau monde s'écoulait vers la sortie, des gens l'avaient examinée curieusement, et d'autres lui avaient parlé avec des sourires bienveillants. Elle tremblait. Alors, Benoît l'avait rejointe.

Puis, le proviseur, lui-même, était venu à elle; il avait prononcé les mots de «dévouement», de «sacrifice», de «récompense». Il l'avait appelée: «Madame...»

— L'an prochain, madame, l'enfant aura une bourse; il la gagnera au concours, n'est-ce pas, mon ami?

— Oui, monsieur le Proviseur.

Elle entendait à peine, on la regardait trop, elle voyait trouble, et son visage était hagard.

— Tu comprends, maman? On ne veut plus que tu paies...

— On ne... veut plus?...

— Non, madame.

— Monsieur!... Quoi?... Vous refuserez... mon argent?

— Mon Dieu, oui, madame.

— Mais... monsieur... mon argent...

— Vous le garderez, madame.

— Mais, monsieur... je vous en prie, monsieur... cet argent-là...

— Eh bien, madame?

— Mais, monsieur, il ne faut pas le chasser, monsieur; il ne faut pas le punir... de ce que...

— Eh! nous ne le renvoyons point, madame, au contraire.

— Il n'a rien fait de mal! Il ne sait pas! Ce n'est pas sa faute!

— Tu ne comprends pas, maman: Monsieur le Proviseur te dit que l'an prochain on me donnera la bourse.

— Une bourse? Qui? Je ne veux pas qu'une autre paie! Je paierai, moi!

— Ma bonne dame, il n'y a là rien d'humiliant... C'est l'État, la Ville qui paieront à votre place, et nous l'aurons, en quelque sorte, à titre gratuit.

— Ah?

— Gratuit, maman: sans payer, tu n'auras plus à payer.

— Plus?... Je ne?... Plus?...

— Plus rien, madame.

Benoîte s'évanouit. Il fallut la transporter à l'infirmerie, où péniblement elle reprit ses sens.

Le petit lauréat pleurait au pied du lit, oubliant sa gloire, et s'instruisant déjà de la fragilité des minutes heureuses.

On rassura l'enfant; puis, la mère, à peine éveillée, demanda les couronnes, qu'elle craignait d'avoir froissées. On les lui rapporta.

Elle était assise au bord d'un lit. On dut lui expliquer à nouveau la condition des Boursiers, et elle écoutait de toutes ses forces, en fronçant les sourcils, l'œil oblique et fixe.

Lorsqu'elle eut bien compris, elle se leva, et, tout d'un coup, radieuse elle dit:

— Alors, moi, j'ai fini... C'est fini, ça?

— Quoi, maman?

— Rien, petit... Tu m'as délivrée.

Ses yeux brillaient d'un grand éclat. Elle tint quelques propos incohérents, parmi lesquels revenait sans cesse une prière de ne pas la toucher, de lui rendre ses vêtements, de la laisser partir, puisqu'elle n'avait plus besoin d'argent.

Elle eut des gestes brusques et repoussa violemment ceux qui voulaient la soutenir ou la contraindre à se rasseoir. Elle gagna la porte, mais ne put se tenir debout. Une voiture d'ambulance la transporta à l'hopital.

Une fièvre innomée, d'apparence typhique et compliquée d'urémie, la tint dans le coma pendant dix jours entiers: les médecins, faute de pouvoir préciser son cas, l'attribuaient à un surmenage suivi d'émotion violente. Elle guérit enfin, et sortit de l'hôpital, avec un visage calme et des pensées toutes neuves.

Cette crise l'avait rajeunie et lavée. Les misères d'autrefois lui semblaient très lointaines; elle ne se rappelait certaines choses du passé que comme les visions d'un cauchemar qu'on repousse et qu'on efface, lorsqu'elles tentent de renaître dans la mémoire du réveil.

Telle qu'avant son abjection, elle était chaste; d'avoir connu la débauche, il ne lui restait qu'un vague souvenir de répulsion et d'épouvante, qui devait persister durant toute sa vie, et son âme était celle d'une vierge froide, sans désirs ni pensées impures, qui s'apprête à vieillir dans sa virginité.

VI

Lorsqu'on regarde attentivement le monde, il donne l'impression d'une chose déjà connue ailleurs, dans quelque autre existence, et qu'on retrouve. On croit recommencer à vivre: tout ce qui s'accomplit entre les hommes, on l'a vu faire par d'autres créatures et dans un autre cadre, où se mettent en jeu les mêmes vices et les mêmes vertus, une vanité semblable et des ambitions analogues, tout un faisceau d'instincts pareils: la ressemblance est telle que chacun de ces deux mondes semblerait n'être que le décalque de l'autre, si les habitants du premier ne différaient sensiblement de nous par une taille plus petite et une sincérité plus grande.

Ce pays d'autrefois est le collège avec son peuple d'élèves, dont l'âge varie entre huit et quinze ans, petit monde avant le monde, où les âmes sont presque nues, et où la société humaine s'organise avec un cynisme féroce.

L'enfant est un homme qui s'avoue: tous nos

préjugés héréditaires, toutes nos âpretés, nos lâchetés, nos mesquineries, il les a par droit de naissance; les mêmes moyens le conduisent aux mêmes buts, et, toutes proportions gardées, il atteint aux mêmes résultats d'erreurs et de méfaits. Ayant déjà perdu la candeur du premier âge, il combine des raisonnements aussi niais que ceux des grandes personnes, pour en tirer, avec une prétention aussi grotesque, des conclusions aussi fausses; comme nous, il poursuit le gain, les honneurs et les places; toujours en vue de la lutte, il forme comme nous des groupes, des camps et des partis, où l'on s'entr'aide par égoïsme, et c'est ainsi que les collégiens jouent aux billes, aux soldats ou aux barres, tout comme nous: dans le moment où ils s'adonnent à ces jeux, ils les prennent au sérieux, comme nous faisons, et croient naïvement à leur autorité ou à leur importance, comme nous croyons aux nôtres; possessifs et nullement enclins au partage, ils trafiquent de timbres-poste, faute de mieux, et se dupent commercialement; pour faire pendant à nos commissions et sous-commissions officielles, ils ont aussi des séances d'étude au cours desquelles leur ennui, frère du nôtre, crayonne la caricature d'un voisin; quand parmi eux on intrigue ou complote, c'est toujours dans le dessein de nuire, comme ici, et

de mettre hors la loi un camarade ou un maître; comme nous, ils décrètent des ostracismes, contre innocent ou coupable, à seule fin d'affirmer la force du nombre; ils ont, comme nous, des aristocraties de naissance, de fortune, de mérite; certains sont environnés de prestige, mais les faibles et les humbles végètent dans un univers impitoyable, comme le nôtre.

Les sentiments de justice, d'idéal et d'altruisme, tout ce qui honore l'âme humaine, toutes les fleurs de la conscience, ne s'épanouiront que plus tard, au vrai printemps qui est l'adolescence, et pour durer autant que la jeunesse. L'enfance est la saison des instincts: la graine couve. La jeunesse est l'âge des sentiments: la fleur s'ouvre. La maturité est l'époque des égoïsmes: chacun fait sa moisson.

Le temps d'aimer, le temps de croire, le beau temps d'être pur et noble, ce n'est pas l'enfance; elle nous charme par la délicatesse de son épiderme, et par le contraste de son aspect avec le nôtre, mais aussi elle nous amuse perversement par sa ressemblance prématurée avec notre vilenie: nous rions de nous reconnaître en elle, et de nous voir rapetissés, mignons, et très vieux tout de même; nous nous complaisons à entendre sa faible voix qui, déjà, formule nos erreurs, et nous nous étonnons, avec une satisfaction paternelle, de tenir

tout entiers dans ce vase minuscule et joli. Elle nous perpétue: elle est nous, et nous donne la certitude de ne pas mourir; elle a besoin de nous aussi, et nous permet la fierté d'être utiles, de protéger: toutes nos vanités trouvent leur compte auprès d'elle, et nous l'aimons de nous ressembler tant, en ayant l'air de nous ressembler si peu.

Benoît, élève de septième, portait un de ces noms roturiers qui n'imposent pas l'estime. On le savait pauvre, ce qui est un déshonneur, et d'extraction très humble, ce qui est pire encore. Son pupitre et sa case étaient vierges des bibelots qui constituent le luxe, et qui, suscitant l'envie des camarades, dispensent à leur propriétaire un titre de noblesse; il ne possédait ni cahiers cartonnés, ni encrier de poche, pas même un porte-plume rare; ses fournitures étaient strictement celles de l'économat, et la seule élégance qu'on lui connût consistait en un foulard à carreaux de couleurs voyantes, qu'il pliait avec un grand soin et gardait comme une relique. Donc, on l'appelait Foulard.

— Qui c'est, Foulard, qui t'a donné ce beau machin-là?

— Maman.

A la distribution des prix de l'année précédente, on l'avait aperçue, cette mère, une femme du peuple...

— En guenilles, mon vieux, avec un chapeau, mon vieux, si tu avais vu ça, de quoi se tordre!

Quant au père, on ne le connaissait pas, personne ne le connaissait. On se disait tout bas que Foulard n'avait pas de père. Quelques-uns même affirmaient, pour l'avoir entendu raconter, que sa mère n'était pas sa mère. Alors, quoi? Sa tante, sa sœur aînée?

— Pas même, mon vieux, une ouvrière!

Goulaux, un grand de cinquième, dont les parents tenaient une maison de couture, avait vu la mère à Foulard, dans les ateliers, et Goulaux savait fort bien que la mère à Foulard n'avait jamais eu d'enfant.

— Comment qu'elle s'appelle?

— Benoîte.

Benoît, Benoîte... Benoîte et Benoît...

Il y avait là de quoi rire, mais il y avait aussi quelque chose d'obscur. Un point restait acquis: Foulard n'était même pas le fils d'une ouvrière! Alors, d'où sortait-il? Des Enfants-Trouvés, peut-être?

Devant une hypothèse si inquiétante pour l'honneur de la cour, un grand émoi se propagea dans cette jeune bourgeoisie. Barichon, fils du docteur Barichon, expliqua que les gens pas mariés font des enfants comme ça, et que, dans les hôpitaux, il en vient à la pelle. Seulement,

des fois, on en recueille un, par faveur, et ça n'est pas juste, parce que les autres valent autant; mais tout ça, c'est des saletés.

Barichon, d'ailleurs, avait promis de s'enquérir, et de chercher dans les livres de son père, à Pâques. On attendit la Semaine Sainte, et le fils du médecin rapporta une brochure: la *Génération spontanée*. On crut avoir trouvé le mot de l'enigme; mais l'étude la plus consciencieuse ne procura que de médiocres élaircissements: la thèse examinait le cas des microbes, des végétaux, des zoophytes, sans rien dire des collégiens; le problème demeurait entier, et l'enfant sans famille s'entourait d'un vilain mystère.

On causait de ces choses à voix discrète, dans l'angle des cours, en guettant au loin la silhouette de Foulard. Quand il venait à passer près du groupe, on s'écartait de lui avec une crainte presque superstitieuse et mêlée de dégoût, comme s'il eût dégagé dans l'atmosphère une pestilence d'hôpital, et la contagion des maladies qui l'avaient vu naître.

On apprit un jour que Foulard était boursier: cette honte s'ajouta aux autres.

— Il ne peut même pas payer, mon vieux!

La logique démontra que la bourse est une espèce d'aumône, et que par conséquent le boursier est une sorte de mendiant: les notes

qu'il n'acquitte pas, il faut bien que quelqu'un s'en charge?

— Alors, voilà : il passe dans le nombre, tu comprends, et les autres casquent pour lui, ce qui n'est pas juste, tout de même!

Il apparut nettement que ce Foulard sans père était entretenu au lycée par tous les pères des lycéens, auxquels on imposait cette dépense, sans leur demander leur avis, ce qui est raide, tout de même!

Foulard devint l'obligé universel.

On le regardait manger le pain d'autrui, et on s'étonnait qu'il n'en eût pas de honte. Lorsqu'il rendait un service, il remboursait. C'est bien son tour! Si, au contraire, il regimbait contre quelque avanie, et rendait coup de poing pour coup de pied, son ingratitude semblait noire, et on ne se gênait guère pour la lui dénoncer.

Ce petit Benoît, qui, par droit de naissance, aurait dû marcher derrière tous, était pourtant le premier de sa classe: cela semblait de sa part une indiscrétion nouvelle, et le comble de l'indélicatesse.

Une vague notion de justice indiquait bien qu'il méritait ses places par un labeur assidu, mais on lui savait mauvais gré de s'acharner ainsi à la besogne, et de tirer à lui les honneurs et les récompenses, sans rien laisser à ceux qui

payaient pour lui; son application prenait des airs de rapacité; le vocabulaire de la Septième ignorait le nom d'accapareur, mais la conscience publique percevait le délit, et ne le pardonnait pas: en sorte qu'une envieuse rancune s'adjoignait au mépris, et Foulard, du consentement de tous, vivait en exil.

Il avait cependant un ami, rien qu'un: Tourtier, dit la Tourte, était l'élève un peu niais qui ne peut rien apprendre, toujours dernier dans les compositions diverses, et que les professeurs ne nomment qu'avec une ironie fatiguée: « Dernier, Tourtier ». Cela fait des vers, cela fait rire, tout le monde est content; c'est la note gaie de chaque semaine, et l'union de tous s'assied sur le dos d'un seul.

Tourtier, poliment, riait avec les autres, une fois par semaine, en entendant son nom; passé cela, il ne riait plus guère: il était de ces animaux timides que l'injure ne révolte pas, et qui, se sentant inférieurs, ne demandent qu'à glisser dans l'oubli, où l'on ne risque rien: il cherchait les coins.

Foulard et lui s'y rencontrèrent: ce rapprochement fut pour tous deux une grande douceur; chacun trouvait dans l'autre des bienveillances refusées ailleurs. La Tourte, bonne bête, respectait fort Benoît: depuis qu'il fréquentait le Premier, on le battait moins. Pendant les ré-

créations, la Tourte et Foulard jouaient parfois aux billes, et parfois aussi ils causaient en marchant autour de la cour, comme des Grands.

— Dis, Foulard, tu dois t'ennuyer avec moi?

— Pourquoi je m'ennuierais?

— Parce que je suis bête.

Ils avaient des âmes simples, droites, et le goût du silence: ils acceptaient leur réclusion sans en souffrir beaucoup.

Une année s'écoula ainsi.

Après les vacances d'été, les collégiens se retrouvèrent grandis, brunis; quelques-uns revenaient amoureux; plusieurs avaient vu des choses, des gens, des pays, du nouveau, et rapportaient certaine connaissance de la vie. Barichon, entre tous, rentrait chargé de documents.

La classe de sixième fut copieusement instruite: le cas particulier de Foulard et la question plus générale de la Reproduction s'élucidèrent du même coup. Tout le monde fut charmé d'apprendre en détail le fonctionnement des sexes, si intéressant déjà. Quelques esprits retardataires se refusaient bien, il est vrai, à admettre la véracité des explications fournies par le fils du docteur: la théorie des rapports génitaux leur paraissait on ne peut plus irrévérencieuse pour la respectabilité de leurs mères, si correctes et si penétrées de religion; l'idée d'être nés de la sorte ne leur sem-

blait pas moins blessante pour leur propre dignité. Un groupe d'incrédules se forma. Néanmoins, ce qu'on ne voulait pas admettre pour soi-même, on en concevait la possibilité pour autrui : l'ordure, qui se manifestait comme inacceptable dans les familles honnêtes, pouvait trouver sa place normale dans la rue et dans les taudis ; le clan des modérés proposa une solution transactionnelle qui mettait tout le monde d'accord ; on décida que les enfants sont de deux sortes : légitimes, ils naissent du mariage, de l'état de mariage, simplement, sans qu'on ait rien à faire pour les obtenir, sinon de passer devant le maire et le curé ; quant à ceux qui naissent des « saletés, » ils sont tout bonnement une contrefaçon des autres, une falsification ; c'est pourquoi on les appelle des « bâtards ». Et voilà.

Barichon souriait de pitié.

Sur un point, cependant, tous les groupes étaient d'accord : Benoît fut déclaré « Bâtard », à l'unanimité. Dès lors, on le surnomma Mauléon. Puis, par abréviation, autant que par couardise, on l'appela : « Léon. » Le premier qui osa l'interpeller, de ce surnom nouveau, parut un brave : d'autres l'imitèrent, avec un courage moindre.

— Pourquoi m'appelles-tu Léon ?

— Eh bien ! quoi ? Léon, c'est un nom : Léon !

L'enfant se contenta de cette explication et n'en demanda pas d'autre. Il eut bientôt pris l'habitude de répondre à ce sobriquet. On riait; il sourit: il sentait bien que ceci probablement cachait encore quelque méchanceté, dont il valait mieux ne pas s'enquérir.

Un instinct de prudence l'avertissait contre la foule: ce petit être possédait une maturité bien supérieure à celle de son âge. Créé pour la misère, il semblait mûri par un atavisme de souffrances entassées, et peut-être avait-il dans le sang une notion des iniquités sociales. Il en va de l'homme et de son esprit comme des bêtes et de leurs organes: la Nature prépare en nous des compréhensions héréditaires, qui nous adaptent par avance à la vie de nos précurseurs: dans les plus grandes profondeurs de l'Océan, les poissons naissent aveugles, parce que des générations antérieures ont vécu dans les ténèbres. Benoît était venu au monde résigné.

Sans apprécier nettement sa situation dans la vie, il la devinait énigmatique, et fausse; transplanté dans un milieu qui n'était pas celui de sa race, il éprouvait, aussi naïvement que ses ennemis, une sensation d'anomalie, et se voyait dépaysé: il en prenait du malaise, mais non de la rancune contre ceux qui le repoussaient: pareil au voyageur qui s'installe en pays

exotique, et qui ne s'étonne pas d'avoir une autre langue, d'autres goûts et d'autres idées, il constatait et ne s'indignait point. Le manque de sympathie ne le chagrinait qu'à peine, car il n'avait, malgré sa nature aimante, aucune inclination marquée pour ce peuple d'étrangers hostiles, et l'affection de Benoîte suffisait à tous les besoins de son cœur.

Il professait pour sa mère adoptive un culte religieux, fait de tendresse, de vénération, de reconnaissance. Il ne savait pas ce que le dévouement de la pauvre fille avait entrepris et accepté pour lui faire un sort en ce monde; mais il sentait ce qu'il ne savait pas. Aussi lorsque Benoîte posait sur lui ses longs regards mouillés et silencieux, il entrait dans un Paradis, et à peine osait-il lever son propre regard vers ces prunelles-là, dont la tendresse infinie et lourde d'admiration écrasait sa petitesse; mais il s'enhardissait, à la fin, et les fixait, une grande fois: alors, les bons yeux de la fille le remplissaient de lumière, de tant de lumière que l'enfant emportait du soleil pour toute une semaine d'exil.

Son culte de Benoîte lui en avait donné un autre, celui de la Vierge, et presque il les identifiait: la Mère-des-Douleurs et sa mère adoptive, qui toutes deux se penchent vers les enfants sans mère, étaient parentes dans son

âme; il les voyait également martyrisées par la vie et si bonnes qu'elles oubliaient leurs peines pour compatir à la peine des faibles. Dans la chapelle, la statue de la Vierge était une présence de Benoîte: c'était la Benoîte en belle robe couleur de ciel, et vénérée comme l'autre eût mérité de l'être; c'était la glorification de Benoîte, et le pieux garçon balbutiait des prières câlines.

C'est pourquoi sa douleur fut poignante, quand un jour, dans une dispute, Barichon le traita de « bâtard ».

— Pourquoi tu m'appelles comme ça?

— Demande à ta mère!

— Maman est morte!

— Ça ne l'empêche pas d'être une p...!

Il se jeta sur Barichon et le roua de coups; la fureur lui fit une belle victoire.

Ensuite, il chercha les deux mots dans le dictionnaire: « Bâtard, — dégénéré, — enfant naturel. » L'autre mot, il ne le trouva point. Tout cela le renseignait peu: mais il avait compris, devant l'effroi de tous, que l'injure était grave, et que Benoîte, à cause de lui, était accusée de quelque honte: en haine de lui, on touchait à elle, et on la salissait! Il en eut du remords, et lorsque, le dimanche suivant, Benoîte vint au parloir, il ne put contenir son chagrin: il tomba à genoux devant elle, et la

face perdue dans le giron de la fille, il pleura sur sa robe noire.

Benoîte, stupéfaite et en larmes aussitôt, regardait sauter les minces épaules de l'enfant, sous la secousse des sanglots qui retentissaient dans le parloir vide.

Mais elle eut beau le questionner: jamais il ne voulut avouer pourquoi il pleurait de la sorte.

VII

De neuf ans à quatorze, Benoît, dit Foulard, dit Léon, avec sa double tare d'enfant naturel et de boursier, fut un paria, dans la bourgeoisie du collège.

Durant cinq années, il vécut au ban de ce peuple, et souffrit d'abord sans se plaindre, puis bientôt, sans y prendre garde, comme un invalide qui boîte et qui finit par ne plus penser à sa claudication : son discrédit social était devenu pour lui l'analogue d'une infirmité physique, la chose irrémédiable dont il faut prendre son parti.

— Comme ils voudront!

Cependant, l'habitude de ne compter que sur lui-même avait normalement développé ses forces et sa concentration; il était grave, studieux, déjà savant. Repoussé par ses semblables, il se consolait dans la compagnie des plus grands hommes, et se récréait dans leur fréquentation, par le moyen des livres : il

aimait les livres à la manière d'un parloir où des amis viennent vous rendre visite, et ses amis étaient les plus beaux esprits de l'histoire; il aimait les livres avec respect et gratitude, à cause de leur condescendance; il les aimait d'autant plus que nul autre qu'eux et Benoîte ne daignait deviser avec lui.

Sa ferveur à lire et ses dispositions précoces lui valurent le privilège de prêts spéciaux, consentis par la Bibliothèque du lycée, ou par les professeurs qui s'intéressaient à lui. Ainsi Benoît se faisait un bonheur en même temps qu'un cerveau. Il fut noble avant l'âge.

D'ailleurs, la fin de ses misères sociales approchait de semestre en semestre: à mesure qu'il s'habituait à sa condition, les camarades s'habituaient non seulement à sa présence, mais à sa supériorité: elle avait pris, à la longue, un caractère de fait acquis; immuablement assise, elle devenait constitutionnelle, et faisait corps avec l'ordre général, qui doit être maintenu: l'antipathie originelle s'était donc mêlée peu à peu d'une considération jalouse, puis de quelque déférence, et finalement d'une admiration qui s'imposait.

Barichon, l'esprit fort, fut le premier à rompre avec les préjugés; le docteur Barichon, son père, venait d'être élu au Conseil général, et les ouvriers avaient voté pour lui; Barichon

fils prit sous sa protection le fils naturel d'une ouvrière.

— Nous sommes tous égaux, la naissance n'est rien, le mérite seul, au dix-neuvième siècle... etc.

Benoît fut peu sensible aux charmes de cette amitié brusque; néanmoins, il s'y prêta de bonne grâce, sans arrière-pensée; son âme nette ignorait la rancune.

Barichon l'invita à dîner chez M. le conseiller général: Benoît dîna, sans se croire indigne d'un tel honneur, et sans le trouver plus déraisonnable que l'ostracisme d'autrefois. Les sentiments de la classe avaient changé à son égard, et cela ragardait la classe: le monde a des raisons diverses pour juger diversement. L'enfant, trop tôt, comprenait la vie.

— Benoît, tout de même, c'est un chic type!

Les plus récalcitrants s'apprêtaient à l'admettre; l'estime des maîtres et du proviseur lui faisait une auréole. M. Dormize, professeur de Seconde, l'avait pris en grande affection; il poussait son élève en vue du Concours Général: Benoît y obtint trois prix et fut l'honneur de la maison.

Les autorités le félicitèrent publiquement, dans les discours. Les journaux le citèrent avec éloges.

La pauvre Benoîte en pleurait.

Elle aussi, durant ces huit années, s'était appliquée à comprendre des choses. Pour ne pas humilier le garçon par son ignorance, elle avait lu maintes fois ce qui ne l'amusait guère, et elle avait peu retenu, ce qui l'attristait fort. Mais elle percevait un certain nombre d'idées, et quelques joies nouvelles, c'en était une grande que de lire dans les journaux la louange et le nom de Benoît, le nom de son enfant, écrit avec les mêmes lettres qui servent à imprimer celui des ministres et des hommes célèbres...

— C'est un homme célèbre! Déjà! Et il est si gentil pour moi!

Ces triomphes furent utiles au jeune Benoît, plus qu'il n'avait pu l'espérer: dès lors et à lui seul, il constitua l'aristocratie du succès: sa fréquentation devint honorable.

Au surplus, l'âge arrivait, où l'adolescence éveille en nous des sentiments généreux et une soif de justice.

Dès la rhétorique, Benoît n'eut plus rien qui le différenciât des autres, sinon sa supériorité reconnue. Sa droiture aussi lui mérita des amitiés sincères. Il était indulgent, et de bon conseil. Il parlait avec lenteur et passait pour écrire d'admirables discours, dans une langue sonore qui rappelait les *Oraisons funèbres* de Bossuet. L'Histoire surtout le passionnait. Cela

ne faisait doute pour personne qu'il dût et pût se destiner à l'enseignement.

— Il entrera à Normale!

— Comme il voudra, encore!

On lui souhaitait de bonne foi ce triomphe suprême. Le professeur Dormize le secondait de toutes ses forces, lui donnait des leçons gratuites, lui apportait des livres du dehors. L'élève en sut bientôt plus que le maître. Après sa philosophie, Benoît se présenta à l'École, et fut reçut d'emblée.

Sa mère adoptive avait alors trente-cinq ans.

Elle lui demanda humblement s'il s'opposerait à ce qu'elle quittât Lyon, pour le suivre à Paris, et le voir un peu, de temps en temps, quand il pourrait...

— Pauvre maman! Tu ne sais donc pas que l'existence est dure pour les femmes, à Paris, plus dure encore qu'ici?

Elle se résigna.

Elle le conduisit à la gare, et l'embrassa bien fort.

Au moment de l'adieu, avec une dextérité de voleuse, elle lui glissa dans la poche un joli porte-monnaie de cuir, où elle avait mis cinquante francs, toutes ses économies.

— Tu m'écriras, Benoît...

— Oui, Mamoche!

VIII

Le train avait filé, disparu, et Benoîte s'était trouvée sur le quai de la gare, avec les bras ballants et l'âme vide. Son rôle était fini, peut-être ? Ce convoi, tout noir avec une fumée jaune, venait d'emporter sa vie ?

— C'est la fin. Je n'ai plus rien à faire... Je n'ai plus rien...

Maintenant, la semaine était longue, le travail sans plaisir.

— C'est drôle, ça...

Ils s'étaient quittés depuis deux mois à peine, et déjà elle avait grand mal à se l'imaginer, à le revoir, tel qu'il était parti : depuis qu'elle n'avait plus sous les yeux ce grand garçon solide, c'est le petit qu'elle revoyait, le petit seulement, celui d'autrefois...

Elle le revoyait bien, mais il n'était plus là, pour la caresser avec ses yeux.

— Qu'est-ce que je vais devenir, à présent ?

Elle devint pieuse.

Un long travail l'y avait préparée, et l'on peut

dire que l'élévation de son enfant avait eu ce double résultat de la diriger vers la foi, et d'en éloigner le petit; l'idée religieuse avait, dans le même temps, suivi en ces deux êtres une marche opposée: la femme ignorante s'était prise à croire, à mesure que le garçon perdait ses croyances premières, et le moment était venu où le collégien dévot, ayant fait une prosélyte, se détachait de la religion qu'il avait lui-même apportée.

Cette transformation ne s'était pas opérée en lui sans des douleurs profondes: tout d'abord, elle s'était faite insensiblement et sans qu'il y prît garde: le travail, la lecture, l'étude des philosophies successives, l'entassement en son cerveau des théories contradictoires, et l'exercice de raisonner tout, et la constatation aussi de l'injustice universelle avaient amalgamé en lui tant de notions et tant d'idées que bientôt le dogme chrétien se trouva mêlé dans le fatras des dogmes, et Jésus fut un dieu parmi la foule des divinités éphémères.

Aussi longtemps qu'il put, il s'efforça de lutter, se refusant à conclure, tenant sa rebellion pour un acte d'orgueil, mortifiant sa bête, humiliant sa tête, obsédé et hanté, possédé du Démon.

Il luttait en vain, et trop tard; il avait beau crier, prier: le dieu mourant était chassé par

l'homme qui venait de naître. Le Christ et la Vierge, les Saints et les Anges s'en allaient de jour en jour, d'heure en heure, pendant la veille ou pendant le sommeil, et quand l'adolescent se recueillait dans la chapelle, les douces figures de la foi étaient chaque dimanche plus loin, et plus loin, plus estompées, plus vagues, si loin qu'on ne les verrait plus, bientôt, et que, bientôt, il ne les vit plus qu'à peine...

Pourtant, il ne se résignait pas encore à confesser ou leur trépas, ou leur départ, et il affirmait leur présence; mais il ne l'affirmait plus qu'avec des mots, aphorismes de combat qu'il tirait de son crâne et qui ne jaillissaient plus de son cœur. Avec sa voix, il contredisait sa raison. Il était le champ de bataille où lui se battait contre lui.

A dix-sept ans, il essaya, une dernière fois, de communier. C'était fini; il le comprit: recommencer ainsi eût été sacrilège, et, par respect pour la religion, il renonça définitivement à tous les gestes de la foi.

La conversion de Benoîte avait duré bien plus longtemps.

A vrai dire, la sainte créature ne possédait pas une notion bien nette de la divinité. Tout d'abord, sa religion s'était bornée à une assez vague connaissance de la Sainte-Vierge, dont lui avaient parlé, jadis, les religieuses du

village: en ce temps-là, elle avait mal compris qu'une si grande dame, une reine, toute vêtue d'étoffes qui brillent, pût s'intéresser aux petites affaires d'un souillon, et, bien que les misères n'eussent pas manqué dans sa vie, elle s'était toujours abstenue de prier, par discrétion.

Plus tard, son lycéen lui avait reparlé de la mère des Douleurs, à laquelle, chaque soir, il demandait la santé pour « Maman Benoîte ».

Cette intercession de l'enfant lui avait fait trouver la distance moins grande, entre sa mansarde et le Ciel. Quand il fit sa première communion, la distance diminua encore, et la couturière sentit bien qu'un rapprochement des deux fils avait dû rapprocher les mères.

Mais le garçon commençait à grandir: il allait, tout à l'heure, deviner bien des choses, et Benoîte se mit à songer qu'il pourrait, quelque jour, apprendre la vérité sur elle, les choses du trottoir qui la feraient rougir devant son gars...

— Pas ça, mon Dieu!

Elle disait: « Mon Dieu! », comme on crie, et sans penser à Dieu. Pourtant, elle fit réflexion que la Vierge, si puissante, n'aurait pas grand'peine à prendre des mesures contre un danger si redoutable; la Vierge, certainement, aimait leur Benoît, puisqu'elle le connaissait,

et elle ne refuserait pas de faire quelque chose pour lui. Car il s'agissait de lui, n'est-ce pas, bien plus que d'elle-même? Il importait de ne pas le dégoûter de celle qui l'aime, au monde, plus que tout le monde, de protéger son innocence, et l'affaire méritait qu'on y veillât sérieusement.

Cette idée lui donna du cœur: au surplus, entre femmes, on peut aborder certains sujets à demi-mots, et une maman devine une maman...

Elle résolut de parler à la Sainte-Vierge; cependant, elle ne se risqua d'abord à prier que dans sa chambre, estimant que des visites à l'église constitueraient une démarche trop familière et trop pressante, qui pourrait être mal reçue. Elle avait grand soin aussi de prier seulement une fois par semaine, le dimanche, afin de ne pas se montrer importune.

Ce jour-là, elle faisait son ménage méticuleusement; puis, lorsque la chambre était bien propre, elle s'aggenouillait derrière une chaise, fermait les yeux, remuait les lèvres, et les confidences commençaient. Chaque fois, elle se relevait rassurée et d'esprit plus dispos.

Le bien-être qu'elle éprouvait développa sa confiance, si bien qu'elle résolut enfin de se hasarder en quelque église; elle en choisit une qui fût de modeste apparence, et dont la façade

simple n'intimidait pas trop les pauvres gens. Pour être plus sûre de ne commettre aucune bévue capable d'indisposer contre elle le monde de là-haut, elle acheta pour cinq sous un petit livre de messe où elle chercha les formules qu'il convient d'employer lorsqu'on parle à la magnifique Reine des Anges: « Je vous salue, Marie... »

— Marie?... Je n'aurais pas osé l'appeler par son prénom, mais, si c'est l'habitude...

Elle apprit l'*Ave Maria :* lorsqu'elle le sut par cœur, elle vint à l'église, mais longtemps elle passa et repassa devant le seuil, sans se décider à le franchir. Enfin, elle entra, timide, faisant des révérences et s'excusant un peu; elle s'agenouilla dans le coin le plus sombre, à l'écart, et récita son oraison; aussitôt après, elle parla du petit, qui déjà était en rhétorique.

— Qu'il ne sache pas! Surtout, maintenant qu'il grandit, vous comprenez?

Se sentant accueillie avec faveur, elle s'apprivoisa davantage. Elle revint.

— C'est un moment à passer, comme ça, et je vous ennuie, Marie; mais quand il aura quitté la ville, pour aller à cette École Normale, nous ne risquerons plus rien et je vous laisserai tranquille: à Paris, on ne me connaît pas, personne ne lui racontera rien. Oh! faites qu'il aille à Paris et qu'il soit reçu, Marie!

Des trimestres passèrent, et Benoît ignorait toujours: elle remercia la Sainte-Vierge.

Benoît partit sans rien savoir, et Benoîte se crut sauvée.

Mais l'âme des créatures humaines n'est point faite pour la quiétude. A peine délivrée d'une angoisse, la pauvre fille retomba dans une autre, qui fut pire.

N'ayant plus auprès d'elle l'idole de sa vie, et désemparée qu'elle était, elle se replia sur elle-même. La solitude présente lui rappelait l'ancienne: de se retrouver abandonnée, elle pensa aux temps de sa misère, et les ressuscita; les visions du passé remontaient en foule, avec une précision perdue depuis longtemps. Jamais, au cours des huits années dernières, elle ne s'était, comme aujourd'hui, remémoré ces heures sinistres; jamais elle ne les avait revues, si vivantes, si proches: et il était atroce, ce défilé d'hommes qui l'emmenaient l'un après l'autre.

— Comment ai-je pu ça?...

Le souvenir tournait en manie; sous cette obsession, elle prenait horreur, non pas de sa conduite, mais de son corps; car sa honte n'existait plus, mais son corps était toujours là, toujours le même, et souillé, comme une relique de fange, une indestructible relique, qui

défend de renier, d'effacer, qui ne veut pas qu'on oublie rien!

— Ça fait du mal, de penser ça... N'y pensons plus.

Elle s'appliquait à oublier, systématiquement, et cet effort perpétuel ne l'aidait qu'à se souvenir davantage.

Les conversations de Benoît, et tout le travail mental qu'elle avait fait pour le comprendre, pour le suivre, afin de n'être pas trop loin de lui, toute l'éducation lente et tardive qu'elle avait essayé d'acquérir, tous ces labeurs qui peu à peu l'avaient formée, féminisée, purifiée, maintenant retombaient sur elle, comme le poids d'un châtiment.

Elle avait froid dans son cœur, et elle marchait dans du noir: elle revint à l'église pour demander secours.

— Excusez-moi, Marie, car il ne s'agit que de moi, mais je suis bien malheureuse; c'est comme un tracassin que j'ai, et si vous pouviez faire que je n'y pense plus, que j'oublie tout ça, voyez-vous!

Chaque soir, au sortir de l'atelier, elle entrait dans la petite église et s'agenouillait un moment, dans le même coin chaque soir.

Elle se sentait moins seule; elle pensait moins fort; elle dormait mieux, aussi.

— Marie est vraiment très bonne: elle s'intéresse à moi, je crois.

Enfin, un jour de Carême, enhardie par l'exemple de plusieurs, elle se jeta dans un confessional, et attendit.

Le vicaire dut l'aider beaucoup: elle raconta toute l'histoire de son passé; elle apprit qu'elle avait péché gravement; elle s'étonna un peu: jusqu'alors elle avait eu conscience de la souillure, mais non de la faute.

— Je ne l'aurais pas cru, que je faisais du mal. Ce doit être vrai, puisque vous le dites, et ce doit être pour ça, aussi, que j'avais peur.

— De quoi?

— Qu'il sache, donc! Et j'en avais si peur!

— Vous avez craint le regard d'un enfant plus que le regard de Dieu, qui voit tout! Il est présent partout!

— Ah bien, voilà du beau, que vous m'apprenez là! Mais la Sainte-Vierge, au moins, n'assistait pas?

— Rien n'échappe au regard divin.

— Ah, pauvre femme, je la plains! Mais elle a dû me plaindre aussi, car tout de même, monsieur, je n'ai pas cherché ça pour mon plaisir, bien sûr, et tout de même, si je ne m'étais pas résignée à ça, il serait malheureux, à présent, et dans un atelier, comme moi, à gagner son pauvre pain...

— Le but était louable, le moyen fut criminel.

Le prêtre lui reprocha de venir si tard au tribunal de pénitence.

— Repentez-vous!

Benoîte, de confiance, entra dans l'ère des remords.

IX

Si l'enfance nous charme par son naïf instinct d'imitation, la jeunesse, au contraire, nous est confusément antipathique, parce qu'elle se sépare et s'éloigne de nous; dans la verdeur de sa force naissante, elle s'émancipe de notre tutelle, et juge nos lois en nous jugeant; elle n'a plus l'œil qui admire et l'esprit qui parodie, mais l'œil qui cherche et l'esprit qui dépasse; sa prunelle nous offense et son geste nous relègue; mettant toute sa foi dans les générosités que nous ne connaîtrons plus, elle nous fait honte de nous, et nous la déclarons ingrate de ne plus consentir à rester notre image: c'est pourquoi les familles sont rares où la dix-septième année du fils n'amène pas la querelle de l'enfant et du père.

C'est au mieux: la Société doit désespérer de l'être qui, à vingt ans, ne s'indigne pas contre elle. La révolte des jeunes est nécessaire à la marche du monde. De génération en génération, l'humanité chemine à travers l'idée;

chaque lustre qui s'écoule propose des conceptions nouvelles. De vaillants esprits, ignorés de fa foule, ou reniés par elle, incubent l'avenir, préparent l'atmosphère, et la jeunesse, qui reconnaît en eux les aspirations latentes de son âme, passionnément s'empare de ces rêves et les emporte dans la vie.

Elle les emporte en criant: la jeunesse est entière et ne transige pas. Toute chaude d'idéal, elle s'exalte pour les idées abstraites, les principes absolus, l'intégrité des devoirs: elle amplifie ce qu'elle adopte; elle fait les théoriciens irréductibles, les martyrs, les héros, tout comme elle fait les amants; son ardeur pour l'amour n'est pas moins vive pour les renoncements, et c'est la même; le but seul a changé; si les vœux monastiques se prononçaient à quarante ans, les cloîtres seraient vides: car la jeunesse seule sait donner, et se donner. Elle est l'unique beauté, l'unique santé, l'unique noblesse; elle est l'oasis dans la vie, elle est la gloire du monde, et les âmes sublimes sont uniquement celles-là qui surent conserver une interminable jeunesse!

A l'École Normale, Benoît ne retrouva rien des vilenies qui avaient martyrisé son enfance.

C'était un rude gars, membru, trapu, barbu, fort en gymnastique comme en thème, et qui sentait d'une lieue le peuple et la santé. Il ne

possédait aucune distinction de manières, mais ses yeux étaient d'une douceur profonde, et sa physionomie ouverte exhalait la franchise. Toujours un peu grave et de gestes mesurés, il n'était rien moins que spirituel, et ne saisissait les plaisanteries qu'avec un retard appréciable; mais il riait d'un rire sonore, quand il riait, ce qui arrivait rarement, et durait peu. On eût dit qu'une tristesse gisait au fond de lui. Il ne se cachait point de ne pas avoir de famille et ne s'en vantait pas davantage, comme aurait pu faire un sot, désireux de n'être ici-bas que l'enfant de ses œuvres et de tout devoir à lui-même; au contraire, il prétendait n'exister que par le dévouement de l'admirable créature qui l'avait élevé, et nul n'ignorait, à l'École, ce roman d'un enfant trouvé et d'une ouvrière héroïque. Benoît n'en était ni moins estimé, ni moins aimé. Personne ne songeait à le plaindre, car il se montrait assez fort pour ne pas exciter la pitié, et l'on ne se souvenait de sa naissance que pour excuser en lui certaines étrangetés qui apparaissaient comme les résultantes logiques de sa condition irrégulière. A cette cause, sans doute, il fallait attribuer l'outrance de ses idées sociales, et aussi la pureté de ses mœurs.

En effet, le Normalien Benoît n'était pas seulement un chaste, mais un théoricien de la

chasteté. En toute bonne foi, il exécrait l'imprudence des amours passagères, et le risque d'engendrer joyeusement, sans y prendre garde, en cinq minutes, une créature qu'on ne verra jamais et dont même on ignorera la naissance, un homme qui va vivre et peiner pour notre plaisir d'un instant, une victime qui sera la chair de notre chair, et qu'on envoie sans armes aux périls de la vie: un tel acte l'horripilait, comme le plus monstrueux phénomène de l'inconscience et de l'égoïsme.

— Peut-on, en gaieté de cœur, semer de la souffrance?

Thèse nihiliste qu'il ne déduisait pas, mais que, plutôt, il subissait: elle jaillissait de lui comme un cri de l'instinct, et presque comme une révolte: tous les hasards de naître, et toutes les menaces qu'un baiser de rencontre peut jeter sur la terre, c'était le total de sa vie. Une sainte l'avait sauvé, mais les saintes sont rares, et la Providence n'a pas souci d'en placer une au chevet de tous les grabats où vont s'accoupler deux folies.

— L'enfant! Vous oubliez toujours l'enfant!

Avec une candeur féroce, il poussait la théorie jusqu'aux plus extrêmes limites du paradoxe: c'est ainsi qu'il en arrivait, en dépit des lois physiologiques, à ne pas considérer la

séduction des vierges comme un crime plus périlleux que le louage des filles publiques.

— Votre égoïsme social, criait-il, a introduit des distinctions que la Nature ne connaît pas! Le forfait est de donner la vie, d'engendrer l'angoisse et la faim, la honte et la haine, toutes les tortures, et devant cette action-là, si longue de conséquences, osez donc me parler des misères qui s'appellent l'honneur familial ou le respect de l'innocence? L'innocence? Vous la respectez quand elle est riche, et d'extraction bourgeoise, comme vous; mais quand elle est pauvre, c'est une proie qui vous appartient, qui vous attend! Vous ne touchez point à la fille d'un magistrat ou d'un banquier, parce qu'elle est habillée de tulle et de rubans bleu-ciel; mais le trottin qui porte les falbalas dans un carton de modiste ou de lingère, au lieu de les porter sur son dos, c'est votre Petit-Chaperon-Rouge, monseigneur du Loup, et les filles du peuple ont une virginité qui ne compte guère, n'est-ce pas? A tout prendre, cependant, la responsabilité de votre conscience est moindre, si vous plantez un enfant dans une famille capable de le nourrir, et ce n'est là que de l'indélicatesse, comme l'adultère, que je trouve fort impoli et sans doute abusif, mais que vous pratiquez, bien qu'il soit immoral, et que vous punissez parce qu'il est insocial!

Sa foi, d'ailleurs, se montrait sincère plus que loquace, et il la prêchait par sa conduite plus que par ses discours. Il n'essayait point d'y convertir les pensionnaires de la rue d'Ulm: lorsqu'un d'eux, aux jours de sortie, narrait ses frasques amoureuses, Benoît l'écoutait avec moins de colère que de commisération: au fond, il le plaignait. Jamais on ne put l'entraîner. Tous les paris basés sur la déchéance de cet anachorète n'aboutirent qu'à la confusion des sceptiques. Les tentations l'effarouchaient sans le troubler. Qui sait? Peut-être n'avait-il aucune peine à se défendre contre elles, et nul mérite, si la tentation était en lui moins forte que l'idée? Il fit son temps d'École sans apprendre par lui-même que Paris est la Babylone moderne, et il s'en alla comme il était venu, vierge.

Au moment de quitter la capitale, il fit venir Benoîte: il ne l'avait pas revue depuis trois ans.

Elle descendit d'un wagon de troisième, chargée de petits paquets. Il courut vers elle, en riant. Sur cette face qui lui riait, elle vit une barbe épaisse, et les deux yeux de son enfant. Puis, les yeux du jeune homme cessèrent de rire.

Benoîte et Benoît, au lieu de tomber dans les bras l'un de l'autre, se contemplaient gravement. On eût dit qu'ils s'intimidaient, ou qu'un

respect mutuel les retenait tous deux: debout et face à face, ils avaient l'air de s'admirer avec vénération, et chacun d'eux semblait se croire indigne d'approcher et d'embrasser l'autre.

Enfin il dit:

— Vous voilà?

Elle répondit faiblement:

— Oui. Vous êtes bien bon de m'avoir fait venir.

— Bon? Vous osez parler de la bonté des autres!... Vous ne me tutoyez plus, Benoîte?

— Vous êtes un monsieur, maintenant...

— Je ne suis que votre œuvre, et je vous aime de tout mon cœur.

A ces mots, elle fit un cri de joie, si brusque qu'il ressemblait presque à un cri de douleur: elle lâcha ses paquets nombreux, et se jeta sur la poitrine de Benoît; elle balbutiait:

— Merci... merci...

Elle pleurait un peu. Il lui baisa le front.

— Vous avez pris des cheveux gris, ma petite maman.

— Je suis vieille, Benoît. Mais je suis bien contente. Comme vous voilà beau!

— Tutoyez-moi!

— Il y a si longtemps qu'on ne s'est vu. C'est long, le temps.

— Pauvre maman! Mais nous allons être

bien heureux, vous verrez. D'abord, nous ne nous quittons plus. Je vous emmène!

— Où donc?

— Je ne sais pas encore: mais je vais être professeur, et l'on m'enverra Dieu sait où. Je vous emmène à Dieu-sait-où!

— Moi!

— Évidemment. Pensiez-vous que votre gars vous laisserait comme vous êtes, quand son tour est venu de travailler pour deux? Benoîte aux cheveux gris, il faut prendre ses invalides, que cela vous plaise ou non!

— Oh! mon Benoît.

Alors, elle se mit à pleurer pour de bon.

Les voyageurs, en passant, la regardaient. Elle s'en aperçut et prit honte.

— Allons-nous-en...

Benoît ramassa les paquets, et Benoîte monta dans un fiacre, comme une dame, pour la première fois de sa vie.

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME

I

Le jeune professeur fit comme il avait décidé. Nommé au lycée de P., il emmena la vieille fille, et s'installa avec elle, dans un petit appartement, que le soleil caressait tout le jour.

Ils avaient un foyer, ce rêve, et une servante, ce luxe! Benoîte soignait le ménage, et la demeure était proprette.

Aux jeudis de congé, ils s'en allaient dans la campagne, où l'un portait son livre et l'autre quelque ouvrage: ils s'asseyaient sous un arbre ou dans le creux d'un ravin. Quelquefois même, on les vit dans un restaurant de banlieue, buvant du vin clairet, en partie fine.

Benoît ne s'était point départi de son austérité. Une existence calme et retirée lui facilitait la vertu. D'ailleurs, il préparait son agrégation, et ce labeur l'absorbait. Le soir,

la vieille fille et le jeune homme travaillaient sous la lampe commune.

— Tu devrais te marier, mon garçon.

— Baste! Ne sommes-nous pas très bien comme ceci?

— Des jours, je pense que je vais te faire tort, bientôt, en t'empêchant d'avoir une femme.

— Une femme qui peut-être ne t'aimerait pas, mamoche!

— Elle t'aimerait.

— Mieux que toi, n'est-ce pas? Voyez-vous la jolie existence que nous aurions, si quelque mijaurée se permettait de quereller ma vieille maman? Non, non! Nous sommes bien, et pour ne rien gâter, ne changeons rien.

C'est ainsi que le vigoureux garçon, pris entre la crainte du mariage et l'horreur de l'amour libre, vivait chaste, et restait vierge.

Il n'en jouissait pas moins d'une déplorable réputation; même, son existence, peu à peu, tendait à devenir un scandale.

La ville n'avait guère tardé, en effet, à se créer une opinion.

Les villes veulent avoir des opinions; elles n'admettent pas que rien leur soit caché: les plus grandes tiennent à connaître les faits, et les plus petites réclament la connaissance des causes qui ont produit les faits; une importante cité se contente de savoir les événements, mais

une moindre veut savoir les mobiles: l'une aime à raconter, mais l'autre prétend à expliquer; les détails qu'on exige sont en raison inverse de la superficie.

Ce jeune professeur, arrivé du Quartier Latin, et d'aspect grave, trop grave, sortait à peine de chez lui, évitait les lieux publics, et fréquentait peu ses collègues, moins encore les gens du pays; on le disait fort instruit et travailleur, mais on devinait assez que ses dehors austères n'étaient qu'un masque d'hypocrisie, destiné à couvrir la perversité de ses mœurs.

La conscience publique formulait contre lui plusieurs griefs: il avait, en pleine classe, proféré des phrases subversives et des appréciations sur les événements de l'Histoire, appréciations qui tenaient de la politique plus que de l'enseignement. L'attitude de ce professeur autorisait les pires hypothèses; peut-être était-il franc-maçon? A coup sûr, et tout au moins, il était libre-penseur, révolutionnaire, antisocial, communard, pourquoi pas? Sa leçon sur le règne de Louis XV avait revêtu le caractère d'une diatribe, d'un pamphlet! Bien plus, il avait fait à ses élèves une lecture de Diderot, et même de Jean-Jacques; un passage de l'*Émile* avait été cité dans son cours! Les enfants l'attestaient.

On savait en outre, et pertinemment, que

M. Benoît écrivait pendant des heures; la province aime peu qu'on écrive, surtout quand on est jeune; elle se méfie, et l'homme qui noircit des pages lui apparaît comme un être dangereux, diffamateur possible qui divulgue ce qu'il faut taire, prétentieux brouillon qui s'arroge le droit de juger, perturbateur aussi, et l'ennemi de tous, car on sait que l'écriture est un moyen commode pour exprimer des idées que personne n'oserait proférer à haute voix.

Tout récemment, des articles tendancieux et bien rédigés avaient paru sous un pseudonyme dans le journal le plus avancé du département: de hautes questions y étaient abordées avec une désinvolture qui faisait frémir, et le talent de l'auteur ne les rendait que plus épouvantables.

— Il écrit!

— Ça devrait être défendu!

— Alors, vous croyez que c'est de lui, les articles?

— On n'en sait rien, mais tout le prouve.

Plusieurs familles, offensées dans leurs croyances et légitimes sentiments, s'indignaient: des parents, au Jardin de la Ville, en causaient, le dimanche.

Mais ces griefs n'étaient point les plus graves; la faute intolérable était la vie privée de M. Benoît, l'exemple que donnait ce couple honteux d'un jeune homme et d'une vieille fille.

— Où allons-nous, grand Dieu? Le gouvernement est bien coupable de tolérer de pareilles inconvenances, sous les yeux de nos enfants, et de la part de ceux qui doivent les instruire!

Ce fut bientôt une vérité universellement admise: M. Benoît vivait en concubinage.

La personne était noireaude, maigre, avec des cheveux grisonnants: elle portait quarante-cinq ans; tout d'abord, elle avait passé pour la mère ou la tante du nouveau professeur; mais une parole inconsidérée de celui-ci (on ne pense jamais à tout!) avait révélé le pot-au-rose. M. Benoît avait dit: « Je n'ai aucun parent. »

— Alors!

— Alors?

Les mères clignaient de l'œil, hochaient leurs têtes, et les pères souriaient avec réserve.

— Un gaillard!

Ces réticences auraient duré longtemps; mais M. Benoît, qu'on accusait de se cacher parce qu'il sortait peu, eut le cynisme de sortir, et on l'accusa de se montrer: toute la société le vit, un dimanche, se promener, à la musique, avec cette femme!

— Il a toute honte bue!

— Exhiber une créature!

— Et laide!

Un lycéen ayant salué son professeur, le

couple avait tranquillement répondu, comme un ménage de gens qui n'ont rien à se reprocher.

— C'est trop fort!

— Prosper, je te défends de saluer!

— Bien, maman.

Le bruit se répandit aussitôt, parmi les lycéens de sortie, que la mère à Chicon venait de défendre à Chicon de saluer M'sieu Benoît: les courses et les parties de billes engagées devant la Préfecture cessèrent instantanément, et les élèves se hâtèrent de rejoindre leurs familles sur l'allée, afin de croiser le professeur et de le regarder bien en face, sans porter la main au képi: ce fut pour tous une grande satisfaction.

Dès lors, une convention tacite, — car on n'eût même pas besoin de l'édicter, — établit que M. Benoît, lorsqu'on le rencontrerait seul, aurait les honneurs du salut, mais que, s'il paraissait escorté de sa gueuse, on le dévisagerait sans broncher.

Cette simple décision amena bientôt des conséquences plus fâcheuses: les enfants, charmés de faire le mal sous l'approbation familiale, estimèrent que les occasions de rencontrer le couple seraient vraiment insuffisantes, s'ils s'en référaient au hasard; dans le désir bien naturel de multiplier leurs inso-

lences, ils songèrent aux moyens de seconder le hasard. C'est pourquoi les abords de la maison habitée par M. Benoît devinrent le lieu favori des réunions; le cercle des externes élut domicile sous les fenêtres du professeur d'histoire, dont on guettait la porte: dès que la double silhouette de l'homme barbu et de sa vieille maîtresse apparaissait au seuil, les jeux cessaient, les positions se rectifiaient, militairement, et le couple réfractaire aux lois défilait devant une rangée de termes impassibles.

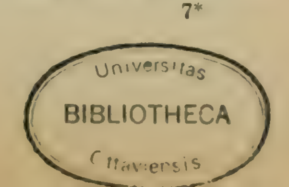
Les parents savaient cela et grondaient pour la forme, en riant.

— Ah! ces gamins!

Un blâme si gaiement donné avait toute la valeur d'un encouragement. Personne ne songeait à prendre le parti du coupable universitaire. Lorsque la conscience publique, au nom de la morale, s'est engagée dans quelque injustice, l'idée de tout recul se fait inacceptable, et la solidarité dans l'erreur crée un devoir civique de pousser le méfait jusqu'à ses extrêmes limites.

— Que voulez-vous? Ces enfants-là, ils sont choqués, et ils le montrent: on ne peut pas les en blâmer.

Les Benoît s'appelaient maintenant « Philémon et Baucis »; l'âge un peu trop mûr de la dame avait valu au couple cette dénomina-



tion classique; derrière elle et derrière lui, des voix méchantes lançaient: «Baucis! Baucis!» Le cri «Baucis» était le signal d'alarme pour annoncer la venue des parias et la cessation des jeux.

Baucis était maintenant le seul nom de M. Benoît. Un futur homme d'esprit, élève de cinquième, dessina à la craie, sur la porte du professeur, un Beau-Six. Le monogramme reçut la fortune qu'il méritait: le tableau noir des classes ne manqua jamais d'être illustré d'un Six, chaque fois que M. Benoît devait faire son cours; puis le Six s'agrémenta d'un œil, d'une barbe; parfois, le ventre rond du Six, amplifié d'une jupe, affectait des airs de grossesse. On riait.

M. Benoît, peu spirituel, ne percevait point la malice. Il pensait simplement: «Les gamins de ce pays sont fort mal élevés.»

Mais Benoîte observait tout.

Depuis des mois, elle suivait avec angoisse ce petit drame, et elle s'affolait sans rien dire. Bien avant le professeur, elle avait constaté l'attitude incorrecte des enfants. A son ignorance des conventions mondaines, ses instincts de femme et de mère avaient aisément suppléé: jalouse à l'excès des honneurs dus à son grand garçon, elle avait vu qu'on lui manquait, qu'on voulait lui manquer, et sa tendresse avait flairé

la haine; aucune des intentions méchantes n'avait échappé à son œil averti; elle les remarquait toutes, elle les attendait par avance, elle en notait les progrès incessants; mais elle feignait de n'en rien voir et dans sa pauvre tête elle en cherchait les causes.

Elle n'avait guère hésité, d'ailleurs, à trouver la raison du mal:

— C'est moi!

Imaginer de quelle vilenie on l'accusait, la pauvre ne le pouvait guère; ce que les médisants appelaient un concubinage eût été pour elle un inceste, et l'idée ne lui en venait pas. Mais elle avait derrière elle un passé qu'on pouvait connaître.

— Ils savent!

Dès lors, elle vécut dans les transes.

— Puisqu'ils savent et puisqu'ils sont méchants, ils diront, et il saura!

Elle décida de s'enfermer chez elle, pour ne pas exciter, par sa vue, la colère des gens.

— Ils n'ont pas tort, en somme, quand ils refusent de saluer une fille comme moi.

Mentalement, elle implorait leur pitié:

— Ne grondez pas vos petits garçons, mais épargnez le mien, je vous en prie; ne lui redites pas ce qu'on vous a dit:

Elle ne consentait plus à sortir qu'après la nuit tombée et recherchait les lieux déserts.

Quand son fils, à force d'insistances, avait réussi à l'emmener en plein jour dans la ville, elle tremblait de tout son corps, appréhendant partout la catastrophe d'un esclandre qui révélerait les choses à son pauvre mignon.

Le mignon, dans sa grosse barbe, marchait à côté d'elle sans se douter de rien. A chaque tournant de rue, le regard de la malheureuse remontait toute la rue, pour voir si l'on ne risquait pas de croiser en chemin quelque groupe ennemi; à chaque rencontre d'un élève ou d'une famille, elle baissait les yeux, afin de ne provoquer personne et de fléchir les haines par son humilité.

Lorsque les gens avaient passé, elle respirait, et elle était reconnaissante à ceux qui l'avaient épargnée une fois encore.

Mais, par cela même, elle se sentait coupable vis-à-vis de Benoît, coupable de trahison, puisqu'elle devenait la complice de ses persécuteurs, en partageant avec eux un secret qu'il ignorait seul.

— C'est vilain! Je le trompe! On se moque de lui, et je sais pourquoi, et je ne le dis pas!

Bientôt, ces pensées la torturèrent plus que les avanies publiques.

— Ça ne peut pas durer!

Mais, raconter à son enfant l'histoire de sa honte ancienne, elle ne le pouvait pas, vrai-

ment! L'idée seule de parler la faisait tomber en défaillance.

— Ah! comme j'étais plus tranquille dans mon coin! J'aurais dû y rester toujours, et le regarder de loin...

Toute souffrance morale ouvre à l'âme des horizons nouveaux: Benoîte, pour la première fois, se mit à réfléchir sur l'inanité des grandeurs, et sur la cruauté du monde qui frappe les innocents pour punir les coupables. Elle compara les jours passés de l'espérance aux jours présents où les espoirs s'étaient réalisés, et voilà que cette réalisation apportait, à vrai dire, plus de misères que de joies!

— Qui est-ce qui aurait cru ça? Si on m'avait dit, dans le temps, que je serais malheureuse de demeurer gentiment auprès de lui, de vivre là et de me reposer, de faire la dame, dans un appartement bien joli...

Elle conclut, ainsi qu'elle devait conclure, à la nécessité d'une séparation. Mais il protesterait? Elle travailla, pendant plusieurs nuits, à chercher de bons arguments; elle appelait cela « préparer ses batteries ». Elle se crut bien fine, lorsqu'elle eut imaginé de prétendre que les grandes villes ne lui plaisaient guère, qu'elle était campagnarde et qu'elle aimerait bien retourner à la campagne, dans son village qu'elle n'avait pas revu depuis beaucoup d'années,

auprès de ses anciens amis, de ses parents, d'une vieille qui avait été bonne et qui, peut-être, n'était pas morte...

Elle en dit trop et passa la mesure: Benoît comprit qu'elle cherchait de fausses raisons pour lui cacher son véritable mobile, et les goûts champêtres qu'elle manifestait si brusquement lui révélèrent l'obligation de la défendre et de se défendre contre des insolences qui enfin leur gâtaient la vie.

Au surplus, les grossièretés empiraient, et, ne fût-ce que par devoir professionnel, il convenait d'y mettre un terme. Déjà, les gamins ne se contentaient plus des polissonneries lâches; l'impunité leur donnait de l'audace, et chacun s'ingéniait à oser plus que les autres. Le courage qui n'expose à rien est une tentation brûlante; sentir qu'on est tous contre un seul, cela vous met au cœur une énergie de héros, et qui donc serait disposé à ne pas se montrer le plus brave?

Non seulement les lycéens n'ôtaient plus leur chapeau sur le passage du professeur, mais encore ils précisaient cette incivilité par des rires ou des grimaces.

— Eh bien, mon garçon, on ne salue plus?

— Non, m'sieu!

Benoîte se cramponna au bras de son fils, pendant que les gamins, comme une volée de

pierrots, se dispersaient en joie, et piaillaient: « Baucis! Baucis! »

La vieille ouvrière chancelait.

— Oh! pourquoi leur as-tu parlé, Benoît?

— Il fallait.

— Ce que je craignais tant! Rentrons chez nous...

— Non, petite maman, on aurait l'air de les craindre, et ils ne s'arrêteraient plus: marchons.

Elle marcha tant qu'elle put, mais ses jambes étaient sans force: elle pensait aux suites imminentes.

— Je ne peux plus aller, Benoît. Rentrons chez nous.

— Pauvre mamoche...

Dès qu'elle fut à l'abri, dans l'asile du bon logis, elle tomba sur une chaise.

— Eh bien! voyons, maman Benoîte? Va-t-on se désoler pour une gaminerie?

— Qu'est-ce qui arrivera, maintenant?

— Rien: un rapport au proviseur, et l'élève sera puni.

— Ah?

Elle songeait: « C'est la fin. On va tout dire. Il va savoir. »

Les familles aussi proclamaient: « C'est la fin. »

Les enfants, au dîner, avaient raconté l'événement du jour, et la joie était universelle. Cette affaire entrait donc en sa période militante, trop longtemps attendue, et le scandale allait cesser! Philémon et Baucis, acculés maintenant, seraient obligés de se découvrir, par une plainte officielle! Alors, on verrait! On allait voir!

— Il n'est que temps!

Benoîte dormit peu, cette nuit-là.

— Demain, on va lui dire...

Au matin, elle essaya un peu de le dissuader et de conjurer le péril.

— Ne va pas voir le proviseur. A quoi bon? Tu ne lui en veux pas, à ce petit garçon. Il s'amusait, il est bête.

— Je suis obligé de me plaindre, vieille maman.

— Obligé?

— Pour le principe.

— Qu'est-ce que c'est, le principe?

Il l'embrassa en riant, et prit son manteau.

— Alors, c'est décidé? Tu y vas?

— Après la classe.

Elle n'insista plus, mais, sitôt qu'il fut parti, elle courut à l'église et pria de toutes ses forces.

— Par pitié pour lui, Marie! Par pitié pour moi, Sainte-Vierge!

Elle revint péniblement chez elle.

Quand dix heures sonnèrent, toute sa tête l'abandonna.

— C'est maintenant!

Elle dut s'étendre sur son lit, et elle ferma les yeux.

II

Le proviseur reçut froidement M. Benoît.

Le fonctionnaire, face rose aux favoris blancs, écouta la plainte sans broncher. Fixe dans son fauteuil de cuir, il maniait au-dessus de la table son coupe-papier d'ivoire, sceptre administratif, et consultait des yeux son Sophocle de plâtre, président de la cheminée.

Lorsque le professeur se tut, il parla à son tour lentement :

— Tout ceci est très regrettable, fort regrettable, et vous me voyez dans le plus grand embarras. Punir l'élève qui vous a manqué, c'est attirer l'attention générale sur l'irrégularité de votre... comment dirai-je ?... de votre... organisation domestique, et c'est provoquer... l'opinion, déjà trop émue, oui, trop émue, monsieur le professeur...

— Je ne comprends pas, monsieur le proviseur.

— Mon Dieu ! vous le savez, et vous rendrez justice à mon libéralisme : autant que j'ai pu,

II

Le proviseur reçut froidement M. Benoît.

Le fonctionnaire, face rose aux favoris blancs, écouta la plainte sans broncher. Fixe dans son fauteuil de cuir, il maniait au-dessus de la table son coupe-papier d'ivoire, sceptre administratif, et consultait des yeux son Sophocle de plâtre, président de la cheminée.

Lorsque le professeur se tut, il parla à son tour lentement :

— Tout ceci est très regrettable, fort regrettable, et vous me voyez dans le plus grand embarras. Punir l'élève qui vous a manqué, c'est attirer l'attention générale sur l'irrégularité de votre... comment dirai-je ?... de votre... organisation domestique, et c'est provoquer... l'opinion, déjà trop émue, oui, trop émue, monsieur le professeur...

— Je ne comprends pas, monsieur le proviseur.

— Mon Dieu ! vous le savez, et vous rendrez justice à mon libéralisme : autant que j'ai pu,

et peut-être même trop longtemps, oui, je dis bien, monsieur, trop longtemps, j'ai essayé de fermer les yeux, et j'ai eu tort, sans doute...

— Je comprends de moins en moins.

— Nous sommes tenus, dans l'Université, à plus de rigueur et de correction que les autres citoyens: cela peut à la longue créer une condition pénible pour les professeurs jeunes et célibataires, comme vous, j'en conviens, et c'est là un ennui.

M. Benoît, qui déjà pâlissait un peu, regardait fixement l'administrateur et le gênait, bien que celui-ci n'eût pas quitté des yeux les blanches prunelles de Sophocle.

Le proviseur, pour se donner une contenance, résolut de sourire.

— Un ennui, j'en conviens; vous savez le proverbe, monsieur Benoît: « L'ennui naquit un jour de l'Université... » Il faut se résigner, monsieur.

— A quoi?

Devant cette froide insistance d'un subordonné qui refusait de l'entendre à demi-mot, le supérieur se fâcha.

— Comment, monsieur? Feindrez-vous d'ignorer que vous vivez maritalement avec une personne, et que toute la ville en est scandalisée?

Ce disant, il lâcha son coupe-papier d'ivoire.

frappa la table du plat de ses deux mains, et souffla d'indignation: sa face honorable, dans le cadre des favoris blancs, fut rubiconde de colère.

Benoît, par contraste, devint très pâle; il ferma les yeux pour ne pas voir la bouche qui venait de blasphémer, et, par crainte des mots qui lui montaient du cœur, il demeura silencieux durant quelques secondes.

— Monsieur, dit-il enfin, je n'avais pas cru devoir instruire l'univers des détails de ma vie privée; j'ai eu tort, puisque le résultat est d'amener des hommes, aussi respectables que vous, à tenir des propos irrévérencieux sur la plus digne de toutes les femmes.

— En vérité, monsieur?

— Puisque vous m'obligez à le dire, sachez, monsieur le proviseur, si vous l'ignorez, que je suis un vulgaire bâtard: une femme héroïque m'a ramassé à l'hospice et m'a élevé, quand elle avait tout juste du pain pour se nourrir. Que je la nourrisse à mon tour, c'est là, j'imagine, un devoir; mais le monde l'insulte, et je reconnais en ceci la justice du monde.

— Si cette histoire est vraie...

— Faites-moi l'honneur de n'en pas douter, et, si vous en doutez, de ne pas me le dire.

— Je vous crois, monsieur, mais l'opinion publique est fort surexcitée.

— Je ne la calmerai point par une lâcheté, que vous ne me conseillerez pas davantage, j'en ai la certitude.

— Je ne vous conseille rien, monsieur. Mais mon devoir strict est de maintenir le bon ordre dans un établissement confié à ma vigilance. Vous savez le dicton: *Salus populi suprema lex*. L'état des choses actuelles doit cesser, de façon ou d'autre; c'est pourquoi il importe que j'en avise M. le vice-recteur, qui décidera, et auquel, si bon vous semble, vous ferez connaître votre situation personnelle et vos raisons de ne pas consentir à la modifier. J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur.

III

Lorsque le professeur rentra, Benoîte, tout d'un coup, prit honte de son accablement; elle eut peur de le laisser voir et elle sauta du lit. Puis, d'une marche hallucinée, elle s'achemina vers le bruit de Benoît, ouvrit la porte, et comparut.

Elle savait lire sur le visage de son enfant, et c'était son unique science.

— On lui a fait du mal!

Aussitôt, ses craintes se retournèrent; elle ne pensa plus qu'à lui seul, et, prise d'une immense pitié pour le chéri qu'on faisait souffrir à cause d'elle, elle oublia toute sa honte, et fut avide d'écouter ce que, tantôt, elle avait eu si peur d'entendre.

Mais il ne parlait pas; il s'obstinait à ranger des papiers, et il tournait le dos.

— Benoît... Tu as causé... avec le proviseur?

Il répondit gaiement:

— Oui, mamoche.

Mais cette gaieté ne fut pour elle qu'une preuve de sa tristesse.

— Il se cache de moi.

Elle attendit encore un peu; Benoît, décidément, refusait de la regarder en face.

— Alors... Et l'élève?

— Puni! Retenue de jeudi. C'est bien fait!

Elle pensa: « Il est trop gai, vraiment, il souffre... »

Elle s'approcha de lui par derrière, lui mit une main sur l'épaule, un bras sur le cou, et presque féline, la pauvre, elle le contourna pour amener son visage devant celui de Benoît: leurs regards entrèrent l'un dans l'autre, et, tout de suite, elle fut avertie que son fils ignorait encore.

— Tu as de la peine, hein?

— Mais non, mais non! Quelle histoire! Pourquoi aurais-je de la peine?

Il lui baisa le front. Elle crut sentir qu'il appuyait ses lèvres presque fort, et aussi qu'il la repoussait.

Par obéissance, elle n'insista plus; de son côté, le jeune homme, par respect pour elle, ne voulait rien lui raconter. Tout le jour ils se turent, mais ce double mutisme leur pesait comme un exil.

Le soir, sous la lampe, elle cousait, il lisait; ils affectaient du moins, elle de coudre et lui

de lire. Entre temps, le professeur étalait son livre ouvert sur le plat de la table ou sur le bord de son genou, et contemplait l'angle du mur; puis, à la dérobée, il regardait le front de Benoîte incliné sur l'ouvrage, et il reprenait sa lecture. Elle, à son tour, l'examinait d'un œil rapide, hochait la tête, et aussitôt cousait plus vite.

A cause du silence, elle respirait à peine, tout bas, et parfois, pour reprendre haleine, elle faisait un grand soupir. Enfin, elle murmura:

— Benoît...

Sa voix passa comme un souffle.

— Quoi donc, maman?

— Tu as de la peine, et tu ne veux pas le dire. Il faut dire tes peines, mon petit, quand tu en as...

Il ne répondit pas.

— Tu te caches de moi: c'est méchant. Tu t'imagines que je ne vois rien, peut-être? J'ai beau ne pas me croire bien maligne, je sens qu'il se passe des choses. On t'a dit quelque mauvaise parole, hein?

— Non... Mais tu sais bien que je répugne toujours à prendre des mesures de rigueur. Je n'aime ni punir, ni faire punir, parce que personne sur terre n'a le droit de châtier personne. Or, il m'a fallu aujourd'hui réclamer contre ce galopin une sévérité qui me déplaît, qui me...

— Tu tiens à savoir, curieuse? Eh bien... Je te le donne en cent, en mille! On m'accuse... Cherche un peu...

— Dis!

— C'est tellement inepte que je ne trouve pas les mots... On m'accuse...

— Ce n'est pas toi qu'on accuse, c'est moi!

— Tous les deux! Là, est-tu contente? Tous les deux! Oui, nous deux, notre foyer! Est-ce que tu commences à comprendre? Non? Cherche, il faut chercher! Ah! tu auras du mal, je l'avoue, car il n'est pas commode d'imaginer jusqu'à quelles ordures peut descendre l'invention des sots. Tu ne trouves pas? Toi, moi, je dis, notre foyer, Benoîte, notre vie! Ah! tu me regardes et tu as peur de deviner? Tu y es! Le professeur Benoît donne l'exemple d'une existence scandaleuse! Voilà où ils en sont! Il y a de quoi rire, avoue!

Elle fit: « Oh! » et se cacha la face dans les mains.

— Vas-tu prendre cette vilenie au tragique? Voyons, mamoche, sois raisonnable, et ris. Est-on plus bête, plus immonde, plus sauvage, que ces gens-là? Veux-tu bien rire, tout de suite?

Il était assis, mais elle, mue par un instinct de fuir, se levait, la face toujours cachée dans ses deux mains; il lui prit doucement les

poignets, qu'il tirait en bas, et les mains maigres de la vieille fille glissèrent au long de ses joues, comme un voile qui tombe: son visage apparut trempé de larmes, et subitement vieilli.

Alors elle le contempla lentement, et elle murmura.

— Pardon...

— Que je vous pardonne leur ignominie, ô ma pauvre vieille sainte, qu'est-ce que vous osez proférer là?

Elle sanglotait:

— Pardonne-moi... le tort... que je te fais...

— L'enfant trouvé, que tu as ramassé dans la rue, l'enfant qui n'était rien pour toi et dont tu as fait un homme, héroïque fille que tu es, cet enfant-là peut-il avoir jamais quelque chose à te pardonner? Ne retire pas ainsi tes pauvres mains, Benoîte, tes braves mains qui ont tant travaillé pour moi, le jour, la nuit, et qui portent au bout des doigts la cicatrice de tes veilles, de ces veilles qui firent ma vie!

Il se mit à baiser les doigts piqués de la couturière, heureuse dans sa douleur et qui souriait en pleurant.

Il reprit:

— Est-ce que ça compte, les gens, et ce qu'ils chantent? Oublions-les! Nous sommes bien; notre existence est douce et les gens

sont mauvais. Laissons tout ça, effaçons tout. Tu voulais savoir, tu sais. N'en parlons plus. On n'en parlera plus jamais. D'ailleurs pour faire taire les méchantes langues, j'ai un moyen, que je te dirai.

— J'en ai un aussi, et c'est le mien qu'il faut choisir.

— Voyez-vous cela? Mamoche devient autoritaire!

— Laisse-moi parler: ne m'interromps pas, afin que j'aille jusqu'au bout. Tu dis, mon enfant, que je me suis sacrifiée pour t'amener où tu es. J'ai fait de mon mieux, mais il ne faut rien exagérer: je ne me sacrifiais pas, puisque tu me donnais la récompense de tout, et si j'ai pris un peu de mal, j'étais payée, et bien contente, car tu m'as bien payée, par toute la gentillesse de toute ta vie. Nous sommes bien quittes, va! Ne m'interromps pas, je veux dire une chose: ce que j'ai fait, Benoît, il ne faut pas le défaire. C'est la première peine que tu me causerais, si tu démolissais tout ce que j'ai arrangé, juste au moment où c'est fini. Il ne faut pas, vois-tu, me retirer ma récompense, en abîmant ta carrière. C'est pourquoi, mon petit ami, je suis bien décidée, et il faut me laisser; je vais m'en retourner.

— Eh, diable! T'en retourner! Et où cela, je te prie?

— Dans un coin, tranquillement. Oh! je serai très bien. Je te suivrai de loin, tu te marieras, je viendrai vous voir, et ta femme me laissera bien embrasser vos enfants.

— Ma femme? Il n'y aura pas de femme entre nous deux, je te l'ai déjà dit.

— Elle ne sera pas entre nous, si je m'en vais.

— Et comme je ne veux pas que tu t'en ailles...

— Il le faut pourtant bien, à cause du monde.

— Jamais il ne faut rien, à cause du monde: le monde ne compte pas.

— Dans l'intérêt de ton avenir...

— Même dans cet intérêt-là, le monde ne me fera pas commettre une lâcheté, et ç'en serait une, oui, une lâcheté, en même temps qu'une sottise, car j'en serais puni tout le premier, et j'aurais ce que je mérite.

— Puni?

— Parfaitement! Conçois-tu ma vie sans cette vieille Mamoche à mon côté? Ah, je serais joli garçon! J'ai ma Benoîte, je la garde, et si ça l'ennuie de rester avec moi, tant pis pour elle!

— Je ne dis pas que je m'ennuie, mais que....

— Que l'opinion des passants te tracasse?

Soit! Imposons silence à ces crétins. Rien n'est plus facile, et un changement de nom y suffira.

— Plaît-il?

— On t'appelait «Benoîte»? Appelons-nous «Benoît». Une lettre de moins, et nous voilà tranquilles pour toujours.

Elle le regardait, clignant des yeux pour mieux comprendre, et toute tendue, mais elle ne comprenait pas.

Il reprit en riant:

— Tu ne saisis pas? La société, le monde, ce que le monde appelle le monde, ce tas, souhaite qu'un homme et une femme, lorsqu'ils vivent côte à côte, soient mariés? A merveille, marions-nous!

Elle recula, un peu froissée, et croyant qu'il raillait.

— Je parle sérieusement. Cela paraît d'abord assez choquant, mais c'est très bien, au fond, et je suis presque reconnaissant au monde du mal qu'il a pensé à cause du bien qu'il provoque. Tôt ou tard, vois-tu bien, l'idée m'en serait venue, comme d'une chose bonne et nécessaire: on m'a aidé? Un bravo pour le monde, et profitons du bon conseil!

Elle écoutait, ahurie.

Il se leva à son tour et lui reprit la main.

— Ma brave amie, qu'est-ce que nous lui

demandons, à l'avenir? La paix de notre intimité! Je te jure que je ne souhaite rien de plus! Nous l'aurons, de la sorte. Rien ne sera changé, ma grande sœur, ma petite maman, rien du tout, ou si peu de chose! J'aurais dû porter ton nom: tu porteras le mien! C'est toi qui l'as fait: je te le rends.

Il parlait, debout devant elle; mais devant lui, elle reculait jusqu'au mur. Elle dégagea sa main, et le repoussa doucement, sans répondre. Rasant la muraille du dos, elle glissait à petits pas, pour gagner la porte, et sortir. Il vit alors que la vieille fille était pâle, avec des yeux épouvantés. Elle atteignit le chambranle, et, à tâtons, derrière elle, elle cherchait des doigts le bouton de la serrure. Ses lèvres remuaient nerveusement, et vite, vite elle balbutiait des paroles silencieuses.

— Benoîte! Il ne se peut pas que je t'aie offensée! Tu sais bien comme je te respecte, et quelle est ma tendresse, quelle est ma gratitude, quel est mon culte, aussi, pour ta grande âme d'enfant. Tu ne vas pas, voyons, te retirer ainsi, sans me rien dire? Tu me fais peur! Parle-moi!

A sa voix effarée, elle ne résista pas. Elle lui jeta ses bras au cou. Elle cria:

— Bon cœur! Mon grand garçon!

— Ah! Tu me soulages d'un gros poids. J'ai

eu peur, tout d'un coup, et j'ai cru que je t'avais insultée.

Elle le baisa au front et murmura:

— Merci.

— Alors, c'est dit? Tu acceptes!

— Non.

— Parce que?...

— Je ne peux pas. C'est défendu. Ne me demande rien de plus. Je m'en irai, mais je ne peux pas dire. C'est un secret... Bonsoir, mignon... Bonne nuit, mon chéri.

De nouveau, elle voulut sortir, mais il la retint.

— Un secret qui désorganise ma vie, en même temps que la tienne, est un secret qu'on peut me dire.

— Non... Il te ferait de la peine. Il nous séparerait, et j'emporterais, en te quittant, la honte...

— La honte?

— Ne parlons plus... Bonsoir.

— La honte?... Est-ce que?...

Elle baissa la tête.

— Est-ce que Benoîte?...

Elle baissa la tête davantage.

— Comme ma mère?

Son effondrement avouait. Il l'examina d'abord avec stupeur, puis il leva ses mains ouvertes à hauteur de sa tête, et il cria:

— Elle aussi!

Elle le vit serrer les poings et s'éloigner jusqu'à l'autre bout de la chambre: elle crut qu'il s'indignait contre elle. Elle joignit ses doigts en prière.

— Benoîte aussi! La voilà donc encore, cette éternelle histoire!

— Tais-toi...

— Toujours la même histoire! Un passant, qui passait, bien tranquille, n'est-ce pas, et ta jeunesse l'a séduit, le pauvre homme, et il s'en est allé, encore plus tranquille? Ah! si tu crois devoir rougir, Benoîte, que ce soit pour cet homme-là, et non pour toi!

— Mon enfant...

— Parce qu'il a fait mal, c'est toi qui aurais de la honte? Parce qu'il a commis un crime, tu penses que j'en vais commettre un autre?

— Toi? Non...

— Si fait, quand tu t'imagines que son acte peut changer mes sentiments, et sa conduite influencer la mienne! Ce projet de nous marier était bon lorsque j'ignorais, Benoîte; il est meilleur et voilà tout!

— Il faut...

— Que sa faute reste à cet homme, et à lui seul! Laissons-la lui tout entière, et ne l'aggravons pas de la nôtre. Je jure de n'y penser

jamais, car je vaudrais moins que lui, si j'osais te reprocher rien!

Mais, au bout d'un instant, elle répondit, d'une voix qui glissa comme un souffle:

— C'est pire, mon enfant.

— Pire?

— Oui...

— Je ne saisis pas.

— Tu veux savoir? Tu en as peut-être le droit, après l'offre que tu viens de faire...

— Un droit? Que me contes-tu là? Je n'ai aucun droit!

— Si, tu en as, et je vais dire... Au moins, quand je refuse, tu ne m'accuseras pas d'ingratitude... Je vais te dire... Mais ça me coûte bien.

— Est-ce que je suis un juge? Maman, je ne t'interroge pas!

— Ça vaut mieux, puisque nous y sommes. Et puis, ça me soulagera, vois-tu? Ton respect, souvent, m'a fait souffrir, comme une chose volée.

— Mon respect, volé?

— Je ne le mérite pas, mon garçon.

— Toi!

— Non. Écoute. J'ai... voilà... Dans le temps, quand tu étais petit... Ne me regarde pas, un moment, je parlerai mieux... Tu avais huit ans... Je ne peux pas dire!

— Ne dis rien!

Mais elle se dirigea vers la lampe, et se pencha. Au bord de l'abat-jour, son menton vieilli s'éclairait seul. Elle baissa la flamme et se redressa: dans la pénombre, Benoît ne percevait plus qu'une silhouette noire, et la tache blême d'un visage.

Alors, dans ces demi-ténèbres, il entendit la voix tremblante de Benoîte, qui disait lentement:

— Il fallait payer ton collège, et je gagnais trois francs par jour. Je n'ai aimé personne. Personne ne m'a aimée. Mais, pour avoir l'argent... je l'ai demandé... aux hommes. Voilà.

Il y eut, plein la chambre, un grand silence.

Puis, à son tour, Benoîte entendit un sanglot qui éclatait dans l'ombre. On lui prit les mains. Benoît était à genoux. Il disait:

— Victime, sainte victime!

Ils se turent encore.

L'ancienne prostituée, entre ses doigts qui remuaient, sentait glisser les larmes du garçon.

Enfin, il leva la tête vers elle, et dit:

— O ma belle Benoîte, plus belle encore que je n'avais pensé, je vous prie humblement d'être ma compagne ici-bas.

IV

Les hommes délibèrent peu ou prou, alors que plus volontiers les femmes se contentent de sentir: ceux-là jugent avec leur raison, et celles-ci avec leur instinct, en sorte que souvent ils diffèrent par leur façon de se tromper. Mais on peut croire qu'en bien des cas les femmes rencontrent une appréciation plus saine, parce qu'en écoutant leur instinct, elles se rapprochent de la nature, en qui réside toute sagesse.

Benoîte demeurait confondue.

Que dans un élan de son cœur, le garçon eût généreusement cherché un moyen de la retenir, et qu'il eût trouvé celui-là, pour la consoler, la réhabiliter, faire qu'elle oubliât, faire qu'on l'honorât, c'était bien, et elle reconnaissait son petit dans un geste dévoué, qui ne l'étonnait pas. Elle trouvait cette pensée filiale et bien douce, digne de lui, et ce mouvement de tendresse la rendait tout heureuse.

— Pauvre mignon! Il est gentil...

Mais que, tout de même, après avoir imaginé ce projet, il ne comprît pas, il ne sentît pas l'impossibilité de le réaliser jamais, et qu'il y persistât, tranquillement, ceci la surpassait.

— Comment ne voit-il pas, lui si intelligent? C'est drôle qu'il ne voie pas...

L'idée de devenir une épouse, pour celui qu'elle avait jusqu'alors considéré comme un fils, révoltait son esprit tout autant que sa chair.

— Ça n'arrivera pas, bien sûr, mais je ne sais quoi lui dire, moi, ni comment dire, puisqu'il ne comprend pas!...

Si l'évènement se montrait inacceptable, les paroles qui expliquent n'étaient pas moins impossibles à proférer, à cause des images qu'elles évoquent.

Elle voulait crier: « Ça ne doit pas être, mon enfant! Voyons, réfléchis! Tu n'as pas pensé. »

Mais elle ne parlait pas, elle n'osait pas, et il ne devinait rien.

Les hommes supérieurs sont parfois exposés à d'étranges folies, que des simples ne commettraient pas, car ils deviennent à leur tour plus simples que les bêtes, lorsqu'une idée trop large oblitère leur entendement et leur cache le reste du monde.

Benoît, pour qui s'éclairait maintenant l'héroïque passé de l'ouvrière, ne considérait plus, dans l'avenir, qu'un seul devoir et qu'un seul but, assurer le calme et le bonheur de cette créature, qui avait si bien mérité sa part de quiétude; la loi, bonne pour une fois, mettait à leur disposition un moyen, un seul: il l'emploierait et tout serait bien.

La malheureuse, faute d'avouer ses épouvantes, tâchait du moins de se défendre par d'autres arguments: l'idée du mariage est bonne, disait-elle, mais avec une plus jeune épouse, et elle reprenait son antienne, dépeignant les joies d'un foyer où des enfants leur grimperaient aux genoux...

— Encore cette chanson? Tu te répètes, ma brave mamoche!

— Si tu étais marié, les gens ne jaseraient plus sur ma présence ici, et je serai la mère de ta femme.

— Ou la belle-mère... Deux jupes dans une maison, c'est une de trop! Sommes-nous malheureux dans notre petit ménage? Non. Alors, ne le changeons pas, et n'ajoutons rien, ni personne.

— Tu serais plus heureux avec une femme plus jeune.

— Es-tu bien sûre?

Benoîte, en prêchant l'égoïsme, prêchait mal, car elle proposait un souci de soi qu'elle était incapable de pratiquer elle-même.

Elle résista pendant deux mois.

Puis, à bout d'arguments, et incapable de lutter davantage, puisqu'elle luttait contre lui, elle se tut et laissa faire: la résignation étant l'essence de sa nature, la victime s'inclina, pleine de chagrin, devant la volonté du seul être qui lui fût cher.

On fixa la date des noces.

— Vous ne pouvez pas savoir, Benoît, combien vous avez tort.

Depuis que ce projet de mariage était définitif, elle ne tutoyait plus Benoît.

La période d'attente fut toute d'allégresse pour l'homme qui donnait sa vie, et d'angoisse pour la femme désormais sauvée: le fiancé sacrifiait sa jeunesse sans croire qu'il fût généreux, et la fille, navrée, se cachait pour pleurer sur lui.

Sur elle-même, aussi! Elle ne dormait plus. Toutes les nuits, enfiévrée dans son petit lit de fer, elle s'hallucinait de l'avenir, et s'affolait, les yeux écarquillés dans les ténèbres où se mouvait l'horreur des tableaux impossibles.

— Mon Dieu! J'ai consenti à ça!

Les soirs d'antan, avec leurs prostitutions hideuses, lui réapparaissaient, comme au temps où le Normalien l'avait quittée, mais elle les revoyait mieux encore, et plus menaçants, cette fois, imminents à nouveau, puisque la torture allait recommencer!

— Je rêve, et ça ne peut pas être! Je rêve tout éveillée!

Recommencer, et que son Benoît prît la place des hommes! Elle le voyait s'approcher, les mains tendues, les yeux ouverts...

— Jamais! Je ne veux pas!

Elle se disait bien, parfois, que le garçon ne voudrait pas non plus, et qu'il ne pourrait pas vouloir une chose pareille; même, cette confiance, dans les premiers temps, l'avait aidée à se soumettre: mais à mesure que l'époque du mariage approchait, ses craintes lui revenaient plus vivaces et la hantaient de cauchemars.

— On ne sait pas. On ne sait jamais. Les hommes pensent à leur manière. Peut-être il n'y voit pas de mal? Peut-être ça me semble affreux parce que j'ai beaucoup péché, et lui, qui est si honnête, si pur, il ne comprend pas que c'est mal, parce qu'il ne connaît pas le mal?...

Pour conjurer le péril, elle souhaitait mou-

rir; il lui arriva même de songer au suicide: de ses croyances religieuses, elle eût fait bon marché, mais la crainte de causer une peine au garçon l'empêcha de vouloir se donner la mort.

— Je me défendrai autrement, mais ça n'arrivera pas! Bien sûr, ça n'arrivera pas!

V

Cependant, le jour vint.

Le professeur d'histoire avait racolé, parmi les plus humbles, quatre témoins prescrits, qu'on retrouva au seuil de la mairie.

Il riait, par extraordinaire; elle était pâle et tremblait.

Les témoins signèrent et partirent.

La vieille fille avait demandé que le mariage religieux fût célébré dans une chapelle consacrée à la Vierge.

— Si vous voulez.

— Vous n'y croyez donc plus à la Sainte-Vierge?

— Tout passe.

— C'est elle que vous priiez, quand vous étiez petit.

— Parce qu'elle ressemblait à ma bonne maman.

— Ne dites pas ça!

Ils s'agenouillèrent côte à côte. Devant eux, une Madone au manteau bleu avait sur la poi-

trine un cœur percé de flèches; elle écartait les bras et tendait ses mains ouvertes, en souriant à ceux qui prient. Le prêtre les bénit avec rapidité; un enfant de chœur montait et descendait les marches de l'autel; une vieille mendiante, debout contre la grille, attendait.

La mariée priait: « Sainte Marie, j'ai péché... Sainte Marie, protégez-nous!... »

A la fin, n'en pouvant plus, elle éclata en sanglots. Le marié lui prit la main, que doucement il tapotait de la sienne, et le prêtre, étonné, continuait ses oraisons, en les guettant du coin de l'œil, tandis que l'enfant de chœur, tour à tour, regardait le couple et le prêtre.

Ils sortirent de l'église. Le grand jour éblouit Benoîte; elle avait honte, à présent, de paraître dans la rue; il lui semblait qu'elle eût commis une action mauvaise; en face du fait accompli, elle aurait voulu se reprendre, et ne plus consentir.

— Mamoche, il fait beau, on est libre, et, ma foi, ce serait un crime que de travailler aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Oui...

— Allons déjeuner à la campagne, veux-tu?

— Oui...

Sur l'impériale d'un tramway, ils gagnèrent la banlieue.

— Hein, Benoîte, voilà ce qui s'appelle un mariage? N'est-ce pas plus moral, et moins indécent que leurs cérémonies pompeuses auxquelles on convie la cour et la ville, sans compter les passants gouailleurs? Les chats, quand ils se marient, se cachent; mais les hommes sonnent des cloches et crient aux gens: « Venez nous voir et rire un peu! » Vieil usage barbare, qui bientôt paraîtra tout aussi monstrueux que la mode du temps où l'on suspendait aux fenêtres, comme une preuve honorable, les draps de la nuit de noces!

— Oh! Benoît...

— Ou la mode plus récente encore des rois très occupés qui envoyaient une ambassade chez la princesse de leurs rêves, et l'ambassadeur enfilait sa jambe dans le lit de la demoiselle, pour l'épouser de la part de son maître.

— Oh! Benoît...

— Ça te choque, hein? Moi aussi; mais tout passe, et dans un demi-siècle on se mariera décemment, en câtimini, comme nous. On est des précurseurs, pas vrai?

— Oui, Benoît...

Ces allusions aux gestes du mariage avivaient ses craintes muettes.

Ils mangèrent sous une tonnelle.

— Un peu de vin, madame Benoît?

Il riait; mais pour elle le nouveau nom était plein de menaces.

Le soleil de ce jour-là fit une fête aux épousés. Ils s'en allèrent dans les champs. Des oiseaux s'envolaient des arbres. Le marié cueillit trois fleurs des prés, les plus voyantes qu'il trouva, car il manquait de goût, et les tendit à sa femme.

— Tenez! Voilà pour vous, la mariée!

Elle baisa les fleurs, et dit:

— Je les garderai en souvenir, Benoît, en souvenir de votre bonté.

— Mamoche, prenez garde, vous allez dire encore des sottises, ma bonne Mamoche!

Au bord de la rivière, ils s'assirent sous un arbre. L'eau coulait à leurs pieds, en léchant les racines d'un vieux saule, avec un tout petit bruit de baisers. Des feuilles proches et des coteaux lointains se miraient ensemble dans l'eau plate. Au coude de la rivière, des reflets s'étalaient en crépitant de soleil. Des nuages blancs se promenaient dans du bleu. Là, tout près, une branche de ronce, recourbée vers l'eau, plongeait dans le courant, et reprise, lâchée, s'obstinait à des sauts nerveux. La vieille épousée regardait fixement cette branche.

— A quoi penses-tu, Benoîte?

— A dans le temps.

— Dis un peu.

— Je me rappelle quand vous étiez petit, grand comme ça: vous aviez deux jours. Gabrielle m'a dit: «Prends-le voire». Je vous ai pris sur mes genoux, et j'avais bien peur de vous laisser tomber...

— Vous n'en avez eu garde, Benoîte, vous m'avez bien porté toute la vie!

— Ce n'est pas ça que je veux dire...

— Et que voulez-vous dire?

— Rien...

Elle essayait de se faire deviner, mais elle n'osait parler plus nettement; l'air tranquille de Benoît ne la rassurait pas, et l'idée d'être à présent la femme de son garçon, obstinément, en elle, ressautait comme la branche de ronce sur l'eau de la rivière.

— Qu'est-ce qu'il fera, mon Dieu? Comment ça va-t-il finir?

Benoît alluma sa pipe.

— On est bien, ici. C'est calme. Je suis content de t'avoir menée dans ce joli coin. Cette paix-là, vois-tu? c'est maintenant le symbole de la vie.

Ils restèrent là toute une heure.

Mais elle pensait: «Ce soir... Ce soir!»

Avec angoisse, elle voyait passer le temps.

— Il n'y pense donc pas, lui?

Dans sa pauvre tête fatiguée, elle cherchait

des mots qui font bien comprendre, mais elle ne les trouvait pas, et n'arrivait qu'à torturer le silence.

Benoît continuait à fumer.

— Si tu veux bien, dit-il, nous marcherons un peu. J'ai peur que l'humidité ne te prenne.

— Je suis vieille...

— Allons donc! Une jeune mariée!

Elle le suivit tristement, et de plus en plus apeurée, parce que le soir arrivait. Mais le jeune homme avait son visage des beaux jours, et des yeux si contents que, pour ne pas lui gâter sa joie, elle s'appliquait à lui cacher sa propre peine.

Dans le crépuscule, ils revinrent en ville. A mesure qu'on approchait de la maison, Benoîte s'angoissait davantage. Quand ils rentrèrent chez eux, la nuit était venue. La servante avait préparé le repas. Le couvert était mis.

— Eh! fit Benoît, gaiement, ceci vous a déjà un petit air de foyer conjugal!

Benoîte, la gorge serrée, ne mangea pas.

— Tu n'es pas souffrante?

— Non... Le grand air... je crois... m'a coupé l'appétit.

Après dîner, le mari prit un journal, et la femme en profita pour saisir son ouvrage; mais elle cousait de travers.

La bonne ouvrit la porte et dit:

— Bonsoir, monsieur-dame.

Alors, la maison devint silencieuse.

Benoîte guettait avec épouvante les aiguilles de la pendule, qui tournaient.

— C'est bientôt...

Elle crut défaillir, quand Benoît plia son journal et en frappa son genou.

— Allons! Il est temps d'aller dormir, hein?

Elle baissa la tête, comme un enfant qui ne veut pas avoir entendu.

Il s'était levé: il allumait une bougie.

Comme elle demeurait assise, et actionnée plus que jamais, il battit des mains, à petits coups pressés.

— Assez travaillé! A dodo, et tout de suite!

Elle se dressa, obéissante, et posa son aiguille, son dé, rangea sa bobine, très lentement. Ensuite, la tête toujours baissée, elle attendit, debout devant lui.

Alors, il s'approcha d'elle, bonnement, lui tendit le bougeoir et la baisa sur le front, en disant, comme autrefois:

— Bonne nuit, petite maman.

IV

Benoîte, rentrée dans sa chambre, se jeta à genoux, au pied de son lit, rendant grâce à la Bonne Vierge qui l'avait sauvée.

Mais au milieu de sa prière, elle releva la tête brusquement, et songea qu'elle était injuste.

— Je remercie le Ciel, et c'est lui seul qui a tout fait! On ne m'a pas sauvée, puisqu'il n'y avait rien à craindre, et que j'imaginais des choses...

Ainsi, durant des semaines et des mois, elle s'était torturée d'appréhensions infâmes, et le pauvre petit n'avait même pas songé que l'idée de cela pût venir à quelqu'un!

— Oh! que je suis vilaine! Mon Dieu, pardonnez-moi...

Elle se frappait la poitrine.

— C'est pourtant vrai! Je me souviens. Le soir de la lampe, il l'a dit, que rien ne serait changé.

Il l'avait dit en effet, assez pour lui, trop peu pour elle, car jamais une femme ne perd la notion de son sexe: vouée par la nature à recevoir l'amour, elle peut le rechercher moins que nous, mais elle y pense davantage, si pudique qu'elle soit: sa pudeur même n'est-elle pas un perpétuel ressouvenir de sa mission amoureuse, la marque d'une obsession latente? La pudeur n'est pas un instinct, mais une accoutumance héréditaire, un acquet, et cette habitude féminine d'appréhender l'amour n'est, en réalité, qu'une manière d'y songer sans cesse. Toutes y songent, les unes en le fuyant, les autres en le provoquant: à vrai dire, elles sont, et dès l'enfance, plus pudiques que chastes. Quand l'héroïne de *Paul et Virginie*, au milieu d'un naufrage, repousse le matelot nu qui veut, pour la sauver, la prendre dans ses bras, et lorsqu'elle préfère la mort à cet attouchement, sans doute elle est pudique, mais elle n'est point chaste, et le marin l'est davantage, en ce péril de mort: car elle songe à leurs sexes, tandis qu'il les oublie.

Le mariage cependant introduisit dans les rapports du couple une modification discrète: Benoîte ne put reprendre l'habitude de tutoyer celui dont elle avait eu si peur, et Benoît par accomodation, sans doute, cessa lui-même de tutoyer sa vieille amie.

VII

L'attente du mariage avait duré un mois, pendant lequel les fiancés ne s'étaient plus guère préoccupés du monde, mais en revanche l'avaient beaucoup occupé d'eux.

L'enquête administrative, alors, suivait son cours. Convoqué tout d'abord par M. le vice-recteur, le jeune universitaire s'était rendu à l'invitation officielle, et ce personnage l'avait reçu avec la plus gracieuse courtoisie, louant ses qualités professorales, approuvant sans réserve la décision que le fils adoptif avait prise de ne point abandonner sa protectrice: néanmoins, comme, d'autre part, l'exposé public de cette situation ne pouvait être que du plus fâcheux effet, M. le vice-recteur estimait que la meilleure attitude consisterait à s'abstenir de toutes révélations et de parer à tous ennuis par un simple déplacement.

Benoît, que cette lâcheté indignait, en fut pourtant ravi et ne protesta pas.

— Leur couardise me délivre, bravo! Mamoche aussi sera enchantée de partir, et tout est au mieux dans le pire des mondes!

La ville apprit bientôt que l'homme scandaleux allait quitter ses murs. Ce changement de poste avait les caractères bien nets d'une disgrâce, enfin, et la morale publique triomphait!

Elle triomphait avec gaieté: déjà même quelques révélations imprévues pimentaient l'anecdote; M. le proviseur avait cru devoir, pour la dignité du lycée, trahir confidentiellement les confidences de son professeur, et, dans les réunions intimes, on chuchotait une histoire d'enfant trouvé et de mère adoptive: histoire qui faisait sourire, n'apparaissant guère que comme une pauvre excuse, dont l'invention honorait peu les facultés imaginatives du coupable. On en jasait spirituellement, mais on cessa de rire, lorsque tout à coup les bans de la mairie annoncèrent le mariage de ces irréguliers. L'opinion, cette fois, fut très sérieusement blessée, car la réparation même confirmait le scandale, le rendait officiel, et l'aggravait d'une publicité malencontreuse.

— Allez donc maintenant donner des explications aux enfants!

— Ils vous riront au nez.

— Et ils n'auront pas tort.

— Cet homme aurait dû y songer, tout de même!

— Il s'en moque pas mal!

— Il n'avait qu'à retarder son mariage, et à le célébrer dans son nouveau poste, où on ne savait rien.

Le proviseur fut le plus irrité de tous, car, incontestablement, un de ses administrés s'était gaussé de lui, avec ce conte d'une mère et d'un fils, insolence ajoutée aux inconvenances!

— Je n'ai jamais cru à son histoire, vous pensez bien, mais j'étais obligé d'avoir tout au moins l'air d'y croire, et M. le vice-recteur a pensé comme moi.

— Évidemment.

— C'est égal: il faut n'avoir aucun respect de la famille ni de l'idée familiale, pour oser concevoir une excuse pareille!

— Faire passer une maîtresse, pour quoi? Pour une mère!

— Mère adoptive...

Le mot resta et constitua, pendant des années, une plaisanterie à la mode.

L'infâme professeur avait depuis longtemps quitté la ville, et son cas devenait presque une

légende. Lorsqu'on rencontrait, le soir, quelque jeune sous-lieutenant ou conseiller de préfecture, aux abords des maisons suspectes, on chuchotait:

— Il va voir sa mère adoptive...

TROISIÈME PARTIE

L'AMOUR

I

M. Benoît, qui venait de passer l'agrégation d'histoire, et de se marier presque en même temps, fut nommé professeur au lycée de Toulon; il avait trente ans et sa femme quarante-huit: personne ne prit garde à eux.

Toulon est une ville de lumière et de joie: c'est la Naples de France. Elle rit au soleil, entre la mer bleue et les montagnes roses; sur le pavé de ses rues elle entasse des fruits multicolores qui proposent la vie frugale; dans sa poussière déjà parfumée d'Orient, on respire une insouciance gaie qui conseille la bonne humeur et invite à la liberté; l'air est léger et l'âme s'allège: l'homme du Nord qui descend là s'étonne de lui et devient neuf, rajeuni de vingt siècles, comme s'il ressuscitait dans le Pirée ou dans Ostie, et la sagesse d'Épicure le pénètre par tous les pores.

— Nous serons bien, ici...

Tout de suite, cette atmosphère bienveillante les enveloppa et les prit. La lumière donne la confiance. Le présent fut si radieux qu'il illumina l'avenir.

— Oui, nous serons bien.

Pour inaugurer leur nouvelle patrie, ils s'en allaient tous deux, en cette fin d'automne, sous les oliviers gris qui bordent les routes blanches; ils gravissaient les pentes du Faron, admirant des golfes de moire et des horizons helléniques; par les sentiers de thyms et de lavandes, ils descendaient vers quelque grève, pour s'asseoir sous un pin et regarder la mer changeante: tantôt les ondes molles alanguissent leurs reflets de nacre, et tantôt les vagues rebroussées par le vent sont d'un azur épais, fleuri de crêtes blanches. Benoîte n'avait jamais vu la mer: elle s'émerveillait.

— C'est grand... C'est clair...

On les rencontrait en barque et sur les chemins, à Tamaris ou à Saint-Mandrier, comme des tourtereaux, et jusqu'à Carqueiranne.

— On respire...

— Voilà pourtant votre œuvre, Benoîte; sans le courage de la mamoche, nous étoufferions dans un atelier, tous les deux.

— C'est vous, qui avez si bien travaillé.

— Ah, vous l'avez gagné, le droit de vivre en paix!

— Vous aussi.

— C'est vrai... Je ne vous le disais pas trop, pour ne pas vous chagriner, mais, tout de même, on m'a fait la vie dure, lorsque j'étais gamin. Eh, la méchante bête, que l'homme!

— Pauvre garçon...

— Baste! c'est fini. Et puis, il faut le reconnaître: c'est surtout aujourd'hui que je remarque combien on fut cruel et injuste pour moi; franchement, je crois que j'en rage, quand j'y pense, plus que je n'en souffrais quand on m'a houspillé.

— Pauvre garçon...

— Que voulez-vous? C'est la règle: celui qui sort de sa sphère pâtira d'en sortir.

Anxieuse aussitôt, elle demanda:

— Vous êtes heureux, cependant?

— Eh! oui, avec vous! Et nous serons heureux à la condition de ne rien chercher près d'autrui. Nous vivons en exil du monde, ma chère, et quoi que nous fassions, nous porterons la marque de l'exil.

Elle eut peur, et fit:

— Oh!

Mais il reprit:

— Il ne faut pas s'en plaindre et je ne m'en plains guère. Nous sommes les exilés qui se

suffisent, n'est-ce pas? Vive la vie, et je n'attends d'elle que le seul bien dont elle nous gave, la paix! Entre une amie comme Benoîte, et un ami comme le travail, reste-il place pour un désir quelconque?

Elle le croyait sur parole, trop heureuse de le voir heureux, et lui-même ne mentait pas. L'époux, pas plus que l'épouse, ne songeait à l'anomalie de leur situation: cette chaste mésalliance des deux âges semblait à leurs yeux une alliance parfaite, aussi durable que sereine, et ni l'un ni l'autre n'appréhendait la fragilité d'un bonheur édifié contre nature.

Benoîte aurait pu s'inquiéter la première, et son instinct de femme, joint à la perspicacité du dévouement, aurait dû l'avertir des dangers qui planaient sur eux: toute autre, à sa place, aurait senti qu'un homme jeune ne peut vivre indéfiniment dans la continence, que le mariage n'est point une fraternité, et que tôt ou tard l'imprescriptible amour vient réclamer son heure. Mais Benoîte ignorait la violence des passions et l'ardeur des désirs: pour elle, amour signifiait tendresse, abnégation, vigilance: elle savait que certains hommes ont des vices, tels que l'ivrognerie ou la débauche, mais elle eût fait injure à son Benoît en le comparant à ces brutes, et l'innocente fille ne soupçonnait même pas que la nature a

mis au cœur du mâle, soigneusement, les appétits de la chair et les mirages de l'illusion.

Quant à Benoît, il jouissait du calme absolu. Une habitude déjà longue lui rendait la vertu facile, de même que ses principes la lui rendaient obligatoire. De tels êtres se produisent assez fréquemment dans les époques de transition, où les idées nouvelles enfantent leurs apôtres et les façonnent pour la foi, sectaires ou martyrs. Les aphorismes sociaux de Benoît avaient pour lui la valeur d'une religion, et il était de ces théoriciens qui ne transigent pas: moine laïque enfermé dans son dogme et cloîtré par sa conscience, il travaillait; le travail suffisait à l'absorption de ses forces nerveuses.

Il écrivait un livre, qui lui prit trois années.

Son essai sur la *Démocratie athénienne et les origines de l'ostracisme* était bien moins une compilation qu'une analyse de psychologie populaire, documentée par les faits: très probablement sa propre enfance, sa condition, ses misères, lui avaient inspiré cet ouvrage en le mûrissant pour l'écrire: si vivante qu'elle semblait vécue, cette étude restituait un monde disparu, et, sans que peut-être il en eût formé le dessein préalable, elle dégageait la notion d'une identité frappante entre l'âme d'Athènes et celle de la France: les mêmes qualités géné-

reuses et les mêmes vices d'incohérence révélaient des périls communs, et les malheurs de l'Attique prenaient par cela même la portée d'un enseignement, presque d'une menace.

Le livre, au bout de ces trois ans, s'achevait. L'auteur ne sortait plus guère. D'ailleurs, ne possédant nul goût pour la mondanité, le couple avait restreint ses relations aux plus stricts devoirs de politesse.

Benoît pourtant avait été rejoint au lycée par un de ses anciens maîtres, M. Dormize, celui-là même qui jadis s'était le plus intéressé à lui, et qui l'avait poussé vers l'École Normale. Le disciple revit avec joie le protecteur de son enfance. M. Dormize, veuf, pauvre, et simple, vivait modestement avec sa fille, qui atteignait alors sa vingtième année.

Assez souvent, les deux groupes se rencontrèrent, pour un dîner ou une promenade. Pour la première fois de sa vie, Benoîte connut des gens qui ne la méprisaient pas et qui la traitaient en égale.

Intimidée d'abord, elle s'apprivoisa bientôt, et se prit d'affection pour mademoiselle Cécile, qui lui marquait de la déférence. Les réunions devinrent plus fréquentes. L'intimité se fit étroite. La dame et la demoiselle, chaque jour ou presque, travaillaient ensemble.

M. Dormize avait raconté à sa fille tout ce

qu'il savait des Benoît: l'histoire de ce double dévouement ne pouvait qu'émouvoir une âme généreuse, et la sympathie de Cécile pour ces deux personnages s'était aggravée de respect. Elle aussi, maintenant, disait « Petite Maman ». Quand elle venait, elle tendait son front à la dame; elle lui avait offert sa photographie, et le portrait, dans un joli cadre de peluche rouge, ornait la cheminée du salon.

Benoît, touché du bon accueil qu'on faisait à Mamoche, et ravi de la voir moins seule, s'accoutumait à retrouver près d'elle ce doux visage d'une jeune fille un peu triste, et ces yeux clairs qui lui souhaitaient la bienvenue.

Sans effort, il se départissait de sa sauvagerie naturelle, et, peu à peu, il trouva du plaisir à la conversation de cette fille intelligente, suffisamment éclairée et curieuse d'entendre ce qu'elle ignorait.

Même ce plaisir eut pour lui un charme imprévu, qu'il découvrait avec surprise, ne l'ayant jamais soupçonné lorsqu'il parlait à ses élèves, et, pour la première fois, il apprécia tout entière la forte et tiède volupté qui résulte d'instruire; pour la première fois se révélait à lui cette double aspiration de deux pensées tendues l'une vers l'autre, celle-là par le vœu d'offrir, celle-ci par l'appétit de recevoir, et qui se cherchent, s'efforcent, pour se saisir, se

prendre, se comprendre, jusqu'à se fondre enfin dans une communion où l'une donne tandis que l'autre s'abandonne: instruire, c'est posséder, féconder, c'est verser de la lumière dans un esprit vierge, entrer dans une âme qui s'ouvre, et, par substitution, y installer la sienne: instruire est un acte d'amour.

Chaque semaine davantage, le jeune maître s'intrônisait dans son domaine spirituel, et la jeune disciple s'enrichissait de conceptions nouvelles; tous deux, sans méfiance, s'accoutumaient à ce commerce. Se tenant pour des personnages graves, ils se rassuraient l'un l'autre, sans même savoir qu'ils eussent besoin d'être rassurés contre eux ni contre rien: trop candides pour concevoir l'existence d'aucun péril, trop fiers aussi et trop sûrs d'eux pour le craindre s'ils avaient pu le concevoir, ils se familiarisaient avec lui, n'imaginant pas que cette intimité pût les conduire vers l'amour, et ils oubliaient leur jeunesse.

La franche gaieté de leurs rapports achevait de leur donner confiance. Mademoiselle Dormize, très réservée à l'ordinaire, et presque froide à force de timidité, s'animait dans la fréquentation de M. Benoît: elle se fit plus libre d'allures et plus vivante. Elle s'épanouissait: elle osa parler et bientôt plaisanter. Parfois même elle discutait les assertions de son docte

interlocuteur, se risquait à des répliques, contestait, bataillait, et toujours finissait par être vaincue. Mais elle ne demandait pas à vaincre, et l'honneur d'avoir pu lutter suffisait à sa gloire.

A mesure que des mois passaient, elle se sentait valoir plus, parce qu'elle devenait lui, et il se sentait valoir mieux, parce qu'il reprenait du printemps auprès d'elle. On le vit plus communicatif et moins sévère, presque alerte; ses pas étaient plus gais et ses gestes moins lents; il parlait d'une voix plus chaude et le teint de son visage, la couleur de ses lèvres, l'expression de ses yeux ne semblaient plus être les mêmes. Il agréait tout et se plaisait à vivre: car on jouit d'un amour longtemps avant de savoir que l'on aime.

II

Benoîte était reconnaissante à la fille et au père de ces changements si heureux.

-- Il est de bonne humeur, le garçon, n'est-ce pas? Il se porte bien.

Elle bénissait la vie.

— Quelle chance d'avoir retrouvé ces braves gens!

Quand Benoît et Cécile, aux réunions du soir, discutaient quelque point de philosophie ou de morale, et s'animaient, tour à tour sérieux ou rieurs, la Mamoche admirait ces belles joutes, avec un bon sourire heureux; très vite elle perdait pied et ne comprenait plus, mais dans ce cas elle se complaisait davantage encore au tournoi, à cause de l'évidente supériorité de ses amis, et de son Benoît qui brillait tant.

Lorsqu'arrivèrent les épreuves de la *Démocratie Athénienne*, mademoiselle Cécile aida l'auteur dans son travail de correction: elle s'enthousiasmait pour cette œuvre.

Benoîte écoutait la lecture et n'y entendait guère; mais ses prunelles étaient luisantes, et elle disait: «N'est-ce pas, c'est beau?»

M. Dormize hochait la tête, un peu scandalisé par des conceptions trop larges, des conclusions trop nettes.

— N'écoutez point papa: vous êtes un grand homme!

— N'est-ce pas? répétait Benoîte.

Au bout de trois mois, le livre parut.

Les deux femmes, en cachette, surveillaient les journaux de Paris: leur surprise fut douloureuse de ne jamais y lire le triomphe de l'ouvrage et de l'écrivain. Cécile s'indignait de l'indifférence publique:

— C'est trop fort, cette injustice-là!

— Je crois, répliquait Mamoche, que les gens sont un peu comme moi, qui ne sais rien: alors, vous voyez, ils ne comprennent pas.

Benoît, résigné, haussait les épaules avec tranquillité, et répondait: «Bah!»

A tout hasard, en décembre, il envoya son œuvre au secrétariat de l'Académie; ensuite, il n'y pensa plus.

Un matin de février, Benoîte entra chez les Dormize, essoufflée et brandissant une lettre. Elle cria: «Il a le prix!» Puis elle tomba sur un fauteuil.

Cécile, sans mot dire, prit la lettre que décorait une Minerve casquée, et lut d'autorité.

— Papa! Il a le prix!

Alors les deux femmes pleurèrent ensemble; après quoi, elles se mirent à examiner les multiples bénéfices qui allaient résulter de ce succès académique.

— Sans compter, fit Benoîte, qu'ils donnent de l'argent, avec le prix: cinq cents francs, vous avez vu? Alors moi, j'ai déjà idée, si vous voulez, qu'on pourrait faire un petit voyage, tous les quatre, aux vacances, et on irait à Porquerolles, pour une huitaine. Il a toujours eu envie d'aller voir Porquerolles!

— Mais, petite maman, mon père n'a pas eu le prix, lui, et la dépense...

— Il n'y aura de dépense pour personne, puisque c'est l'Académie qui paie.

— Mon père ne consentira pas.

— Je sais bien que votre papa a des idées sur l'argent des uns et des autres; mais il ne faut rien lui dire et nous arrangerons cela toutes les deux. D'ailleurs, c'est tout arrangé, et voilà!

Le soir, M. Dormize vint féliciter son ami. Cécile ne tenait pas en place et trépidait de joie. Mamoche était toute rose. En signe de fête, elle voulut faire un punch, comme dans le monde: pour qu'on vît mieux les belles

flammes, elle emporta la lampe dans une pièce voisine. On riait.

— C'est joli, fit Benoîte: on dirait l'Enfer!

Mais le triomphateur regardait tout avec indifférence. Son ancien protecteur le gourmandait comme au lycée.

— Élève Benoît, voyons! Vous n'êtes donc pas content?

— Content?... Si fait.

— Vous n'en avez pas l'air!

— Tout ça, au fond, vous savez bien, ne prouve pas grand chose...

Qu'est-ce qu'il lui faut?

— Qu'on l'embrasse, cria Mamoche! Nous allons l'embrasser tous les trois.

Elle rapporta la lampe, pour cette cérémonie. Puis, avant les autres, elle vint à son enfant, lui prit la tête entre les mains, et le baisa au front, religieusement.

M. Dormize suivit.

Quand ce fut le tour de la jeune fille, le jeune homme recula d'un pas. Elle s'était avancée vers lui, et inclinait la tête: elle attendait.

— Alors, fit la vieille dame, on a peur de s'embrasser?

Les deux jeunes gens, ensemble, firent un pas l'un vers l'autre, et se joignirent. Cécile avança le buste, et Benoît sentit sur sa poitrine, pour la première fois de sa vie, un écra-

sement tiède qui lui pâma le cœur. Elle tendit sa joue, qu'il effleura des lèvres, à peine; à peine aussi, elle lui rendit son baiser; presque aussitôt il recula de nouveau: les ondes sourdes d'un frisson se propageaient dans tout son corps; il était cramoisi, avec un regard trouble...

Pendant quelques secondes, elle et lui, face à face, restèrent gênés, immobiles. Puis, il s'en alla vers le fond de la chambre; bientôt après, il sortit.

Dès qu'il fut seul, il secoua la tête, comme un taureau tracassé par des mouches. A grands coups de poings, il se mit à battre son torse qui sonnait.

— Oh!

A chaque coup des poings, un râle d'horreur lui sortait de la gorge.

— Quoi?... Hein, quoi?... Mais... je me dégoûte, moi!

Enfin il rentra au salon.

La soirée se prolongea peu.

— Vous n'avez pas l'air bien, mon petit?...

— C'est ce punch, peut-être?

— Vous n'êtes pas malade, au moins?

— Non, merci.

Sous prétexte de reconduire les Dormize, il sortit avec eux; mais il marchait loin de Cé-

cile, et sans la regarder. Ce soir-là, au moment de la quitter, il ne lui tendit pas la main.

Longtemps, il se promena dans la nuit, tête nue.

— La bête dans l'homme! Elle est donc irréductible, la bête? Voilà une jeune fille que, certes, je respecte: jamais je n'ai vu en elle autre chose qu'une amie, une sœur, un esprit, jamais je n'ai songé que sa forme eût un sexe, et je n'y songeais pas tout à l'heure! Mais il suffit qu'elle me frôle, pour que là, tout d'un coup, sans une idée malsaine, sans un désir connu de moi, à mon insu, je peux le dire, tout d'un coup, ma bête la devine femme et m'emporte vers elle!

Il marchait à pas bruyants, frappant les trottoirs du talon.

— Qu'est-ce que c'est donc, l'homme? Je me ferais hacher, je me tuerais, plutôt que d'attenter à cette vierge; je la vénère et j'exècre les ordures criminelles: cela est ma raison, ma volonté, cela est moi, et je l'affirme, le moi pensant! Mais ma chair se tend vers la chair, toute seule, comme il lui plaît, et cela est encore moi, que j'y consente ou non, que je l'avoue ou non, le moi spontané, intuitif, primordial! Lequel des deux est le vrai moi, et suis-je sûr que l'un soit moi plutôt que l'autre?

Désormais, la solitude parut lui plaire.

Benoîte l'excusait: « Il réfléchit... »

M. Dormize déclarait: « L'insuccès de son livre l'a touché plus profondément qu'il n'avoue: car on peut dire que le livre, malgré l'Académie, n'a pas réussi devant le public, et il en éprouve une déception. »

Cécile ne croyait pas à cette petitesse d'esprit, et cependant elle ne protesta jamais contre les hypothèses de son père.

L'insuccès de l'ouvrage n'était pas d'ailleurs aussi réel que M. Dormize le pensait. L'auteur avait reçu, sans en parler, plusieurs lettres flatteuses de Paris et d'Allemagne; mais il arriva qu'un savant de Berlin, dans une importante étude, discuta les conclusions du livre; alors, des revues françaises répondirent; l'une d'elles fit une consciencieuse analyse de *la Démocratie* et de ses conclusions; enfin un article de critiques acerbes parut dans un journal quotidien, en première colonne.

Benoîte et Cécile, révoltées, ne devinaient pas la bonne fortune qui venait de leur échoir là: du jour au lendemain, l'auteur et le livre furent célèbres. Des polémiques s'engagèrent. La *Démocratie athénienne* trouva des zélateurs fervents, et la politique s'en mêla. Plusieurs s'étonnèrent très haut que l'Académie eût couronné un pareil ouvrage, sans doute par surprise et faute de l'avoir lu; ils s'étonnaient plus haut encore qu'un membre de l'Université eût

osé formuler des paradoxes à ce point subversifs. Un député de l'opposition interpella le ministère, pour réclamer contre l'auteur des mesures rigoureuses.

Mais la Chambre applaudit l'éloquente réplique du ministre, et vota l'ordre du jour. Au 14 juillet suivant, M. Benoît fut décoré.

La maman étouffait de joie. Cécile battait des mains.

— Ça ne vous fait donc pas plaisir, mon ami?

— Mais si, mais si...

L'écrivain, mandé à Paris, fut reçu par le ministre, qui lui proposa une chaire de Faculté: il refusa pour rester à Toulon.

M. Dormize s'en montrait fort surpris, et Benoîte avec lui.

Ensemble, ils le grondèrent, le soir de son retour.

— Vous gâchez votre avenir, mon cher! C'était une occasion superbe...

Le jeune professeur se défendit mal, et ne donna que de mauvaises raisons pour expliquer son refus.

— Vous n'avez donc pas d'ambition?

— Une seule, vivre: ça me suffit.

Cécile ne dit rien, mais elle regarda M. Benoît; leurs yeux se rencontrèrent, et, aussitôt, en même temps, ils baissèrent les yeux.

III

Le bonheur est rarement parfait: Benoîte avait eu, ce printemps-là, une émotion terrible. Digérant fort mal les huiles cuites, elle faisait sa cuisine au beurre; mais elle apprit soudain une nouvelle qui la bouleversa: son crémier venait d'être condamné pour falsification; le jugement du tribunal dénonça que son beurre était margarine, c'est-à-dire graisse de bœuf. La dévote en conclut qu'elle avait péché durant tout le Carême, et elle faillit tomber malade de remords et d'indigestion: il fallut de l'huile de ricin pour nettoyer du même coup son petit corps et sa grande âme.

— Elle purge ses péchés, disait M. Dormize.

L'idée qu'un remède la débarrassait de cette graisse maudite fut pour elle un soulagement qui lui permit de communier à Pâques.

M. Dormize, homme de principes, travaillait à démontrer que le péché n'existe que par le consentement, et raillait l'excellente dame. L'impie Benoît la défendait:

— Ne riez pas! Chacun est dévot comme il peut, c'est-à-dire comme il sent, et pour qu'une dévotion soit bonne, ne suffit-il pas qu'elle soit sincère, à quelque dieu qu'elle s'adresse et quelque geste qu'elle lui fasse? La foi, c'est d'abord de la bonne foi. La plus naïve est la meilleure, et c'est elle que Dieu préfère, s'il existe.

— Dieu ne peut pas châtier une femme d'avoir mangé du bœuf sans le savoir!

— Assurément non, mais prenez garde, car si vous admettez qu'il ne la châtie point pour ce méfait involontaire, vous voilà conduit à reconnaître qu'il ne pourra pas davantage la châtier pour d'autres crimes, fûssent-ils longuement prémédités et perpétrés.

— Que diable! Entre l'intention criminelle et l'inconsciente erreur, il y a une différence!

— Pour vous, qui êtes hommes, pas pour Dieu, qui est Dieu. Elle n'est qu'apparente, et vous seuls la voyez; je dirais mieux: vous seuls la faites, car elle est tout entière dans l'illusion de votre esprit, et Dieu ne se trompe pas, comme vous, aux apparences.

— Pour le coup...

— La différence, mon bon ami, n'existe qu'entre le regard humain et le regard divin. Vous excusez l'homme qui se trompe, parce que son erreur est visiblement produite par

une insuffisance mentale et que sa volonté n'entre pour rien dans son acte; mais la décision de faire le mal n'a-t-elle point aussi des origines non voulues, qui tiennent à la nature de l'individu, à la forme constitutionnelle de son esprit, aux facultés qu'il apporte en naissant? N'est-elle point erreur, elle aussi, et imposée, comme toute erreur, par une faiblesse de l'entendement? L'incapacité à réagir contre la tentation n'est-elle point, par définition, une incapacité? Celui qui fait le mal, n'est-il pas la première victime d'un état contre lequel il ne peut rien? Ma volonté, dites-vous, relève de moi? Mais les causes de ma volonté sont indépendantes de moi, et me commandent: faute de les discerner, ces causes, vous me châtiez quand je leur obéis. Frappez-moi donc en raison d'elles: votre ignorance est votre excuse. Frappez-moi, et affirmez ainsi la faiblesse de votre vision! Frappez-moi, mais ne dites pas que Dieu me frappera comme vous, et ne l'assimilez point à vous, car son regard perçoit ce qui échappe au vôtre. L'existence de Dieu implique son intelligence suprême, qui excusera le mal, geste de l'homme, parce qu'elle en connaît les causes, œuvre de nature. Prétendre le contraire c'est dire que Dieu me punira d'être tel qu'il m'a fait, et c'est dire qu'il est absurde. L'homme peut châtier; Dieu n'en a

pas le droit; supposer l'existence de Dieu, c'est lui retirer le droit de punir.

— Paradoxe!

— On appelle paradoxe la vérité des autres.

Cécile applaudissait.

— Comme il parle bien, fit Benoîte: on dirait un livre.

Et, par admiration pour la parole, elle approuvait des théories qui l'eûssent épouvantée, si elle les avait comprises.

IV

— Remarques-tu, Cécile, comme il redevient gai, mon élève? Je te disais bien que l'insuccès de son livre était cause de tout. Un peu de tapage, et le voilà radieux!

M. Dormize se trompait; l'épanouissement de son collègue avait une raison tout autre, dont celui-ci ne se rendait pas compte, et fort heureusement, car il n'aurait eu garde de s'y abandonner: les vacances étaient venues, l'époque approchait du grand voyage à Porquerolles, et la jeunesse de Benoît se réjouissait en lui, spontanément, à cause de la jeune fille qu'il ne quitterait pas durant huit jours entiers, et des belles promenades que l'on ferait ensemble, sur la mer, dans les roches, parmi les fleurs.

— Porquerolles, le Port des Corolles...

Par avance, la nature le reprenait et l'emplissait de son ivresse. Il ne résistait pas et n'appréhendait rien.

Benoîte, de son côté, s'affairait à mille pré-

paratifs. Elle boutonna des « légion d'honneur », d'un rouge tout neuf, aux habits de son homme illustre.

— Vous allez effrayer les poissons, Mamoche, et je n'en prendrai pas un!

Les deux familles se retrouvèrent sur le quai de la gare, et les visages étaient joyeux.

— C'est bien la première fois, dit Benoîte, que je regarde un train avec plaisir!

— Pourtant, quand vous veniez me rejoindre à Paris?

— Oui. Mettons: ça fait deux fois.

— Et quand nous quittions l'affreuse ville de Philémon et Baucis?

— Si vous voulez: ça fera trois fois.

— Trois sur trois! Le compte y est.

— Eh bien, non là! Vous avez beau vous moquer de moi, tous! Même les fois que vous dites, j'avais une espèce de peine, et vos locomotives me font une peur...

— D'être écrasée, Madame?

— De ne plus revoir.

Le voyage fut charmant. L'île était presque déserte et toute parfumée.

— C'est l'Ionie, disait M. Dormize, et il récitait des passages d'Homère.

— Non, disait Benoît, c'est l'île des Phéaciens, et il montrait Nausicaa cueillant des fleurs dans l'herbe, Cécile et son bouquet.

Benoîte s'appelait Arêté. La vie était naïve et bonne. On marchait, on se reposait sous les arbres, on pêchait. La vieille dame prit un gros poisson qui lui fit une peur criarde.

Cécile et Benoît s'asseyaient souvent à l'écart, sur une roche, et, devant les flots helléniques, il évoquait pour elle les tableaux du passé, des carènes et leurs sillages, des voiles enflées par les dieux, la Dalassi qui chante avec des voix nombreuses, le sable où s'enfoncent les proues venues de l'Orient fécond...

— C'est de l'avenir qu'elles portaient, et dans le sable tiède elles déposaient l'œuf d'où notre monde allait sortir.

Il contait des légendes et en cherchait le sens, en rapprochait les parentés, dressait des hypothèses, et Cécile écoutait, ravie.

— Vous devriez écrire cela! Il y a matière d'un beau livre!

— Vous croyez?

Il conçut ainsi, à l'ombre de pins, le projet d'une *Histoire des Cyclades*, et aussitôt il aima ce livre, dont l'idée venait de Cécile.

Pendant trois jours, l'escadre en manœuvres, évoluant et bombardant le rocher des Mèdes, les troubla de tapages belliqueux; le spectacle était grandiose, mais il déplut au philosophe que les choses de la guerre irritaient comme des survivances de barbarie. Le départ des cui-

rassés fit mieux apprécier la belle paix du monde, et la semaine s'acheva: elle avait été, dans la vie de Benoît, une oasis unique, la trêve de lumière, un temps qui se dégageait en beauté sur la grisaille des mois ternes, si pareils et si plats, depuis trente deux ans qu'il habitait la terre.

— Demain, on s'en va: c'est fini...

Après dîner, Cécile s'approcha de la fenêtre.

— La belle nuit, dit-elle.

— C'est la dernière, reprit Benoît.

— Quel dommage, répondit Benoîte.

— Mais le jeune homme avait trop de regrets pour consentir à les avouer; il détourna la conversation.

— Ne trouvez-vous pas, dit-il, que ces beaux soirs de l'été qui commence exhalent une tristesse? Il y a bien quelque amertume à songer que le premier jour de l'été soit en même temps le premier des jours qui décroissent.

Cécile balança la tête lentement, et M. Dormize pontifia: «La sagesse nous enseigne que de tous les sommets il faut redescendre alors qu'on vient de les atteindre, et que toute apogée est la veille d'une déchéance.»

Le jeune homme se tourna vers la jeune fille.

— Au plus somptueux instant de l'année, dit-il, cette somptuosité même profère un aver-

tissement des peines à venir, et cette minute qui se retranche du jour le plus riche est déjà la menace de l'hiver qui se prophétise...

— Oh! dit Cécile, vous gâtez les joies!

— Non pas! Je les souligne, en pensant qu'elles dureront peu.

Cécile baissa les yeux.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

Puis elle se récria gaiement: « Allons voir la mer, pour le dernier soir! Venez, petite maman! »

— Sortez si vous voulez, jeunesses! Moi, cette promenade aux Mèdes m'a cassé les jambes; je reste ici.

— Moi de même, répartit M. Dormize, et je vous tiendrai compagnie. Fillette, prends ton fichu, si tu vas au bord de l'eau.

— Il fait chaud, papa.

— Prends ton fichu! Mon cher, ne la laissez pas retirer son fichu.

— Je vous promets.

Le jeune homme et la jeune fille sortirent ensemble.

Dehors, ils virent mieux la nuit immense, criblée d'étoiles, et pâle à force de lumière.

Quand ils eurent contourné la côte, les maisons du village disparurent dans un pli du terrain. Plus rien ne dénonçait la présence des

hommes. Le monde se fit désert, et tout fut loin.

La lune, trop blanche, éblouissait les astres autour d'elle, mais dans l'autre moitié du firmament les constellations crépitaient comme une poudre vivante; l'espace en semblait plus profond; la Voie Lactée enroulait au zénith son panache en torsade. De tout ce vaste azur il pleuvait du silence, et l'herbe était bleue sous les pieds.

Cécile s'arrêta, n'osant plus avancer, comme si le mouvement des créatures infimes eût été sacrilège devant cet infini. Puis, à voix presque basse, elle murmura:

— On dirait un temple... On sent Dieu.

Il ne répondit pas. Elle reprit sa route et gravit la roche; il la suivait, et devant lui la silhouette fine se découpait toute seule au milieu des étoiles.

A la cime du promontoire, ils virent la mer qui s'enfonçait dans le ciel. La lune planait au-dessus et se mirait dans l'eau tranquille: une longue route dallée d'argent montait en droite ligne, depuis les roches jusqu'à l'horizon, entre deux plaines d'eau plus sombres.

Cécile contemplait fixement ce chemin de clarté.

— C'est beau, dit-elle.

Puis, elle se tut longtemps, et, peu à peu, il lui sembla que ses propres regards l'emportaient dans ce lointain, et qu'elle s'y égarait avec eux: elle se crut là-bas, seule, perdue, en plein désert: elle eut peur et sa nuque frissonna.

— Vous avez froid?

— Non...

Cette voix qui la rappelait fut une délivrance: pour échapper à son vertige, elle se tourna vers Benoît. Alors, il la vit différente de ce qu'elle était à l'ordinaire: dans son visage inquiet, presque effrayé, ses yeux étaient nouveaux, grandis et humbles; ils imploraient, et le jeune homme eut la sensation que par eux elle s'accrochait à lui.

Il sourit et demanda: «Un peu de vertige, n'est-ce pas? Vous alliez vous noyer, si loin?

Elle essaya de sourire et se rapprocha de lui: il sentit le frôlement d'une épaule, et discrètement il s'écarta.

— C'est grand, dit-elle.

Mais il voulut la rassurer:

— C'est tout petit! Cette mer n'est qu'un lac, et les navires le traversent en trois jours; l'horizon qui vous trouble est tout proche, puisque vous le voyez. Notre vue est courte et ce que nous pouvons apercevoir sur la courbe du globe, n'est jamais loin de nous.

— Oh!

— Assurément: l'homme ne sait rien mesurer que par rapport à sa taille, et ne conçoit que les distances brèves; les autres, à vrai dire, échappent à son entendement; il en juge, du moins, mais comme on juge dans le rêve, et il en parle sans comprendre ce qu'il dit: car l'espace est immense quand nous sommes infimes, et s'il représente une idée dans notre imagination, il est, devant notre raison, un mot vide de sens.

— Ah?

— Croyez-vous donc le concevoir, l'espace, vous que dix mètres intimident du haut d'une terrasse, et qui prenez le vertige parce que votre regard a plongé dans ce trou d'une lieue que vous appelez l'horizon et que vous prenez pour un gouffre? Votre regard, en se promenant jusque-là, a cru s'en aller loin, et vous ne songez pas que votre corps entier, pendant cette lente excursion de vos yeux, a couru dans l'espace infiniment plus vite: car la terre nous emporte, et nous avons déjà dépassé le point de l'infini que vous contempliez tantôt.

— Moi? Vous?...

— Vous et moi, et tout avec nous!

— Parce que la terre tourne?

— Vous savez cela, on vous l'a dit, et vous le tenez pour dit, sans plus vous souvenir que

la ronde toupie évolue en une journée, et que demain, à cette même heure, vous aurez fait le tour du monde: sans bouger, vous aurez parcouru quatre cent lieues à l'heure, ce qui est déjà fort coquet pour une calme jeune fille.

— Plus vite qu'un train rapide!

— Vingt fois plus vite, et ce n'est rien! Car vous allez plus vite encore, puisque votre planète, en roulant sur elle-même, circule autour du soleil, et fait sur son orbite plus de cent mille kilomètres à l'heure, trente mille mètres par seconde.

— Plus vite qu'un boulet de canon?

— Soixante fois plus vite, et ce n'est rien! Car vous allez plus vite encore, puisque votre soleil, autour duquel nous tournoyons, fuit lui-même et s'en va, vertigineusement, en nous charriant à son flanc: sur l'incommensurable route, il vole, vole, nous entraîne, et nous enroulons sur sa fuite notre spirale inconsciente, pour le suivre vers son but inconnu, qui est là-bas, et qui se sauve, lui-même, à des vitesses innomées, vers d'autres buts qu'on ne sait pas!

Elle inspectait l'azur inquiétant.

— Depuis des millions de siècles, cela dure! Pendant des millions de siècles, nous avons pu courir ces affolantes vitesses sur un chemin toujours nouveau, sans jamais repasser

à la place où nous avons passé, sans jamais heurter sur notre route un des soleils sans nombre qui vont comme le nôtre!

— D'autres soleils, dites-vous? Il y a d'autres soleils?...

— Levez la tête et voyez-les! Ce que vous nommez les étoiles, tous ces clous de lumière qu'un dieu compatissant planta sur la voûte des nuits, pour éclairer, je crois, nos pas et nos affaires, tous ces points qui scintillent sont des soleils en marche, entourés de planètes semblables à la nôtre, de terres que leur petitesse rend invisibles dans l'espace, comme la nôtre. Discernez-vous, parmi la fumée d'une usine ou d'un train, les corpuscules qui la composent? Discernez-vous, dans les nuages que le vent chasse, l'individualité des molécules de vapeur? Les planètes y sont pareilles, et ne comptent pas! Habitées ou habitables, l'ayant été ou devant l'être, déjà défuntes ou seulement naissantes, elles sont les imperceptibles molécules de cette fumée infinie qui se charrie dans l'infini, et vous les chercheriez en vain dans le poudroiement des soleils!

La tête renversée, elle scrutait le zénith: elle regardait comme on boit, et haletait un peu. il continua:

— Des soleils, et tout ce que vous voyez n'est là que des soleils, et chacun d'eux régit

ses planètes vivantes! La Voie Lactée est un nuage de soleils! Mais si nombreux qu'ils puissent paraître à notre vision trop faible, leur nombre véritable est bien plus vaste encore! La moindre lunette vous en révèlera le double, et le double du double s'allumera dans une lunette plus forte! Chaque fois que nous perfectionnons nos misérables outils, nous triplons et nous décuplons le compte des soleils: hier nous en connaissions quarante-cinq millions; en voilà cent millions aujourd'hui; contre un que vous percevez à l'œil nu, dix-sept mille crépitent, que vous ne voyez pas! Le bleu qui vous semble vide est peuplé de foyers qui brûlent. La distance qui vous semble minime, entre eux, se creuse en profondeur, derrière, et par derrière, toujours, plus que toujours, et les chiffres qui la diraient sont des mots qu'on ne comprend plus.

— J'étouffe, dit-elle.

Mais il poursuivait:

— Dans ce tourbillon des mondes lancés en ouragan, notre système planétaire est une goutte, un point, la gouttelette de vapeur dans le nuage qui s'en va, et pourtant son diamètre mesure deux milliards de lieues! Là, voyez-vous, là, dans le Centaure? C'est là qu'habite le soleil le plus proche du nôtre, notre voisin; mais entre lui et nous il y aurait place pour

trois mille sept cents familles de soleils entourés d'enfants planétaires, et si, de fenêtre à fenêtre, ce voisin-ci criait vers nous, sa voix mettrait, à nous atteindre, trois millions d'années. Car d'un domaine à l'autre les lieues se nombrent par trillions, qui sont des milliers de milliards!

— Vous disiez: dans le Centaure? Où est-il, le Centaure?

— Vous trouverez mieux l'Étoile Polaire: elle vous guide quand vous vous égarez en chemin; un dieu la mit là tout exprès pour vous montrer le Nord. Parlez-lui, et votre voix rapide s'élancera vers elle, pour lui parvenir dans quatre cent mille siècles.

— Mais elle ne bouge pas, elle?

— Elle fuit, vertigineuse, comme toutes, comme tout, mais sa course est vue de si loin que nous la jugeons lente, puisqu'il nous faut trois mille années d'attention pour la noter à peine: les Assyriens l'ont vue presque à la même place, et pourtant, depuis lors, elle a fait, jour par jour, sans s'arrêter jamais, des millions de lieues qui, mises bout à bout, ont couvert dans l'espace la largeur de votre ongle!

— Ne parlez plus, dit-elle.

— Je suis pédant? Je vous ennuie?

— Non. Je perds pied.

Il se tut. Elle étendit les bras vers l'horizon, et ses bras retombèrent. Elle voulut lever les yeux au ciel, mais aussitôt elle les rabaissa vers la terre solide, et ses orteils se crispaient pour agripper le sol.

Elle murmura:

— Que sommes-nous?

Il répondit:

— Rien.

— Nos lois, la société, la vie?...

— Conventions, des mots, un rêve d'éphémères qui vivront quelques heures.

— Oui...

Elle voulut se détourner de la mer, dont les flots mouvants lui rappelaient le flux des mondes; mais, du côté inverse, elle ne découvrit qu'un paysage solitaire, sans maisons, sans arbres, et des brins d'herbe qui tremblaient.

— J'ai peur... Rentrons...

Elle essaya de marcher, et ne put, comme si la charge des étoiles, en pesant sur son dos, l'eût immobilisée. De nouveau, et malgré elle, elle dirigea vers les mondes un regard fasciné: mais de nouveau, ils l'écrasèrent: alors, elle se courba, cherchant un refuge contre l'infini. Pour la seconde fois, le jeune homme sentit sur sa poitrine l'épaule qui s'appuyait à lui.

— Venez, dit-il, rentrons: vous êtes mal.

Sans parler, elle secoua faiblement la tête, pour dire non, et s'appuya davantage. Afin de la mieux soutenir, il tendit son bras derrière elle. Aussitôt, le cou de la jeune fille se mit à fléchir, et sa tempe se posa sur lui. Tandis qu'il s'inclinait, elle releva la face: il vit ses prunelles angoissées, où se reflétaient des étoiles, avec l'immensité des mondes.

Alors, très lentement, elle baissa les paupières; mais avant qu'elle les eût fermées, ils avaient compris qu'ils s'aimaient, et leurs lèvres s'unirent.

V

Le lendemain, on rentra en ville: pendant le voyage, les jeunes gens évitaient de se regarder, et, dès lors, toute la vie fut changée: l'intimité charmante qui avait jusque-là rapproché les deux familles, et qui plaisait à tous, n'exista plus.

Le jeune professeur semblait craindre les rencontres, et Cécile, de son côté, faisait des visites moins fréquentes. Elle avait repris, et plus encore, son air réservé d'autrefois.

Benoîte en était toute chagrine.

— C'est un peu votre faute, mon ami, vous savez: vous n'êtes pas bien poli avec eux, je vous assure, et je crois qu'elle en est fâchée.

— Ne vous tourmentez pas ainsi; vous me faites de la peine.

— Vous m'en faites bien plus, et je ne vous comprends pas; car vous m'inquiétez, vraiment: qu'est-ce que vous avez, mon petit ami?

— Rien...

— Vous n'êtes plus le même, ni avec moi, ni avec personne: j'ai peur que vous couviez quelque mauvaise maladie.

— Les maladies, vous savez, sont toujours mauvaises.

— Ne vous moquez pas de votre vieille Mamoche. Je dis peut-être des bêtises, mais c'est parce que je vous aime.

— Embrassez-moi, Benoîte, pardonnez-moi.

— Vous pardonner? Je n'ai rien à vous pardonner! Je ne suis pas tranquille, quand vous êtes triste, et voilà tout; j'ai tort de vous le montrer, parce que vous n'aimez pas qu'on s'occupe de vous... Mais tout de même, vous n'avez ni bobo?...

— Non.

— Ni des ennuis, au moins?

— Non.

— Allons, ça va bien.

Mais un jour, entrant à l'improviste dans le cabinet du professeur, qu'elle croyait absent, elle le vit affalé au bord de la table, la tête sur ses bras repliés, comme un enfant qui dort en classe.

Devant lui, la photographie de Cécile souriait tristement.

Benoîte s'en alla sur la pointe des pieds.

VI

Elle avait compris tout, et tout de suite: elle s'étonnait de n'avoir rien deviné plus tôt.

— Ça devait arriver! c'était fatal! Voyons... Ça dure, depuis quand?

Elle remontait le passé, et partout elle y retrouvait l'amour.

— Depuis quand? Depuis qu'il la connaît, pauvre petit, et ça a dû le prendre vite: il ne se méfiait pas, lui. Moi non plus, et pourtant, c'est ma faute, son chagrin, ma faute! J'avais l'âge d'être sa mère, et il a voulu m'épouser, par pitié, pour ne pas me laisser seule, parce qu'il est bon, et moi, j'ai accepté, parce que j'étais égoïste! Maintenant, Dieu me punit: il me punit en le frappant! Une jeune fille de son âge, de son monde, il l'aime, et il a bien raison, car elle est digne de lui, bien plus que moi, qui ne sais rien, qui ne vaux rien, et qui suis vieille, laide... Le beau couple qu'ils auraient fait, ces deux-là, et comme c'est dommage!... Si on pouvait... On ne peut donc rien, pour dé-

faire ce qui est? On doit pouvoir quelque chose! Mais, quoi?...

L'humanité, au fond, ne change guère, et la civilisation n'en transforme que les aspects; ce qui fut ne périt jamais, et toutes les pensées de tous les temps, toutes les âmes de toutes les époques continuent et continueront indéfiniment à vivre, tant que des hommes respireront sur la terre: autour de nous, dans nos contemporains, nous pouvons étudier la psychologie des siècles les plus lointains ou les plus disparates, et, sans y prendre garde, nous coudoyons des gens qui sont une résurrection de l'Age d'or ou du Moyen Age, de Rome ou de Byzance, de la Bible, d'Homère, ou des chasseurs de rennes qui taillaient le silex.

Madame Benoît n'était pas des nôtres; malgré cinquante ans révolus, c'était une créature d'interminable enfance: ce qu'elle avait superficiellement appris de nos mœurs ne suffisait point à altérer sa candeur préhistorique, et ne lui servait que pour les besognes courantes de la vie; dès qu'une situation poignante la mettait en face de sa conscience et en quête de son devoir, elle oubliait le monde, par enchantement, et toutes les notions apprises tombaient d'elle comme un voile qui gêne pour regarder ou un manteau qui gêne pour agir: aussitôt, les naïvetés de l'âge d'or ressusci-

taient dans cette enfant à cheveux gris, qui se mettait à penser et à faire des choses rajeunies de quatre ou cinq mille ans.

Elle n'eut de chagrin que pour son fils et pour Cécile: les tristesses qui pouvaient résulter pour elle de cet amour brusquement découvert n'apparaissaient même pas à son esprit, et la jalousie ne l'effleura pas un instant. Elle perçut un fait, un seul: «La vie du garçon est manquée!»

Cette pensée avait jailli, subite comme un cri, et ce cri couvrait toutes les autres voix.

Son œuvre s'écroulait! A cause de ceci, qu'on n'avait pas prévu, rien n'était fait! Comment donc avait-on pu ne pas prévoir ceci? Elle se vit bien coupable, par ignorance et niaiserie, seule coupable, puisque son rôle de mère aurait dû l'avertir, et puisque en épousant Benoît, elle s'était prêtée à une folie dont le péril était pour tous, et le bénéfice pour elle.

La compréhension d'une faute comportait, chez cette femme, le besoin de la réparer: en elle, ces deux idées de faute et de réparation, indissolublement liées, se prolongeaient l'une l'autre, comme le début à la fin d'une phrase unique.

— Le remède?

Il n'en existait qu'un, son divorce, puisque,

à la félicité de Benoît, il n'existait qu'un obstacle, son mariage.

— C'est bien clair.

Déjà, tout s'arrangeait dans sa tête, spontanément, sans examen: les solutions, les accommodements, dans un ordre logique, se présentaient à l'envi, simplifiés comme en rêve, et nets comme un objet qu'on touche.

Le sacrifice d'elle n'était même pas un sacrifice: au contraire. Le mariage des amoureux constituait le bonheur de tous, et le sien propre en même temps que les autres...

— Mais, comme ce serait bien! Il faut cela, absolument! Absolument, et ce sera si gentil... Je le vois!

Des tableaux charmants se composaient: des enfants y couraient en riant.

— Ni lui ni moi, nous n'avons jamais eu de famille.

Une famille était formée: Benoîte lui souriait d'avance. Car elle en faisait partie, assurément, et sa retraite d'épouse titulaire n'impliquait pas un renoncement de sa maternité: elle resterait là, et rien ne serait changé, sinon en mieux: de « petite maman », elle passerait grand'mère, et bien plus que jamais elle serait Mamoche.

— Des tout petits, comme dans le temps, quand il était petit! Je serai la grand'mère...

Sa tristesse n'avait duré que le temps de

comprendre, et déjà se transmuait en joie. Tous ses arrangements lui semblaient naturels autant que simples, et certes, on l'eût stupéfiée en lui disant que sa place ne serait pas au foyer conjugal, ou que sa présence là prendrait, aux yeux du monde, un caractère choquant. Elle n'imaginait pas davantage que Cécile ou M. Dormize, et Benoît moins encore, pussent entrevoir, dans cette organisation bénie, la possibilité d'un malaise quelconque.

— Quelle chance d'avoir découvert son secret! La jolie surprise qu'on va lui faire!

Car Benoît, tout d'un coup, redevenait petit, dans cette occasion inespérée d'être aidé une fois encore, d'être porté une fois de plus.

— C'est avec Cécile que tout ceci doit s'arranger: on cause bien mieux, entre femmes; car le mignon, avec sa manie de dévouement, ferait des objections et m'ordonnerait de me tenir tranquille; je ne sais pas lui résister, je promettrais, et tout serait manqué.

Elle attendit impatiemment l'heure de rejoindre mademoiselle Cécile; en mettant son chapeau, elle se piquait le crâne à coups d'épingles, dans sa hâte joyeuse. En sonnant à la porte des Dormize, elle riait.

Elle entra et vit la jeune fille qui lui parut tout autre, bien plus jolie qu'à l'ordinaire, et d'un charme qui vraiment surpassait celui de

toutes les personnes: Cécile avait sur elle un sacre et Benoîte apprit tout à coup qu'elle aimait infiniment cette créature, rangée désormais en dehors de l'humanité.

Minute unique, et qui fut pour la pauvre femme la révélation de l'amour: son vieux cœur virginal, retrouvant les forces accumulées d'une jeunesse qu'elle n'avait jamais dépensée, s'enthousiasma soudain et s'illumina de rêves, d'espoirs, de vœux: ardemment, tendrement, elle désira pour son enfant la possession de cette grâce qu'il aimait, et toutes les choses du monde s'abîmèrent dans ce désir exclusif. Benoîte vraiment aimait d'amour!

Elle resta étourdie pendant un long moment; puis, elle balbutia: «Mon Dieu!...»

Enfin, elle s'élança vers Cécile et lui prit les deux mains.

— Mon enfant chérie, je viens vous dire une chose, oh! mais une chose! Vous allez être bien fière... Écoutez-moi, là, tout près... Benoît vous aime!

Cécile sursauta, épouvantée d'entendre proférer par autrui un secret dont elle n'osait se souvenir.

— Qu'avez-vous, mignonne? Cela ne vous fait pas plaisir? Moi qui suis si contente!

Mademoiselle Dormize la crut folle. Souvent elle avait remarqué la bizarrerie des idées

propres à l'excellente dame, et, souvent, dans l'intimité, on avait pu rire des candeurs de cette âme fruste. Mais il est des choses qui passent la moquerie: la jeune fille, offensée dans sa pudeur et attaquée dans son amour, se replia avec une méfiance de vierge, et attendit, prête à la défense, uniquement soucieuse de ne pas se trahir.

L'aberration de madame Benoît lui parut indiscutable quand celle-ci, plus calme et posant son chapeau, entreprit d'exposer un plan:

— Vous comprenez, ma chérie? Il vous aime... Laissez, que je dise. Il vous aime. Bien! Moi je suis vieille. Le divorce n'est pas fait pour les chats. Vous savez qu'il était presque mon enfant: c'est moi qui l'ai élevé, et le brave garçon a voulu m'épouser, pour me faire honneur dans le monde. Vous savez ça? Car, si je suis sa femme, vous pensez bien, c'est seulement pour le monde, et je ne suis pas sa femme... Je ne peux pas trop vous expliquer le tout, mais vous saurez que moi, tout d'abord, j'avais refusé. Ah, comme j'avais raison! Enfin, n'y revenons plus: ce qui est fait est fait; mais ça peut se défaire. En somme, ce n'était pas mal, tant que ça ne nuisait à personne. Aujourd'hui, vous entendez bien, tout est changé: il vous aime. Alors, mariez-vous.

— Mais, madame...

— Je sais ce que vous allez dire: ce ne sera guère commode de le persuader! Nous le connaissons toutes les deux, hein? Quand il faut se dévouer, Benoît est là; mais sitôt qu'il s'agit d'accepter quelque chose de bon, Benoît est sorti. Seulement, voilà, il vous aime. Alors nous le tenons. Il ne résistera pas toujours, et nous sommes deux contre lui. Vous allez m'aider, n'est-ce pas?

Cécile, que ces propositions monstrueuses blessaient, répondit avec une froideur presque hautaine.

La mère en fut un peu interloquée.

— Voyons, voyons, mon enfant... Il faut être gentille et causer gentiment, nous deux.

— Madame...

— Ne m'appelez pas «Madame», comme ça. Je suis «Petite Maman», je suis «Mamoche», causons, et c'est tout simple: il n'y a pas de quoi monter sur ses grands chevaux, ni faire des cachotteries: vous vous aimez...

— Mais, non, madame...

— Puisque je l'ai vu, ma chérie, comme je vous vois! Il pleurait devant votre portrait.

— Il pleurait!

— Comme un pauvre mignon qu'il est. Ah, si vous aviez pu le voir! Alors, puisque vous vous aimez...

— Madame, assurément, j'ai beaucoup d'affection, d'estime, pour M. Benoît...

— De l'estime, tout le monde en a pour lui, bien sûr; mais vous l'aimez, vous!

— Madame... De ce que mon portrait... Il ne faut pas conclure...

— Puisqu'il vous aime, vous l'aimez!

— En vérité, Madame, je vous assure...

— Quoi?

— Et je vous prie...

— Vous l'aimez, voyons!

— Madame... non.

— Vous ne...?

— Non.

— Il vous aime, et vous ne... Oh!

Elle n'avait pas songé que Cécile pût ne pas aimer son garçon; elle ne songea pas davantage que Cécile pouvait mentir. Elle ne trouva rien à répondre. La jeune fille, de son côté, avait hâte de rompre l'entretien. Ce fut, pour toutes deux, un lourd malaise, tant que dura la visite.

Enfin, Benoîte s'en alla.

Mais le malheur de son enfant n'était point de ces choses qu'elle pût accepter ainsi. Elle ne se résignait pas. Hantée, elle cherchait, souffrait.

Cette époque fut dans sa vie le temps des grands chagrins d'amour. Elle en pleurait la

nuit. Comme un amant au désespoir et qui crie: «Elle ne m'aime pas!» Benoîte, pendant les heures nocturnes, se démenait dans son lit et murmurait piteusement: «Elle ne l'aime pas! Comment faire, pour qu'elle l'aime?»

Bien sûr, il existait un moyen, et beaucoup de moyens sans doute; tous les jours, on voit des jeunes filles, indifférentes d'abord, et qui finissent par aimer; il faut bien que l'un des deux commence, n'est-ce pas, et l'autre continue? Sans cela, il n'y aurait sur terre, ni couples, ni amour, et pas de fiancés, pas de mariages!

— Mais, voilà: je n'entends rien, moi, à des affaires pareilles.

Elle s'embrouillait à chercher, et, perdue au milieu de son propre esprit, elle rôdait dans un dédale, sans découvrir aucune issue.

— C'est bien ennuyeux, d'être bête. Si j'avais de l'idée, je trouverais; et je ne vois pas, je ne vois rien...

Soudain, elle vit et sursauta dans la lumière; elle comprit tout. Cécile l'avait trompée, Cécile aimait Benoît, et elle s'en était cachée, comme lui, parce qu'elle avait honte, comme lui, et cela était clair, évident, et les preuves surgissaient en foule, et tout était beau sur la terre!

— Ah! les petits sournois! Je vais vous arranger, moi!

Désormais, toute sa diplomatie se concentra sur les moyens d'aider à la rencontre des amants: tandis qu'ils se fuyaient, épouvantés d'eux-mêmes, elle s'ingéniait à combiner des promenades, des dîners de famille, des soirées intimes qui étaient des pièges, et qu'elle multipliait en dépit de toute résistance. Elle déployait à ce jeu une astuce dont elle ne se serait pas crue capable: l'atmosphère d'amour l'avait féminisée, comme une petite vierge qui subitement se transforme parce qu'elle aime, et d'innocente devient subtile, afin de courir vers l'amour. Benoîte avait seize ans: elle mentait, elle trottait: les pas et les mensonges ne lui coûtaient plus rien, et elle était heureuse. Rien ne la rebutait, pour voir Cécile et faire que Benoît la vît: on peut dire que ce fut là ses rendez-vous d'amour, car elle en jouissait, non seulement pour eux, mais pour elle-même aussi, et la réunion des amants lui procurait une ivresse délicieuse; quand le jeune homme et la jeune fille marchaient côte à côte ou devisaient ensemble, elle s'épanouissait de leur joie; bien plus, elle éprouvait, à se rapprocher de Cécile, un trouble doux et tendre, et rien ne lui semblait plus beau que cette enfant, et rien n'était meilleur que sa présence. Femme,

elle avait la pensée toute pleine d'une image de femme: elle aimait, mais à sa manière, pour autrui, et, toute fière d'en savoir plus long que les amants, elle se délectait de leur bonheur, quand ils se croyaient malheureux.

Le jeu, tout de même, durait un peu longtemps, et Mamoche se fatiguait d'être contente toute seule.

— Voyons, voyons, il faut en finir, puisqu'ils s'aiment!

Elle délibéra de prendre les amoureux par traîtrise, et, forte d'arguments autant que de confiance, sans peur, elle alla trouver M. Dormize, exposa les faits, et nettement, conclut par une demande en mariage.

— Nous divorçons, ils se marient, et voilà.

Elle ne réussit qu'à estomaquer le digne homme, dont les principes protestèrent tous ensemble. Alors elle insista, démontra que les jeunes gens s'aimaient, donna des preuves, proposa d'invoquer le témoignage de Cécile: le vieux professeur ne voulut rien croire de ces folies, mais fut cependant inquiet.

— Le roman que vous imaginez, Madame...

— Je n'imagine rien. Je vous jure qu'ils s'aiment: regardez et vous verrez comme moi!

— S'il en était vraiment ainsi, madame, la seule conséquence à tirer serait pour moi l'obligation de mettre un terme à cet égarement;

d'ailleurs, la conviction où vous êtes suffit pour que nous ne puissions plus retourner chez vous, et vous le comprendrez.

— Mon Dieu!... Vous ne ferez pas cela!

— La réputation d'une jeune personne est chose délicate, et je ne saurais, sans compromettre ma fille, supprimer trop brusquement des relations intimes, mais vous ne trouverez pas mauvais que nous espacions nos visites.

La bonne dame s'en revint désespérée: elle regardait son Benoît qui n'avait plus de Cécile, et qui n'en savait rien, son pauvre enfant séparé de l'aimée, et qui ne la reverrait plus, presque plus, jamais plus comme autrefois...

M. Dormize, en effet, tint sa menace: il fréquenta de moins en moins la maison des Benoît, et, la plupart du temps, il y venait seul.

— Encore ma faute! pensait Benoîte. Si je n'avais rien dit, rien ne serait changé!

Elle s'accusait, mais elle protestait, aussi, et presque jusqu'à la colère, bien qu'elle s'indignât en silence: toute sa jeunesse stérilisée et ses instincts d'amour comprimés dans son cœur se révoltaient contre la barbarie des lois sociales et la sécheresse des hommes. Malgré sa modestie native, elle n'arrivait pas à concevoir que ces gens eûssent raison contre elle, et, en dépit de tout, elle s'en tenait à son idée, trouvant absurde que, pour des conventions,

pour des mots, par orgueil, on s'acharnât à rester malheureux, quand il serait si simple de faire le bonheur de tous, avec un petit changement de rien!

Entre temps, elle se reprenait à espérer.

— Ils céderont! Cécile est aussi désolée que lui: elle change à vue d'œil, et le père ne peut pas ainsi tuer sa fille, en gaieté de cœur!

Mais l'amante semblait se soumettre et accepter le sort qu'on lui faisait; elle resta deux mois sans paraître.

— Pour sûr, dans quelque temps, elle reviendra: elle aura pitié, à la fin. Quel mal ça lui ferait-il de se laisser regarder? Ça ne lui coûte rien, voyons! Pourquoi ne vient-elle plus? Je ne l'aurais pas crue égoïste comme ça, cette petite!

Un jour, M. Dormize se présenta cérémonieusement et annonça son déplacement prochain. Benoîte, en entendant cette nouvelle brusque, fut comme ivre, tout d'un coup; elle dut s'appuyer contre un meuble.

— Vous partez! C'est vrai que vous... partez?

Les murs chancelaient autour d'elle, le plancher houlait sous ses pieds. Étourdie par le choc, elle contemplait fixement des choses et elle n'entendait plus rien. Elle leva les yeux

vers son fils et fut épouvantée de ce calme apparent. Elle s'assit pour ne pas tomber.

Cependant, M. Dormize parlait:

— Oui, j'ai demandé mon changement. Ma fille avait envie de voir un peu des pays neufs; d'ailleurs, ce climat ne lui convient pas, décidément: elle n'est pas bien du tout, depuis quelque temps.

Il disait ces choses cruelles avec indifférence, et il torturait deux amours, comme si rien n'eût été plus naturel au monde. Mamoche demeurait stupide, de voir comme on fait du mal sans sourciller.

Elle n'y put tenir: elle se sauva dans sa chambre, et éclata en sanglots.

— Méchante! Méchante!... Oh! le pauvre petit... Qu'est-ce qu'il va devenir, maintenant qu'il ne l'aura plus là, pour la voir? Méchante, qui s'en va! Mon Dieu, comme c'est donc sans cœur, les femmes!

L'amant faisait meilleure contenance.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard... Tout cela est au mieux, sans doute, et tout cela devait finir ainsi.

Elle l'admirait.

— Comme il est fort! Comme il se dompte! Mais comme il doit avoir de la peine, au fond!

Elle aurait voulu lui parler de Cécile, et de tout ce qu'elle savait: bien sûr, elle l'aurait

consolé un peu. Mais elle ne disait rien, par respect pour une douleur qu'elle jugeait plus grande que la sienne, et qui se taisait.

— Il pense que je ne sais rien, et s'il voyait que j'ai surpris son pauvre petit secret, il serait ennuyé, et il aurait honte, encore plus... Quel dommage! Ce serait gentil, encore, de causer d'elle, et ce serait toujours ça, pour lui...

Pendant les semaines qui suivirent, elle essaya maintes fois de provoquer ces confidences qui leur eûssent permis d'atténuer la peine commune en se la racontant: mais elle avait beau « lui tendre la perche », comme elle disait; il faisait « la sourde oreille ».

— Il faut le laisser, puisqu'il veut.

Il y avait maintenant, entre elle et lui, un secret, c'est-à-dire une distance. Un secret est presque un mensonge; il sépare.

Dès que Benoîte, ainsi reléguée, se sentit loin de son enfant, elle fut comme une bête en pénitence.

Ce silence dura deux mois; puis, l'époque arriva où les Dormize devaient partir. La veille de leur départ, ils firent une visite presque officielle, tant la gêne de tous était grande.

Cécile se taisait, raide et pâle; Benoîte ne se lassait pas de la regarder.

— Elle sait qu'elle fait du mal, et elle le fait quand même!

Elle détestait cette « mijaurée ». Elle proposa pourtant d'aller « au train », afin que son petit pût la voir encore une fois.

Le lendemain, elle se vêtit comme pour un enterrement. En entrant dans la gare, elle crut entrer au cimetière; elle s'accrocha au bras de Benoît, pour se soutenir, mais presque aussitôt elle le quitta, pour qu'il fût libre avec son chagrin, et qu'il pût se rapprocher de Cécile, dès qu'on l'aurait trouvée, et lui parler tout bas, s'il voulait.

Tout de suite, elle reconnut, de dos, la fille et le père, dans la foule des gens affairés.

Son cœur s'enfla dans sa poitrine, et lui poussa deux grosses larmes aux paupières; elle sentit qu'elle allait pleurer fort, non pas sur ses anciens amis, qu'elle effaçait avec colère, mais sur le pauvre chéri auquel ces gens-là préparaient tant de peine.

Elle regarda la pendule.

— Plus que vingt-deux minutes!

On se rejoignit. Cécile avait les yeux rouges et le visage tiré. Benoît restait impassible. M. Dormize s'occupait des bagages. Benoîte suffoquait, suivait le monde, ahurie, n'osant parler, par crainte d'éclater en sanglots si elle desserrait les lèvres.

On passa sur le quai. En face, il y avait l'autre quai, celui où, quelques mois plus tôt,

on était venu si joyeux, quand on partait pour Porquerolles. Benoîte contemplait, à travers ses larmes, la place brouillée où son chéri avait été content, et les minutes s'en allaient pour toujours.

Le train parut en grondant; secouée au fond de sa poitrine, Benoîte pleura.

Cécile, qui se contenait avec peine, s'en vint à elle et l'embrassa. La pauvre maman se laissa faire, d'abord. Mais mademoiselle Dormize émue, la serra, et Benoîte, sous l'étreinte, se débattit soudain, avec un petit cri de bête. Sa main était posée sur le bras de la jeune fille, et elle le pinça de toute sa force. L'autre, à son tour, cria, en reculant. Elles se séparèrent ainsi.

Benoîte avait fait du mal à quelqu'un pour la première fois de sa vie.

Les voyageurs montèrent en wagon et la portière claqua bruyamment: la tombe d'un rêve était fermée.

La vieille dame ne regardait plus. Elle ne songeait qu'à son enfant: elle lui tomba dans les bras et sanglota sur son épaule.

Benoît et Cécile, les yeux dans les yeux, elle d'en haut, lui d'en bas, immobiles, pensaient l'adieu éternel, sans rien se dire.

Le train s'ébranla. L'amant regardait le train déjà parti, et la tête de son amour, à la por-

tière. Tout en regardant, il tapotait machinalement l'épaule de Benoîte, qui sanglotait toujours, contre sa poitrine.

Soudain, celle-ci redressa le visage, pour apercevoir encore la figure qu'elle avait tant aimée et que son petit aimait tant. Elle vit la place vide, et les rails qui brillaient sur le chemin noir; là-bas il n'y avait déjà plus rien.

Elle leva les yeux vers son fils: alors seulement, dans la pitié infinie de ces regards qui le caressaient, il vit le secret de sa mère, et comprit qu'elle savait tout.

— Ah? fit-il...

Elle répondit très bas: «Oui...»

— Bonne maman!

Elle le plaignait, il avait honte, ils s'entendaient à demi-mot.

Elle murmura: «Pauvre petit... Mon grand garçon...»

Il n'eut plus honte, et sentit qu'il pouvait avouer.

— Bah! fit-il.

C'était le renoncement sur le bord de la tombe, l'acceptation du néant, une résignation à vivre sans espoir et sans but: et ce mot-là fut pour Benoîte plus douloureux que tout.

Il fut aussi la convention tacite de ne plus jamais parler de ce rêve d'amour qu'on venait d'enterrer.

Mamoche s'essuya les paupières, arrangea sa voilette, comme un voile de deuil, et se mit en marche. Côte à côte, le mari et la femme rentrèrent à la maison, les yeux directs, sans échanger deux paroles.

Ainsi se termina l'unique roman d'amour que Benoîte et Benoît eûssent eu dans leur vie.

QUATRIÈME PARTIE

LE RÉSULTAT

I

Ce jour-là même avait inauguré pour le couple une ère nouvelle et décisive, qui fut celle de la solitude.

Les deux époux, rongés chacun par une idée constante qu'ils ne disaient ni l'un ni l'autre, vivaient dans le silence à côté l'un de l'autre; sans jamais se quitter, ils étaient seuls et s'accoutumaient à leur isolement.

— C'est ma faute, pensait-elle.

— Travaillons, disait-il.

Aux vacances précédentes, il avait entrepris son *Histoire des Cyclades;* mais l'œuvre commencée par un acte d'amour, et qui d'abord avait eu le charme d'un trait d'union entre Cécile et lui, n'était plus dorénavant qu'une besogne quotidienne, l'emploi du temps:

— Travaillons...

— C'est ma faute...

Elle ruminait des remords dans son coin d'étable. Aucun jour ne se passait sans qu'elle se reprochât l'existence désemparée qu'elle avait faite à son Benoît, en l'épousant, et elle se désespérait d'avoir elle-même détruit un bonheur à l'édification duquel tous ses efforts avaient tendu.

Quand, le soir, elle travaillait sous la lampe, près de son fils et si loin de lui, elle regardait ce front penché vers un livre, et déjà barré d'une ride; ce front terne comme un mur ressemblait à la façade d'une maison pleine de deuil; elle le regardait longtemps, et sa contemplation finissait par un grand soupir. N'ayant point lu de romans, elle ne se disait pas que l'amour passe ou peut passer; elle croyait au contraire qu'un amour dure toute la vie, et même par-delà la vie.

— Pauvre petit...

Jamais plus on ne prononçait le nom des Dormize.

Au bout de dix-huit mois, une lettre très amicale apprit que le vieux professeur, prenant sa retraite, allait demeurer avec sa fille, qui se mariait.

— Vilaine! fit Benoîte.

— Pourvu qu'elle soit heureuse, dit Benoît.

Mamoche pleura, peut-être de dépit.

Cécile, qui maintenant s'appelait madame Ronceaux, habitait Nîmes. Un an passa: une lettre plus courte que la précédente apprit la naissance d'un premier enfant. Mamoche pleura encore, mais de regret.

Trois ans après, un simple faire-part annonça le deuxième enfant. Mais la bonne dame, cette fois, ne pleura plus, car elle avait alors désespéré de tout.

— C'est ma faute...

II

Benoîte n'avait point tort: la vie était manquée. L'homme ne s'oppose pas impunément aux vœux de la nature; la nature se venge, quand on la contrecarre. Longtemps elle nous permet de croire qu'on a triomphé d'elle, et qu'on pourra vivre hors d'elle: un équilibre apparent nous donne illusion; mais à notre insu l'édifice se mine et les joints se disloquent; un jour, sous quelque souffle, tout s'écroule.

La révélation d'amour fut pour Benoît cette épreuve critique, la lutte décisive entre l'homme et les lois de nature, la chute; l'ascète qui jadis reniait l'amour et se détournait de la femme mourut de les avoir rencontrés. Tout au moins, son âme en mourut: la belle ordonnance de sa vie, construite sur de la volonté, ne pouvait plus tenir debout quand les événements eurent sapé cette base; la volonté tomba la première, et tout le reste la suivit.

Cet homme qu'un amour déçu allait tuer

lentement n'avait eu par l'amour aucune joie sereine: les débuts mêmes de sa passion n'avaient comporté quelque douceur que dans le temps où il aspirait confusément vers une lumière inconnue, et ne voyait pas clair en lui; mais ce temps avait duré peu: l'ivresse d'être aimé, si enthousiaste à l'ordinaire, et qui féconde toutes nos forces, au lieu de l'épanouir, l'avait épouvanté; à l'heure où cette communion d'une âme avec une âme nous élargit et nous extériorise jusqu'à nous donner l'appétit de communier avec le monde, il s'était au contraire ramassé sur lui-même, dans la honte subitement révélée de trahir un ami, de tromper une épouse, d'abuser une jeune fille, et s'il n'allait point alors jusqu'à se juger criminel, il constatait du moins l'irréalisable folie d'un sentiment sans avenir.

Leur unique baiser lui léga cette angoisse; sa misère devint pire encore lorsque Cécile fut partie: dès lors, ayant entrevu dans un rêve le but véritable de la vie, il fut l'homme auquel on a retiré son but et qui marche encore un moment, avant de bien comprendre qu'il ne va nulle part.

L'énergie était morte. Renaîtrait-elle un jour? De sa jeunesse vierge, il entra d'emblée dans une maturité morose: son âme oscilla par trois fois avant de s'effondrer.

La première phase fut de lassitude.

A toutes les offres de l'existence, devant les projets à former, devant les ennuis qui surgissent ou les avantages qui se proposent, il haussait lentement les épaules, si lentement qu'il avait l'air de tendre le dos pour recevoir un faix très lourd, et il disait: « Bah!... »

Parce qu'une femme avait apparu et disparu, il ne voyait plus que de l'ombre à la place des choses illuminées la veille par des prunelles chères; et quand, peu à peu, l'ombre fut moins épaisse, examinant le monde autour de lui, il s'aperçut que le monde était vide, et que rien ne valait la peine de rien.

— Pourquoi ceci, pourquoi cela, ou cela plutôt que ceci?

Des choses en lui fluaient sans cesse, comme du sable, entraînant d'autres choses: sans qu'il s'y aidât, presque sans qu'il le sût, il se désagrégeait; cette agonie perpétuelle, exempte de douleur aiguë, et faite uniquement d'ennui, affadissait toutes ses heures.

L'habitude de l'ennui nous en donne le besoin, et le manque de désirs engendre peu à peu l'horreur de tout désir. La pensée réagit sur le corps, le corps sur l'âme: un cercle s'établit, d'actions réversibles; le dédain des réalités nous conduit à la négation des principes, et l'inutilité patente de nos gestes con-

clut rapidement à l'inutilité de la vie, et de tout.

— A quoi bon?

Les affirmations anciennes et les vaillantes théories, qu'en reste-t-il? Rien n'est sûr, rien n'est vrai. Eux-mêmes, les goûts physiques confessent leur inanité: peut-être ce cigare n'est pas indispensable? Les besoins physiques cèdent à leur tour, en se laissant restreindre au strict nécessaire: il faut manger pour vivre, mais pourquoi faut-il vivre?

Déjà Benoît, détaché de tout, récusait tout; à toutes minutes, par tous ses sens, il percevait le néant universel; il l'absorbait comme on respire et l'accueillait sans protester. Rien encore ne dénonçait aux passants le nihilisme de cet homme toujours aimable, qui consentait à tout: à quoi bon résister? Il était à la merci de chacun, agréant tour à tour les dispositions les plus incompatibles: pourquoi non? L'inutilité que voici vaudra bien celle que voilà. Avec ceci, avec cela, tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes, si ce n'est toutefois que ce monde est à peine acceptable, et que rien n'y est bon. Mais quoi? S'il ne supporte pas l'examen, ne l'examinons pas; tout à peu près va mal, mais il y a du bien en tout, et la sagesse est de nous résigner à ce que nous n'empêcherons pas: car empêcherons-nous quelque

chose? A quoi bon y prétendre? Évidemment, nos efforts ne nous mènent à rien: la science prouve peu et n'invente guère plus, notre gloire est sans durée, et c'est justice, car notre valeur est sans portée. N'importe, travaillons quand même: à quoi bon ne pas travailler? Il se peut, d'ailleurs, qu'on fasse quelque bien, par hasard; en surplus, il faut s'occuper et emplir le temps, pour attraper la mort, qui vient un peu tard, mais qui vient vite, en somme. Faisons n'importe quoi, peu de chose: si nous faisons beaucoup, ce sera peu de chose quand même. Ayez une ambition, si vous pouvez: assurément, le but sera médiocre, qu'il s'appelle gloire ou fortune, amour ou famille, plaisir ou quiétude; lequel choisissez-vous? La quiétude, à vrai dire, est bien morne, mais il est, d'autre part, fort ennuyeux de s'amuser. La richesse fatigue l'estomac et le luxe gêne les coudées; l'or vous est-il bien nécessaire, pourvu que vous ayez du pain? La notoriété vous procurera quelques satisfactions et des inconvénients qui leur seront au moins égaux; l'amour cause mille tracas, et la famille plus encore, sans compter que, peut-être, il n'est pas bon plus que mauvais de procréer des créatures qui devront tout refaire après nous, pour n'en pas faire plus que nous. Tout cela, du reste, n'implique aucunement que vous ayez tort de courir

après ces papillons, si courir vous aide à marcher: tous les papillons valent qu'on les poursuive, car ils sont merveilleux, ne fût-ce que par la merveille de provoquer des hommes à faire tous ces pas pour les atteindre, en s'essoufflant au jeu, sans se douter de leur enfantillage.

Benoît, d'ailleurs, continuait à bouger comme les autres hommes, ou du moins y tâchait, un peu, pas trop, autant qu'il pouvait: allant, venant, changeant de place, exécutant les gestes que comporte la vie, mais n'en usant qu'avec réserve et sans plaisir, il marchait peu, dormait peu, mangeait peu: à quoi bon davantage, puisque cela suffit? Également, il aimait peu de personnes, et en détestait moins encore: évitons la rancune, qui ajouterait une peine oiseuse à la peine qu'on nous a faite; garder rancune à nos ennemis, c'est collaborer à leur œuvre; au surplus, méritent-ils notre colère, même s'ils nous ont nui? Ils obéissaient à des lois que l'instinct et l'éducation leur imposent: s'avise-t-on de juger défavorablement les vagues de la mer qui brisent une barque sur les roches, ou de décréter l'infamie d'un lion qui vous déchire à pleins crocs? Non plus, ne méprisez personne, car les meilleurs ne diffèrent pas sensiblement des pires, et si vous estimez telle créature humaine, comment vous

est-il possible de mépriser telle autre, qui lui ressemble tant et par tant de côtés? Rien n'est très bien, rien n'est très mal; le mal est dans tout, comme le bien...

Il pensait ces choses, et mille autres pareilles, ou mille fois la même chose: mais ces constatations se produisaient doucement, sans ironie, et elles l'ennuyaient comme le reste.

Cette indulgence négative, qui absout parce qu'elle supprime, contrastait singulièrement avec sa clémence d'autrefois, faite d'attention et de pitié; alors sa vigoureuse jeunesse, notant moins la présence du mal que l'absence du bien et l'impossibilité d'y atteindre, acceptait par bonté de cœur ce qu'elle répudiait par droiture de l'esprit; en ce temps-là, quand ses yeux se détournaient du vice, c'était par pudeur pour autrui, un peu aussi par égoïsme, afin d'en voir le moins possible et de réduire au minimum le désagrément de considérer cette laideur: aujourd'hui il la regardait sans sourciller; en ce temps-là, aussi, lorsqu'une indignation l'avait secoué, sous le choc de quelque méfait, sa colère d'un instant concluait bien vite en tristesse, et sa tristesse finissait en résignation, mais non pas en indifférence; en ce temps-là, il était le juge solitaire, et non le sceptique lassé; il était apitoyé, mais il n'était pas seul...

III

Tant bien que mal, pourtant, il termina le livre auquel il travaillait depuis le baiser de Porquerolles, et le publia. Débarrassé de cet encombre, il n'y pensa plus, et il laissait aller son œuvre sans plus se soucier d'elle que d'une paille jetée à la rivière.

Cet ouvrage sévère n'eut pas le retentissement du volume qui l'avait précédé. L'*Histoire des Cyclades* était pourtant une belle œuvre, où l'auteur, par l'analyse des légendes, des textes et des étymologies, recherchait la pénétration des deux races sémitique et aryenne, qui, réciproquement, se fécondent pour créer, d'une part, la Grèce, et, d'autre part, Carthage. Cette thèse, qui tendait à trouver dans le génie grec un primordial apport du génie phénicien, causa quelque émoi dans le monde savant. Mais les critiques ne connurent guère que le chapitre où Thésée apparaissait comme un pirate pélasgique, et où le Minotaure de Crête s'identifiait avec la statue de Moloch, nourrie de sacrifices

humains, alors que le Dédale devenait simplement un symbole graphique du swastika prométhéen.

Le public, qui s'intéressait médiocrement à ces problèmes, passa outre. Quant aux spécialistes, ils se détournèrent avec un dédain manifeste, qui chez eux est professionnel: l'idée, trop neuve encore et non enseignée dans les manuels, leur semblait procéder de l'imagination plus que de l'érudition, et tenir du roman plutôt que de l'histoire. Mais surtout ce penseur avait à leurs yeux le grand tort de n'être pas des leurs et de ne point sortir de leurs maisons. Les clercs du Moyen Age, et peut-être les mandarins de la Chine ou les bonzes de l'Inde, ont légué cet état d'esprit aux écoles modernes, où l'usage persiste de former et de fermer des castes, en dehors desquelles ne se trouvent ni capacité ni salut: quiconque ne s'est pas instruit sur des bancs appropriés est tout d'abord jugé inapte à savoir ou même à comprendre; Polytechnique admet peu que des inventions puissent germer utilement sous un crâne que le bicorne n'a pas coiffé, et les Chartes sourient à la seule idée d'un philosophe étudiant les mœurs, quand les mœurs sont du temps passé, d'un psychologue analysant les âmes, quand les âmes sont mortes, ou d'un artiste professant un culte pour l'art quand

l'art est de jadis. Ces choses d'antan leur appartiennent, et défense d'y toucher! Une dotation naturelle, une éducation personnelle, ne comptent pas, ne valent pas, et l'estampille d'un diplôme confère seul le droit de comprendre et d'aimer.

Benoît, précédemment couronné par l'Académie Française, n'avait pas reçu d'elle un brevet suffisant pour parler de choses si lointaines; il avait porté ses regards trop en arrière, et plus qu'il n'est permis à un simple historien; il sortait de son domaine pour envahir celui des autres: on l'en blâma dans les revues doctes.

Il s'en moquait et haussait les épaules.

— Bah! La critique fait vivre ceux qui ne produisent point, et ne fait pas mourir ceux qui produisent. Que lui demandez-vous de plus?

Néanmoins, peu de mois après la publication de son livre, il fut nommé d'office à une chaire de Faculté. Cette fois, il ne refusa plus, puisque Cécile était partie, mais il accepta sans joie. Il fit ses paquets et quitta Toulon pour Montpellier; pour lui, cette aventure avait tout juste l'importance d'un changement de wagon à une gare d'embranchement. La vie est un grand chemin. Ici ou là, qu'importe?

IV

Il le croyait du moins, lorsqu'il se mit en route: mais, en changeant de pays, il changea d'âme pour la seconde fois. Cette transformation nouvelle se produisit avec la brusquerie et la netteté d'un phénomène physique: autant la première s'était effectuée sourdement, autant celle-ci fut rapide, violente, brutale; elle se fit au grand jour, et quelques heures y suffirent.

Dans la ville d'amour, bien des choses lui étaient douces encore, sans qu'il le sût, et subsistaient pour lui attiédir le cœur. Son départ fut un divorce entre lui et le passé. Il enferma dans ses malles des reliques où palpitait encore un vestige de foi, et quand il rouvrit ses bagages, il n'y retrouva plus que de la poussière morte: rien qu'à voir ou palper ces choses, en ballots, en tas, gisantes, serrées, il sentit que tout en elles avait cessé de vivre, et qu'il ne possédait plus dans l'âme assez de force vitale pour les ressusciter ou pour les remplacer par d'autres.

— Ah! ah! vraiment?

Cette minute de l'homme qui constate son propre décès fut aiguë et stridente: il détesta ce qu'il touchait et jeta tout avec fureur. Il cassa des bibelots gentils, et Benoîte ramassait les morceaux. Rageant contre le désordre, il marchait dessus, au hasard et sans pitié.

— On avait bien besoin d'apporter ces saletés-là!

Le logis où ils allaient vivre lui fut parfaitement désagréable, et peut-être il le choisit en raison même de ses défauts.

— Pour ce que j'y veux faire...

Il traversa la ville, qui ne lui déplut pas moins, et il visita des gens, qu'il trouva insipides.

— Tu vas t'amuser, mon garçon...

Il n'avait plus rien derrière lui, ne voulait plus rien devant lui.

Ceux qui le fréquentèrent à cette époque connurent un personnage que nul n'avait vu avant eux, et qui venait d'apparaître sur terre, spectre ou caricature de ce que l'autre avait été.

Tout de suite, on le jugea assez peu sympathique et passablement rêche. Cette opinion fut bientôt confirmée par les rapports qu'il avait avec tous.

On disait: « C'est un homme aigri. »

Ce Benoît nouveau fut un nerveux tracassé d'impatience, qui trépidait au repos et sursautait sous les contacts. Tous les effleurements de la vie étaient des agressions et le crispaient. Un pessimisme noir s'installait dans son âme; muré en lui, il y étouffait, comme dans une cave sans soupirail, et des cris sortaient de cette ombre: cris de colère et de douleur, cris de la solitude, cris de l'exil voulu! Il était maintenant le combattif acerbe, qui s'attaque aux principes moins qu'aux hommes, et plus rien ni personne ne trouvait grâce devant lui. Les tendances paradoxales de son esprit s'accentuaient jusqu'à tourner à une monomanie de la contradiction; il prenait le contre-pied de tout, et chaque opinion formulée devenait l'erreur à détruire; chaque sottise, chaque vilenie était saisie au vol, et épinglée d'un mot; on eût dit qu'il prenait un plaisir de collectionneur à numéroter sans fin le mal et sa fréquence, le mal constant, si ingénieux à changer de forme, le mal Protée, le mal universel.

Il n'attendait plus, pour s'irriter, que l'existence provoquât son indignation; il cherchait les prétextes et guettait la vie pour l'insulter; sous les actes les plus louables il découvrait le ressort du mal; toutes les fraîcheurs portaient la tache originelle, et tous les fruits étaient gâtés. Son verbe se faisait cassant; les mots

violents jaillissaient de lui et le secouaient au passage: car, à vrai dire, la colère naissait du mot bien plus qu'elle ne l'engendrait, et ses phrases mauvaises, tout en satisfaisant son animosité, lui tordaient les nerfs, comme un spasme.

Mais rien ne dure: de ce vice, il glissa dans un pire, et ce fut la troisième phase.

Par fatigue de s'exercer, l'indignation se mua en mépris; de la colère, qui en somme avait sa noblesse et ne manquait point de fierté, il descendait dans l'ironie: l'univers ne méritant plus le bâton, les verges suffisaient; les mots vengeurs ne furent plus que des mots railleurs. Il devint spirituel, ou presque: un petit rire à bouche close, un rire court, lui fronçait les narines ou lui relevait le coin gauche des lèvres, et l'insolence giclait.

On vit enfin cet homme grave se complaire aux sournoiseries agressives, aux pointes qu'il lançait sans courage, assez aiguisées pour écorcher, mais trop peu pour qu'on pût s'en plaindre, et qui blessaient inutilement. Inutilement? Non: elles servaient à son âme hostile et faisaient son unique joie; il ne les lançait point en face, mais de côté: l'œil obliquement tourné vers la terre, il les projetait comme un matelot qui chique; après quoi, il s'en allait très volontiers, pour mieux ruminer ce bon

mot, et il en riait dans sa barbe, ainsi que d'une belle victoire.

— L'imbécile, tout de même, n'a rien trouvé à répondre...

Se vengeait-il des misères passées, sur n'importe qui, sur n'importe quoi? Toute victime lui était bonne, ses collègues ou ses élèves; le solitaire d'autrefois recherchait maintenant la compagnie des hommes, pour se procurer des patients. On le fuyait: alors, faute de parler assez souvent, il écrivit; lui qui, jadis, avait l'horreur de gaspiller ses minutes à rédiger des correspondances oiseuses, se prit de goût pour le soulagement épistolaire: il renoua d'anciennes relations avec des camarades de jeunesse, à seule fin de s'épancher en épîtres caustiques; faute aussi d'écrire à d'autres, il s'écrivait à lui-même, notant ses pensées sur des carrés de papier qu'il enterrait dans le tiroir d'un secrétaire.

Nul autre travail ne le sollicitait plus; l'application d'un effort le harassait par avance: tout ce qui dure durait trop, tout ce qui recommence ressemblait trop à ce qui fut, et tout recommence; il se débarrassait de son cours ainsi que d'une corvée, versant sur l'auditoire une science acquise autrefois, et refroidie.

Son existence intime n'échappait point à ce nihilisme grincheux: Cécile eut sa part des

railleries; lorsqu'on apprit, de Nîmes, la naissance d'un troisième enfant, il s'égaya très fort de ces procréations chroniques.

— Elle a raison, d'ailleurs, si ça l'amuse.

Puis, pour épancher sa bile, il écrivit trois pages de satire contre l'idole de Pétrarque, cette Laure qui faisait d'innombrables enfants à son mari, pendant que son poète la chantait en des élégies platoniques.

Leur passé d'amour n'était pas plus respectable que le reste:

— Fus-je assez bête! Le printemps la tourmentait, cette petite...

Il se jugeait lui-même avec la même aigreur:

— Quelle peste je fais! Je me dégoûte... Il ne finira donc pas, le temps?

Le soir, il regagnait son lit, asile quotidien, et, frileusement, même en été, il s'y blotissait, se faisant tout petit, comme pour exister moins; pour exister moins encore, en supprimant la pensée, il se mettait, à peine couché, à réciter l'alphabet, des vers grecs, des prières, ou bien il comptait jusqu'à mille.

V

La bonne Mamoche demeurait seule à l'abri des mauvais propos; jamais Benoît ne proféra contre elle une parole dissonnante; mais s'il continuait à vénérer en elle une exception de beauté morale, et s'il admirait sa vie, il ne s'abstenait aucunement de juger cette vie dans son œuvre et de la condamner: l'œuvre, c'était lui-même, et le sort qu'elle lui avait fait; décrétant que sa protectrice, dans la plus généreuse des intentions, avait accompli la plus déplorable des besognes, il multipliait à l'envi les aphorismes relatifs aux méfaits de l'éducation; ses notes volantes étaient noires de sentences qui prônaient le retour de l'homme vers la nature, et sa thèse favorite consistait à soutenir et à prouver par tous les arguments que l'unique bonheur réside en la simplicité. Ces considérations générales le soulageaient comme une manière de malmener Benoîte tout en la respectant, et de l'accuser sans la nommer.

D'ailleurs, et par compensation, il s'accordait

vis-à-vis d'elle un droit aux taquineries mesquines; une entre toutes l'amusait fort: ayant découvert que l'excellente dame, toujours attentive aux moindres affaires de son « grand homme », apportait un soin minutieux à tout ce qui devait le montrer avec avantage, il s'appliquait à déjouer la surveillance de cette tutelle; ses vêtements rapés lui devinrent les plus chers: tout exprès et comme par hasard, il endossait, pour sortir, un paletot crasseux, un habit non brossé, ou chaussait en cachette les souliers boueux de la veille: elle se désolait de le voir aller ainsi, et lui, ravi de la faire endêver, riait dans l'escalier comme un gamin sournois qui a fait une farce. Elle le poursuivait et, penchée sur la rampe, elle appelait: « Benoît! » Il feignait de ne pas entendre. Elle rentrait en hochant la tête, prenait ses lunettes, son tricot, et elle attendait qu'il revînt.

Mais le Benoît d'antan semblait ne devoir plus revenir, et s'en être allé pour toujours.

Les espoirs qu'elle avait conçus au départ de Toulon, espoirs d'oubli, de paix, furent sa dernière joie, et durèrent juste autant que le voyage. Dès l'arrivée à Montpellier, elle vit le mal incurable, et qui croissait chaque jour. Elle tremblait jusqu'au fond d'elle.

— Qu'est-ce qu'il a, mon Dieu?

Elle le savait trop.

— On n'a jamais vu ça, vraiment, et qu'un homme si doux, si bon, change si vite, comme il fait...

Chacune des paroles acerbes qu'il lançait contre les hommes et la vie flagellait la triste maman.

— Doit-il souffrir pour être si méchant, le pauvre petit! Et comme il doit souffrir d'avoir été méchant!

Il n'avait plus les mêmes yeux : quelque chose tournoyait dans le noir de ses prunelles; rien qu'à les regarder, quand elle osait, Benoîte prenait le vertige, comme si elle se fût penchée sur le bord d'un grand trou.

— Il est malade, il va tomber malade : ça ne peut pas durer, bien sûr!

Cela, pourtant, dura quatre années.

Pendant quatre années, la mère contempla l'agonie de son œuvre.

Plus il se faisait cruel, ingrat, mauvais, injuste, plus elle se faisait douce, comme vers un enfant infirme; elle lui pardonnait tout, mais elle ne se pardonnait rien.

— C'est ma faute!

Son remords la rongeait.

— C'est du chagrin d'amour, qui le mange : il est tout mangé.

Les journées étaient sans fin. Le soir, sous la lampe, on ne devisait plus.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, pour le soigner?

Deux ou trois fois encore elle essaya de croire à l'avenir meilleur, mais nulle illusion ne pouvait vivre un peu, devant ce front chargé d'un incurable ennui.

En elle aussi des choses mouraient, sous la monotonie des semaines, et c'était, par contagion, la foi qui s'effritait.

La religion même ne la consolait plus; car ni Dieu, ni la Vierge n'avaient jamais tenu dans son cœur autant de place que « le petit », et elle ne les aimait qu'en raison de lui, derrière lui... Même, elle leur gardait un peu de rancune, comme s'ils eussent trahi sa confiance, eux en qui elle s'était reposée, et qui, sachant tout, comprenant tout, n'avaient pas daigné l'éclairer d'un conseil, au jour néfaste où elle avait gâté la vie de son enfant.

— Nous avons fait du beau...

Et du temps passait, encore du temps.

A bout de courage, elle perdait ses forces et vieillissait beaucoup. Elle avait les cheveux tout blancs. L'idée que sa vie ne serait plus très longue l'inquiétait à cause de Benoît.

— Qu'est-ce qu'il deviendra, le pauvre chéri, quand je le laisserai tout seul?

La mort possible, et prochaine sans doute, lui

apparaissait comme une faute nouvelle, qu'elle allait ajouter aux autres.

— Que je sois là, que je m'en aille, je ne lui fais que du mal...

Elle maigrissait: on la reconnut diabétique. Elle devint presque aveugle, et, bientôt, presque sourde.

Benoît criait pour se faire entendre, et Benoîte pensait: « Je le fatigue. »

Le mal devint plus grave avec rapidité. La pauvre vieille sentit qu'elle n'était plus sur terre que pour bien peu de jours. A travers la taie de ses yeux troubles, elle regardait le garçon de toutes ses forces, pour emporter le plus possible de cette image chère, dans l'autre monde.

Elle se désolait de penser qu'elle mourait trop tard pour qu'il reconstituât sa vie.

— Pourquoi le bon Dieu ne m'a-t-il pas reprise dix ans plus tôt?... Il ne pense donc pas, le bon Dieu?

VI

La maladie de cette sainte créature remua profondément Benoît, et sa sécheresse factice tomba d'un coup, comme une crise de fièvre qui cesse: devant ce pauvre visage de parchemin jauni, toutes les bonnes tendresses d'autrefois lui remontaient du cœur, et ses yeux se brouillaient de larmes, à la seule rencontre de ces yeux las qui s'efforçaient encore de lui sourire.

Il fut empressé, soigneux, filial; il ne quittait la malade que pour aller faire son cours; il lisait, assis auprès d'elle et arrangeait la couverture autour de ses épaules.

— Êtes-vous bien, mamoche?

Par crainte du bruit, il s'abstenait, en lui parlant, de crier fort, et elle n'entendait plus, mais elle devinait; elle répondait:

« Je suis bien... Merci... Tu es mignon. »

Elle s'était remise à le tutoyer. Quand il avait dû sortir, il lui rapportait des fleurs.

— Un peu de patience, petite maman, et vous

serez sur pieds; le médecin me l'a dit. Voilà le printemps: nous irons à la campagne, pour vous remetttre, n'est-ce pas? A Porquerolles, voulez-vous? Ce sera gentil, de retourner là, tous les deux?

Le drame final dura une semaine.

Quand Benoîte sentit que l'heure approchait, elle appela Benoît d'un geste de son doigt osseux. Il vint au chevet. Elle lui prit la main, et, faisant effort pour tourner la tête vers lui, elle attira lentement cette main vers ses lèvres; elle y mit un baiser, et en même temps, elle levait vers son enfant un regard qui allait s'éteindre. Elle murmura:

— Adieu, mon petit.

— Mais, Benoîte, vous n'êtes pas...

— Je sais... C'est maintenant... Écoute... Si jamais tu la revois, elle... demande lui... pardon... pour moi.

— Pardon?...

— Elle t'aimait... J'en suis sûre.

Elle se tut, et respira. Puis, son regard se fit plus tendre encore, et deux larmes noyèrent ses yeux, et elle dit:

— Pardonne-moi... de t'avoir... épousé...

— Oh! ma bonne chérie!

Il lui jeta ses bras autour des épaules, et l'étreignit longuement. Il perçut contre sa poitrine la secousse d'un faible sanglot, et il

se releva un peu, pour lui parler en face. Il la vit souriante. Elle était morte.

Il la veilla seul et l'ensevelit de ses mains; il la mit lui-même au cercueil, et sous sa tête, en guise de coussin, il plaça les deux livres qu'il avait écrits.

— S'ils valent quelque chose, c'est son œuvre.

Il n'envoya aucun faire-part, et demanda comme un service que nul n'escortât la voiture funèbre: il accompagna seul cette femme qui avait vécu pour lui seul.

VII

La jeunesse et la vieillesse sont choses contagieuses, et que nous gagnons, dans l'intimité quotidienne, en dépit du nombre réel de nos années: les êtres d'âges différents, lorsqu'ils vivent ensemble, réagissent l'un sur l'autre, et se façonnent un âge commun. Benoît était devenu le contemporain de Benoîte.

Il s'en aperçut au retour du cimetière, dans l'appartement vide où son pas sonnait plus fort que de coutume: debout au milieu du salon, il vit dans la glace son image voûtée, lourde, sa barbe déjà grise, et le bord de son chapeau qui, par derrière, rejoignait le col du pardessus. Il sourit à cette laideur.

— Tant mieux! Ça s'avance... Et si ça traînait trop...

Mais, que faire, en attendant? Rester dans cette ville, dans ces chambres, cela n'était plus possible; il ne délibéra même pas; séance tenante, sans souci de ce qu'en penseraient un

recteur ou un ministre, il rédigea une demande de congé, et partit le soir même.

Au guichet de la gare, il s'arrêta, sans mot dire, devant la buraliste qui attendait ses ordres: il s'aperçut alors qu'il n'avait même pas fait choix du pays où il se rendrait. Il leva la tête, et lut des noms: « Nîmes-Lyon-Paris. »

A cause de Benoîte, dont il avait la pensée toute pleine, il dit: « Lyon ».

Dans les cahots du wagon et le crépitement des vitres, le nom de la morte sonnait; il l'entendait distinctement:

— Benoîte, Benoîte...

Il pensait à elle avec tendresse et presque sans chagrin: mourir n'est pas un malheur.

— Elle se repose maintenant; elle est en paix et elle l'a bien gagné; il ne faut pas la plaindre. Autant vaut mieux qu'elle soit partie, car elle n'avait plus rien de bon à regarder.

Et les bruits du train répétaient sur le même rythme: « Benoîte, Benoîte...

— Elle s'en est donné, du mal! Et pourquoi, grands dieux, à quoi sert?

— Benoîte, Benoîte...

— Pour la récompenser, je l'ai bien fait souffrir. Qui aurait pu prévoir cela? Ah, comme j'ai changé, depuis... Depuis quand donc?

— Cécile, Cécile...

— Elle aurait de la peine aussi, celle-là, de

savoir que Benoîte est morte. Benoîte a dit: « Si jamais tu la revois... » Je ne la reverrai jamais.

— Cécile, Cécile...

— Pourquoi a-t-elle dit cela? Croit-elle donc que je l'aime encore? Bonne Mamoche! Elle le croyait. J'ai aimé deux femmes dans ma vie. Maintenant, c'est fini; je n'ai plus d'amitié, puisque Benoîte est morte, et voilà onze ans que je n'ai plus d'amour.

— Cécile, Cécile...

— Comment est-elle? Que fait-elle? Est-elle heureuse, au moins?

Complaisamment il évoqua cette figure de femme qu'il repoussait à l'ordinaire: il revit celle d'autrefois, avec sa taille souple et ses gestes harmonieux, la robe qu'elle portait à Porquerolles et ses yeux pleins d'étoiles, au soir de leur baiser; il vit celle d'à présent, un peu vieillie, sans doute, et ses trois enfants autour d'elle, un mari et d'autres amis, une existence étrangère à lui dans une ville inconnue de lui.

— En somme, elle est pour moi aussi morte que Benoîte, car je ne les reverrai pas plus l'une que l'autre; dix années d'effacement, c'est de la mort; une ville au loin ou un cimetière proche, c'est tout un...

Mais soudain il songea que le train, à chaque

tour de roue, le rapprochait de Nîmes, de Cécile, et qu'il allait frôler la vie de cette absente qu'il disait morte.

Vite, il consulta sa montre, et l'idée d'être déjà si près lui fit battre le cœur.

— Dans trente minutes!

Dès lors, une angoisse l'étreignit.

— C'est fou! Qu'est-ce qui me prend?

Tout ce qu'elle avait fait en lui, accaparant ses forces, dévoyant sa marche, arrêtant son âme comme une pendule qu'on arrête du bout du doigt, tout ce qu'elle avait brisé sans le vouloir, tout ce qu'elle avait été et tout ce quelle aurait pu être, pêle-mêle sautait en lui dans les trépidations du train, et la morte ressuscitait.

— Je ne l'aime plus, pourtant!

Il regarda sa montre encore: neuf minutes seulement le séparaient de Nîmes.

— «Si jamais tu la revois...»

Il baissa la glace et huma dans la nuit l'air qu'elle respirait.

Quand la locomotive siffla pour s'annoncer, il se leva; accoudé à la portière, il mit la tête au dehors et admira l'espace sur la ville sacrée. Le vent d'amour lui fouettait le visage.

— Elle n'est donc pas morte?

Déjà on percevait dans les ténèbres des cubes sombres de maisons.

— Elle dort là!

Des lumières rouges piquaient la nuit.

— Elle vit là!

Le paysage ralentissait sa marche. Un grondement, et ce fut la gare. Le train stoppait.

— Si elle était là, par hasard?...

Il examina le long ruban du quai: un homme courait, des lanternes se balançaient au loin; une voix indifférente criait: «Nîmes.» Sans comprendre tout ce que signifiait ce nom, la voix répétait: «Nîmes.»

— Ici... Ici!

Noyé dans une griserie d'opium, il cherchait Cécile parmi les ombres, sûr qu'il allait l'y découvrir, et il balbutiait son nom, pour l'appeler, peut-être.

Le coup de sifflet du départ, strident, passa; un autre répondit: ils traversèrent Benoît comme des lances. Il tressauta, ouvrit la portière, et s'élança sur l'asphalte.

Le sol, dès qu'il l'eût touché, lui poussa au cœur de la jeunesse et de la joie: comme Cécile avait ressuscité tantôt, il ressuscitait à son tour.

— Je vais la voir!

En regardant s'éloigner la lampe du fourgon, il se dit qu'il venait d'accomplir le seul mouve-

ment qui jusqu'à ce jour eût valu la peine de vivre.

— Je l'aime donc encore?

Il sortit de la gare: avant de pénétrer dans la ville endormie, il s'arrêta.

— Elle dort... Là-bas aussi, Benoîte dort... Elle avait prévu... Si l'âme était immortelle, son âme serait auprès de moi, autour de moi, ici comme moi, et que dirait-elle de m'y voir, la bonne Benoîte? Elle dirait: «Va, mon enfant...»

Il entra dans la ville nocturne. Il y marcha pendant des heures, la traversant dans tous les sens, admirant des murailles et des avenues où le regard de Cécile s'était maintes fois promené, des arbres et des bâtisses enviables, des pavés qui portèrent le poids de son corps et des tournants de rues où sa silhouette s'était brusquement profilée.

Aux Arènes, il dit: «Sûrement elle est venue là, une nuit, et elle a regardé ce que je vois.»

Toutes les perspectives, décors accoutumés à la présence de l'image idéale, en conservaient un caractère hiératique, et la ville était un temple; il y marchait religieusement, ému par des pierres qu'il voyait pour la première fois.

Il se retira pourtant dans un hôtel, afin d'attendre le jour; il ne put dormir, mais l'insomnie lui fut douce comme elle n'avait pas été

depuis longtemps, car sa pensée allait avec une tendresse heureuse, de Cécile à Benoîte, de Benoîte à Cécile, se blotissant tour à tour en elles deux et se réchauffant d'elles: l'homme sans femme entre deux femmes, revenu aux temps de jadis, rajeunissait pour être enfant, pour être amant, et voilà qu'il n'était plus seul.

Au petit jour, il se leva; n'osant, par pudeur, s'enquérir de Cécile, il demanda M. Dormize qui demeurait avec sa fille.

Un joie naïve le portait vers la rue indiquée; mais un malaise le prit et augmenta, à mesure qu'il approchait.

— Pourquoi me refuserais-je cela, et quel mal y a-t-il? Calme, calme... Il ne s'agit pas d'entrer à cette heure, il est trop tôt.

Il vit la maison, et pour la mieux voir, il passa sur le trottoir opposé: la demeure était bourgeoise et sans beauté, si banale qu'elle gênait le rêve. Aux fenêtres du second étage, des rideaux multicolores lui déplurent par leurs tons injurieux, et, sans hésiter, il décida que l'idole s'abritait derrière les blancs rideaux du premier étage, nets, simples, harmonieux comme l'aimée.

— C'est là!

En arrière de ce frêle tissu, résidait le bonheur, l'univers, tout ce que le monde a de souhaitable, et rien n'existe ailleurs!

— C'est là qu'il aurait fallu vivre!

L'émotion lui serrait la gorge.

— Je ne savais pas que je l'aimais tant...

Il restait là, pétrifié: les premiers passants du matin l'inspectaient avec surprise. Il reprit sa course à travers la vieille cité, qui se réveillait. Deux fois par heure, il revint devant la maison; il longeait la chaussée, guettant du coin de l'œil les jolis rideaux blancs, aux fenêtres du premier étage. Mais le cœur lui manquait chaque fois, et il passait.

Enfin, brusque, il traversa la rue et s'engouffra dans le trou noir du corridor; devant lui, un escalier s'éployait en éventail; il continua sa course; mais quand il approcha du palier, il dut s'aider de la rampe pour gravir les dernières marches, et quand il arriva contre la porte close, il s'épouvanta de ce qu'il avait osé: tous ses actes de la nuit et du matin lui apparaissaient comme des gestes exécutés dans le rêve ou dans la folie, et il se réveillait, stupéfait d'être là.

Un cordon de sonnette, orné d'un gland verdâtre, pendait devant lui et l'ahurissait. Il essaya de tendre la main vers cette chose, mais sa main retomba; dans le même instant, il souhaita d'être loin, très loin, et il tourna le dos pour partir. A ce moment, un bruit se faisait et la porte s'ouvrit. Une grosse servante

parut: étonnée de cet homme immobile, elle se mit à l'examiner avec méfiance.

— Quoi vous voulez, vous?

— M. Dormize, s'il vous plaît?...

— L'étage au-dessus!

Il répondit: « Je vous remercie bien, madame. » Mais il pensa: « Cécile habite derrière les rideaux affreux. »

Sous l'œil hostile du souillon, se sentant suspect, il n'osa rétrogader et monta: au second étage, il vit un cordon de sonnette qui pendait, pareil à l'autre, au bord d'une porte pareille. Il entendait la fille grommeler au-dessous de lui, et, à cause d'elle, il sonna: presque aussitôt Cécile fut devant lui.

Dans la pénombre, elle se dressait, en peignoir, un tablier aux reins, la tête ébouriffée, et la lumière frisante d'une chambre voisine l'auréolait de cheveux blonds; un enfant s'accrochait à sa jupe. Elle interrogeait du regard ce visiteur matinal, et il saluait.

Enfin, il balbutia: « J'ai voulu venir... »

Elle reconnut sa voix, et poussa un faible cri; puis elle recula.

Il reprit: « Je vous dérange, peut-être? »

— Mais non... Je... Entrez...

Il la suivit et pénétra dans une salle à manger dont il ne vit pas le désordre. Cécile, prestement, ôtait son tablier.

— Je m'attendais si peu... Excusez-moi... Cette tenue... Les fournisseurs, à cette heure-ci...

— Je suis indiscret, sans doute?

— Mais non. Mon père est sorti justement, et mon mari s'en va de très bonne heure... Comment vous portez-vous?... Vraiment, je suis honteuse. Asseyez-vous, je vous prie.

Elle lui sembla inquiète: elle s'agitait, tournant les yeux de droite et de gauche, fermant le buffet, repoussant un tabouret sous la table, et, d'une main, elle avançait une chaise vers Benoît, tandis que, de l'autre main, elle ramassait des hardes d'enfant qu'elle lançait dans un coin. Il remarqua que ses joues n'étaient plus des fleurs de printemps et que ses lèvres avaient pâli.

— L'appartement n'est pas encore fait, dit-elle. La bonne est sortie, pour le marché. Ah! si je m'attendais à voir quelqu'un, vraiment, ce n'est pas vous! Madame Benoît va bien?

— Elle est morte.

— Déjà! Si jeune!

— Elle avait soixante-deux ans. Je l'ai enterrée hier.

— Hier! Et nous n'avons rien su!

— Je n'ai envoyé aucune lettre, mais à vous, j'ai voulu annoncer moi-même cette nouvelle,

car vous fûtes la seule amie, les seuls amis de la pauvre femme.

— Et vous êtes venu exprès?

— C'est-à-dire, je... traversais la région... Je me suis arrêté entre deux trains.

— C'est bien aimable à vous...

Elle écoutait mal, occupée qu'elle était d'un torchon posé sur la table, et qu'elle tâchait d'enlever sans attirer l'attention du visiteur. Le petit garçon avait lâché sa mère et se rapprochait de l'inconnu, dont il battait le genou.

— Viens ici, Baptiste! Laisse le monsieur.

Ces mots, qui le reléguaient dans la foule, « le monsieur », entrèrent froidement dans l'âme de Benoît et le glacèrent. Il s'inclina vers l'enfant, un peu pour cacher son malaise, un peu pour se donner contenance, et, sans trouver une seule parole à dire, il se mit à hocher la tête devant la petite créature. Cécile profita de cette attitude pour dissimuler le torchon. Alors, plus calme, elle s'assit, et renouvela l'assurance du regret que son mari et son père ne manqueraient pas d'éprouver, en apprenant qu'ils avaient manqué la visite de M. Benoît.

— Nous parlons bien souvent de vous.

Elle lui demanda si la morte avait beaucoup souffert avant de s'éteindre, et dans quel hôtel

il était descendu, et combien de temps il resterait à Nîmes.

— Je reprends le train de cinq heures... vers cinq heures, si je ne me trompe...

— Vous ne nous ferez même pas le plaisir de dîner avec nous?

— Je dois...

Elle n'insista nullement.

L'un et l'autre évitèrent toute allusion au temps passé, et cette convention du silence fut leur seule pensée commune. Tout le reste les séparait: la ménagère, visiblement humiliée par l'état de son logis, était gênée plutôt qu'émue; Benoît se sentait importun, et son émoi l'abandonnait aussi: il regardait avec attention, avec étonnement, la femme assise en face de lui, et la bouche de son baiser unique: il ne les reconnaissait pas; il croyait voir quelque étrangère, n'ayant avec l'aimée que des rapports lointains, une ressemblance assez vague des traits ou de la voix, du regard surtout: la présence de cette dame, qui l'obligeait à des phrases de civilité, l'empêchait d'aimer l'autre et de s'en souvenir.

Cécile, en personne bien élevée qui reçoit et qui s'ingénie à combattre le silence, parla de son mari qui travaillait beaucoup, de son père dont la santé chancelait, de ses enfants et des distractions qu'on peut trouver à Nîmes.

L'homme dont elle avait brisé la vie enregistrait tant bien que mal ces renseignements, dont il avait été avide, et qui, tout d'un coup, ne l'intéressaient plus.

La conversation languissait; elle dura peut-être une demi-heure, et peut-être le double, ou la moitié; ils n'en surent rien, mais le temps leur parut long. Benoît craignait d'être malhonnête en se retirant trop vite. Cependant, il se leva, enfin.

Immédiatement, Cécile se leva: elle crut devoir formuler de nouveaux regrets. Elle tendit la main à celui qui avait eu ses lèvres; en même temps, leurs regards se rencontrèrent et se fuirent aussitôt; leurs doigts frémirent en se touchant et s'enfuirent aussi: ce fut entre eux l'unique instant de trouble et d'union.

Benoît se pencha vers l'enfant, et l'enleva. Il était alors parfaitement calme, mais quand le visage du petit être fut en face du sien, soudain il revit dans ces yeux enfantins les prunelles de Cécile au soir de leur baiser; il ne s'attendait point à cette rencontre et son cœur chancela pour la dernière fois.

— Ah! fit-il.

Ce fut presque un cri de douleur, mais cette évocation l'avait illuminé comme un symbole, qui expliquait tout: « Nos yeux ne sont plus à nous; ils appartiennent à d'autres qui viennent

nous remplacer sur terre; nous sommes des morts... »

Pieusement, et les paupières closes, tendant ses lèvres vers le petit front blanc dont les cheveux ondulaient, il y mit un baiser funèbre, pareil à celui que deux jours plus tôt il posait au front de Benoîte.

D'une voix qui était solennelle, il proféra: « Adieu ».

Cécile comprit peut-être, car elle ne répondit pas.

Il passa le seuil et ne se retourna plus.

Il entendit une porte qui se fermait derrière lui. C'était fini.

Il s'en revint vers la gare et, six heures durant, il arpenta les trottoirs pour attendre un train. Son amour était mort, et le monde se révélait infiniment désert.

VIII

Cette visite lui fut néfaste: elle achevait de lui démontrer son néant.

Le lendemain, il était à Lyon: il erra tout le jour dans la ville de son enfance. Vingt-cinq ans avaient passé depuis son départ; les aspects dessinés sur sa jeune mémoire, il les revoyait pareils, ou un peu changés par endroits, moins changés que lui-même: c'était des rues où, le dimanche, Maman Benoîte l'avait promené, le lycée, les ponts, les quais, Fourvière, et l'hospice où il était né, et cette boulangerie où la pauvre ouvrière avait acheté pour lui deux gâteaux de trois sous, pour elle un morceau de pain; la maison de Benoîte, surtout, avec son entrée mince, et la mansarde, tout là-haut...

Longtemps il demeura devant cette façade, les yeux levés vers la lucarne...

— C'est là vraiment que je suis né, oui c'est bien là, puisque derrière ces ardoises l'idée naquit de me faire ce que je fus: le petit pro-

létaire qui vint au monde sur un lit d'hôpital, ce n'est pas moi, puisqu'il n'a point vécu : on l'a tué au berceau pour le remplacer par un autre, un autre qui s'engendrait d'un rêve et qu'on allait nourrir d'un dévouement!

— A quoi bon?

Par cette porte étroite, noire, visqueuse, il était sorti de la misère prédestinée pour entrer dans la vie : la vie, achevée maintenant, avait commencé là! Le tour du monde, le tour des ans était fini, et il se retrouvait à son point de départ.

— Vous vous êtes trompée, bonne Mamoche : il ne fallait pas et vous avez eu tort; mais vous décidiez par amour, par bonté, et c'est avoir raison, même quand on a tort.

Une journée lui suffit pour ses divers pèlerinages; quand le soir vint, il avait tout revu, la liste des souvenirs était repassée; il n'avait plus rien à faire en ce pays, et cette ville de son aube lui apparaissait comme celle entre toutes où le séjour lui serait impossible, car elle proclamait, plus que toutes, la triste inanité des efforts et des patiences. Elle niait trop; elle criait trop que rien ne mène à rien, le prouvant par Benoîte et le prouvant par lui. Tant de peines perdues l'accablaient et le navraient : il en avait la tête lourde et les membres rompus.

— Allons-nous en.

Avant de partir, il revint une dernière fois devant l'ancienne demeure de Benoîte. A la lucarne de là-haut, une petite lumière s'efforçait: on eût dit l'âme de la morte qui tremblotait pour l'éclairer encore, et pour lui rendre l'énergie, comme un phare.

Il hocha la tête, dans le geste de dire: Non. Puis il fit deux pas en arrière.

— Adieu, maison de Benoîte.

Il s'en alla.

IX

Il partit le soir même. Mais il se sentait pareil à une tombe errante: l'idée de se rendre en un lieu quelconque l'en dégoûtait de prime abord; la nécessité de fixer un but le harassait: il s'en retourna chez lui.

— Je vous reviens, Benoîte. C'est bien ici le terme...

Il fit le tour des chambres: les volets étaient clos; la lumière était grise; l'air des lieux renfermés avait une odeur de poussière ou de mort; trois jours seulement s'étaient écoulés depuis le départ de Benoîte, et déjà tous les vestiges de la vie semblaient infiniment lointains.

— Ici pas plus qu'ailleurs! Il n'y a plus de place pour moi, sur la terre. Je vous reviens, Benoîte...

Il se rendit au cimetière. L'avril s'y épanouissait. De riches verdures luisaient paisiblement dans la lumière, et le vol courbe des passereaux rattachait un arbuste à l'autre; des fleurs

brillaient avec joie; une lune bleutée planait au milieu du ciel clair.

— Beau jardin que vous avez là, ma Benoîte: vous voilà riche et vous êtes bien; jamais je ne vous vis être si bien...

Il arriva près de la tombe: une bosse de terrain fraîchement remué, une croix, un nom; il sourit de constater que le nom écrit sur cette croix était, en somme, le sien propre.

Presque aussitôt, il remarqua qu'il venait de sourire, et s'étonna de n'éprouver aucune tristesse.

— Là-dessous, vraiment, il n'y a rien; elle n'est pas là-dessous! Benoîte était une âme, et l'on n'a mis dans ce trou-là que de la chair.

Il se prit le front.

— Sa tombe est là-dedans, sous mon crâne; tout ce qui survit d'elle est là-dedans, et lorsque je ne penserai plus, elle sera tout à fait morte: elle ne mourra véritablement que par ma mort...

Il lui parlait:

— Mais c'est bientôt, Benoîte, que vous allez mourir pour la seconde fois, oui, bientôt, et il ne faut pas m'en vouloir.

Il s'assit au bord d'une pierre, et resta là, pendant des heures, à deviser avec sa morte. Lentement, la lune évoluait dans le ciel.

— La lune descend, voyez-vous? Elle va rentrer tantôt dans l'horizon, comme vous,

comme moi, et nous ne la reverrons plus. Il faut que vous compreniez bien une chose, Benoîte, et vous me pardonnerez. Certes, je n'aurais pas eu, de votre vivant, la cruauté, l'ingratitude de vous laisser pour venir ici, volontairement, le premier: et cependant, Mamoche, voilà longtemps que je suis mort, car je suis mort bien avant vous, croyez-le; je suis mort par une autre, peut-être, mais pour vous j'ai fait semblant de vivre, et ce n'est plus la peine de continuer la comédie: je n'étais guère qu'une apparence, voyez-vous, un petit mensonge pour tromper ma Benoîte et lui donner à croire que son œuvre durait encore, bien abîmée, n'est-ce pas? Tout casse. A présent, il ne reste plus grand'chose à supprimer: n'ayez point de regrets, je ne détruirai pas grand'-chose...

Le ciel devenait mauve; la lune, un peu plus dessinée, descendait vers la cime des arbres.

— Le temps passe à causer: voyez-vous la lune qui descend? Il va falloir partir, Mamoche, et nous dire adieu.

Il se leva, fit quelques pas, cueillit trois fleurs.

— Comme au jour du mariage, un petit bouquet pour la bonne Mamoche! L'heure était la même et le ciel tout pareil. Le temps a passé. A d'autres poupées, l'avenir! Trois

petits tours et puis s'en vont, trois petites fleurs et puis sont mortes... Regardez, la lune descend! Elle diminue derrière un arbre. Elle diminue encore! Vos trois fleurs se fanent déjà dans ma main. Qu'était-ce donc que ces fleurs-là? Comme tout va vite, Benoîte!

Il mit un baiser sur le bouquet et s'agenouilla devant le tertre.

— Adieu, Benoîte... Merci, Benoîte... Vous étiez une brave créature, une bonne maman. Vous avez fait tout ce que vous avez pu. Merci, Benoîte.

Il posa son bouquet et se releva.

— La lune est descendue!... Adieu, Benoîte.

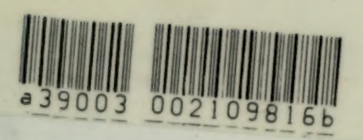
Il rentra chez lui, et, le surlendemain, on le trouva pendu: il était mort depuis deux jours.



TABLE






a39003 002109816b